1870 - 1905

REFLEXIONS & SOUVENIRS SUR CEMPUIS

•

L.M. SCHUMACHER

I N T R O D U C T I O N

*

RÉFLEXIONS ET SOUVENIRS SUR CEMPUIS

SCHUMACHER - 1882-1955.

Elève à l'orphelinat Gabriel Prévost sous la direction de Paul Robin dans les années 1880, Schumacher vécu les premières initiatives du nouveau directeur dans l'application de ses conceptions pédagogiques de l'éducation intégrale, la neutralité religieuse et la coéducation des sexes.

Indépendamment de sa présence en différents Comités, Schumacher a écrit de nombreux articles pour notre petite publication. Les derniers sont ceux de la série de 23 articles parus de décembre 1946 à décembre 1953 intitulés "Réflexions et Souvenirs sur Cempuis" relatant les toutes premières années de l'orphelinat Gabriel Prévost.

Il fut un fidèle disciple de Paul Robin. En janvier 1908, notre bulletin, sous sa gérance, devient le Cempuisien. Il en connaissait toute l'importance et à quel point il était indispensable à l'Association en tant que lien entre tous les adhérents.

Aujourd'hui, en l'An 2002 - pour promouvoir l'histoire de la création, mémorable et extraordinaire à tous égards, de l' O.P. les 23 articles, dispersés dans 23 "Cempuisien", ont été réunis en un seul volume de 100 pages, illustré par 50 photos et dessins.

Ces "Souvenirs sur Cempuis" racontés par un contemporain de l'époque - celle des bâtisseurs de l'O.P. : J.G. Prévost le patriarche de la bienfaisance, le fondateur; Ferdinand Buisson, le conseiller, l'exécuteur testamentaire et Paul Robin, le créateur - avec les récits légendaires des premières heures de l'orphelinat, apporteront aux générations de Cempuisiens d'aujourd'hui, aux descendants de ceux d'hier, aux amis fidèles, la fierté d'avoir appartenu, à un moment de leur vie, à la Grande Famille cempuisienne.

Vauhallan - juin 2002
Daniel REIGNIER

Numéro 7 Janvier 1901.

SOCIÉTÉ AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES DE L'ORPHELINAT PREVOST à CEMPUIS (Oise).

BULLETIN TRIMESTRIEL

SIÈGE SOCIAL :
20, Rue Étienne-Marcel, PARIS

Toutes les Communications concernant le Bulletin devront être adressées au camarade A. URBAN, 36, Quai Jemmapes, à Paris.

SOMMAIRE : Nouvel An. — Compte-rendu du Concert. — Assemblée générale du 6 Octobre 1900. — Rapport financier. — Echos, nouvelles et communications diverses. — Liste des élèves quittant l'Orphelinat dans le trimestre.

Le Conseil d'Administration et les Membres de la Société Amicale des Anciens Élèves, envoient à leurs Membres honoraires, Bienfaiteurs et Amis leurs vœux sincères de Bonne Année.

NOUVEL AN !

Saluons, mes amis, l'An nouveau, saluons le nouveau Siècle qui commence avec lui. Déjà l'an dernier, par la voix de notre cher Bulletin qui porte à tous nos amis l'écho de nos pensées, nous avons eu la bonne fortune d'adresser, à l'occasion du Jour de l'An, nos souhaits et nos vœux.

Il nous semble que c'était hier : le temps passe vite entre amis. Avec autant de joie juvénile, sans plus d'expérience pour manier le compliment, nous offrons à nos protecteurs, à nos amis, à nos Sociétaires, nos vœux sincères de bonne année ; nous oserions dire de bon siècle, si nous ne savions, hélas ! que malgré l'ardeur de nos souhaits, nous passerons tous avant sa fin ! Puisque la vie nous est limitée, essayons au moins de nous la rendre douce : Unissons-nous, camarades, pour en porter plus allègrement la charge. Que les forts aident les faibles et que protégés et protecteurs en soient également heureux !

Vive l'An nouveau !

J. B.

LE CEMPUISIEN

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES
DE L'INSTITUTION DÉPARTEMENTALE GABRIEL PRÉVOST

Président: Marcel VIGNERON - Siège social : 60, rue René Binet 75018 Paris

N° 186
5 éme série

Décembre 2000
Janvier 2001

*

Le Comité

De l'association des anciens élèves
de l'institution Gabriel Prévost

Présente

A tous les membres de la
Grande famille cempuisienne

Pour l'année nouvelle
Ses vœux les plus sincères

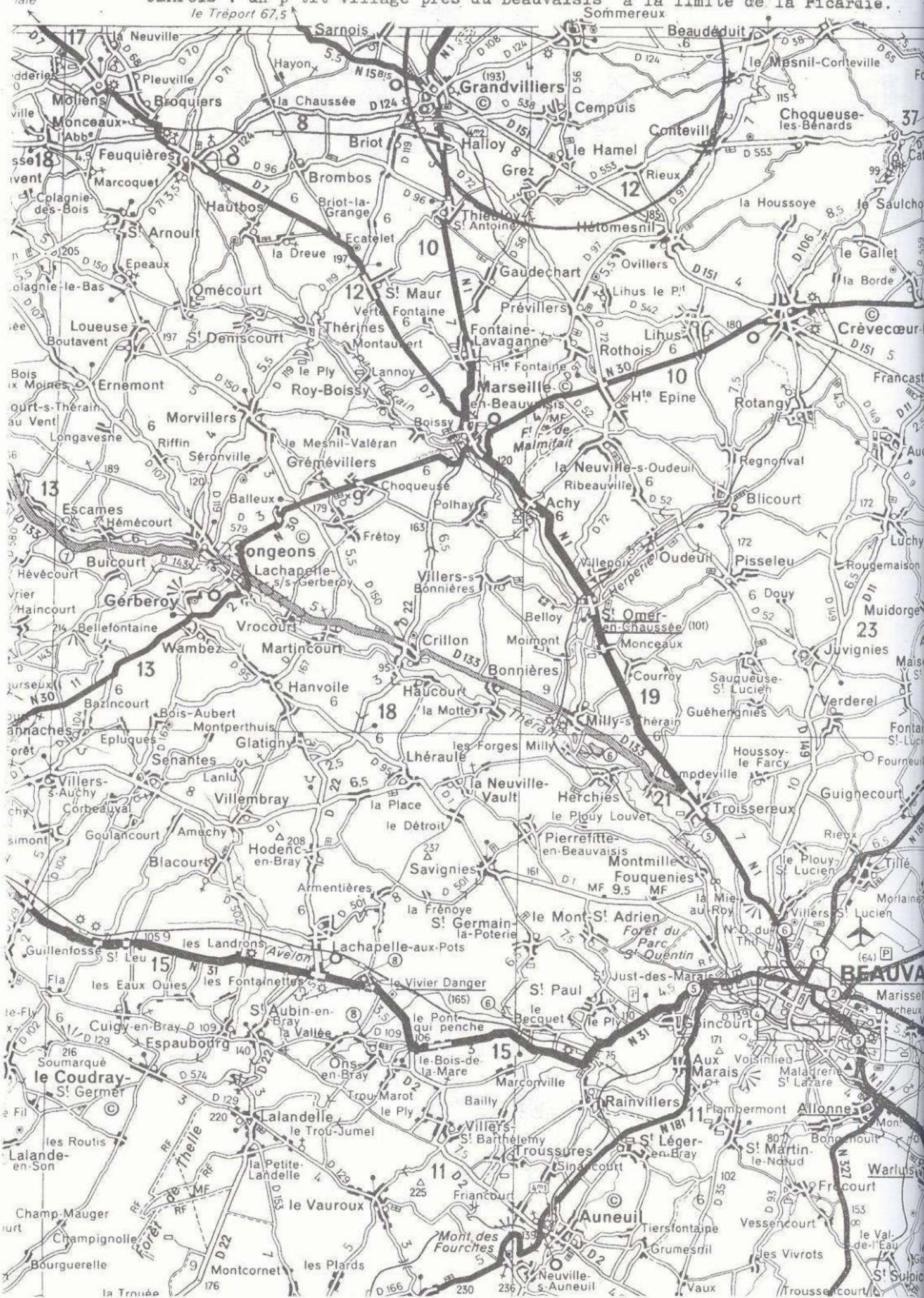
C'est à l'aube du 3ème millénaire que nous apercevons, avec un mélange d'étonnement et de fierté, le chemin parcouru par notre association depuis son origine lointaine venue de l'autre et l'autre siècle.

Gardons toute notre reconnaissance pour tous ceux, toutes celles qui, sucessivement, ont transmis jusqu'à ce jour, par leur présence au sein de notre association, la flamme cempuisienne !

Honneur! à nos ainés, les Giroud, Bourgoin, Urban, Jeannin, Schumacher, Saulon, les pionniers de la première heure par qui tout a commencé.

D. R.

CEMPUIS : un p'tit village près du Beauvaisis à la limite de la Picardie.



Le Cempuisien

Bulletin de l'Association des Anciens Élèves de l'Institution Départementale Gabriel Prévost

Le Siège social est ouvert de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 19 h., sauf les samedis, dimanches et jours fériés. Il est fermé du 1er au 31 août en raison des vacances.

SIEGE SOCIAL:
6, rue de Louvois, Paris-2e — Tél. : RIC. 65 69

PRÉSIDENT :
A. URBAN, 93, rue Pelleport, PARIS (20e)

Numéro 9
5ème série
DECEMBRE 1946

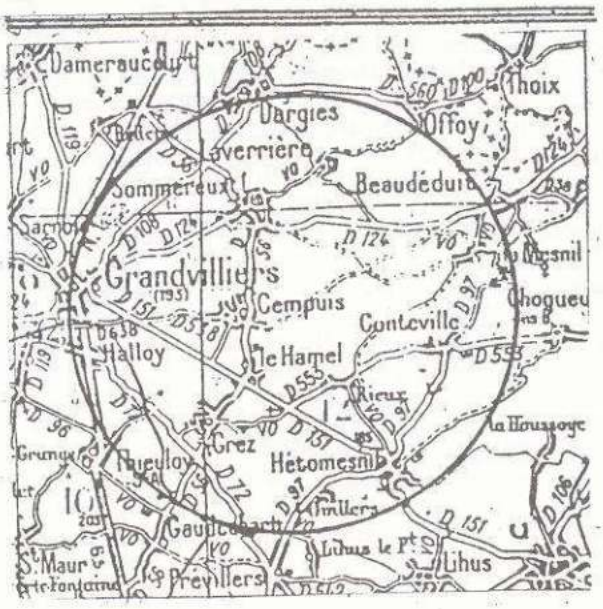
REFLEXIONS & SOUVENIRS SUR CEMPUIS

Qu'est-ce que Cempuis ?

D'après le *Larousse universel*, c'est une commune de l'Oise, 620 habitants, Orphelinat appartenant au département de la Seine, où l'on applique la coéducation des sexes. Le *Bottin* de 1940, plus explicite, mentionne l'Institution G. Prevost « Education en commun et essentiellement laïque de 300 garçons et filles âgés de 4 à 16 ans. Enseignement intégral, c'est-à-dire à la fois classique, industriel et agricole ». C'est ce que peut en connaître le public.

Pour les visiteurs (rares en dehors de ceux de l'O.P.) c'est un village picard assez pittoresque, à l'écart des grandes routes et du chemin de fer, avec une jolie église en pierre blanche, mais sans eau jaillissante ou courante, d'où les nombreux « cent puits » qui lui ont peut-être donné son nom.

Pour nous, anciens élèves de l'O.P. (devenu l'I.D.P.G. en décembre 1928), y ayant vécu notre enfance à l'écart des villageois,



Cempuis c'est l'O.P. et nous sommes les « Cempuisiens », unis par une camaraderie presque fraternelle, résultant de nos origines semblables et d'une longue vie scolaire quasi-familiale, presque sans contact avec le dehors, à part les rares visites de parents. Nos souvenirs nous attachent au site, que nous revoyons avec plaisir et émotion, mais surtout comme ambiance de notre école.

Cet aspect sentimental est commun aux successives générations de Cempuisiens. Mais pour ceux d'avant 1895, il en est un autre, idéologique, qui mérite réflexion.

Si le département de la Seine avait décidé de créer un Orphelinat en 1875, ç'aurait été logiquement dans la région parisienne, comme celui fondé depuis à Vitry-sur-Seine.

Alors, pourquoi cet Orphelinat de Cempuis, dans un village éloigné, sans eau et sans commodités ? Pourquoi sera-t-il différent de ceux du temps, par la neutralité religieuse et la coéducation des sexes ?

J.-G. Prevost

En 1875 mourait à Cempuis (où il était né en 1793) un philanthrope d'une grande valeur morale Il avait fait une petite fortune aux U.S.A., après des déboires. Au lieu de jouir enfin de la vie, il avait consacré sa vieillesse à la recherche de « sa vérité ». Catholique, puis protestant, saint-simonien, enfin spirite, toujours idéaliste et altruiste, il vivait pauvrement pour réserver la plus grande partie de son revenu à son œuvre philanthropique.

Il avait fondé, en 1861, une maison de retraite pour vieillards (comme l'indique probablement encore une plaque de marbre gravée sur la façade, au-dessous de l'horloge). En 1870 et après la Commune de Paris, il y admit des orphelins en « colonie agricole ». Son séjour aux U.S.A., son caractère libéral et progressiste lui donnaient sur l'éducation

des idées généreuses et avancées pour son époque et le milieu terrien picard, alors très conservateur. Le destin de cette colonie agricole paraissait devoir être de former surtout un prolétariat de cultivateurs, au service de fermiers ou de propriétaires terriens. Mais une nouvelle orientation apparaît.

Pour assurer la continuité de sa fondation, J.-G. Prevost légua sa fortune au département de la Seine en ces termes :

« Mon plus grand désir est d'assurer le maintien à perpétuité de l'œuvre que j'ai entreprise, il y a plusieurs années, en formant l'établissement de Cempuis. Tous les membres de ma famille sont assez riches pour n'avoir pas besoin de ma fortune, qui ne servirait qu'à leur donner du superflu, tandis qu'elle peut sauver de la misère et du vice des milliers d'êtres humains.

« C'est pourquoi j'institue pour mon légataire universel, en toute propriété, le département de la Seine, à charge par lui d'affecter la totalité de ma fortune à l'entretien du plus grand nombre possible d'orphelins des deux sexes, dans ma maison de Cempuis... j'entends... « que l'établissement ait toujours pour directeur, sous-directeur, instituteurs, institutrices, des laïques, afin que tous les enfants y soient recueillis d'une façon égale et sans esprit de secte. »

Les parents du donateur ayant attaqué son legs, le département n'entra en jouissance qu'en août 1880. Jusque-là c'était donc un établissement embryonnaire et un régime provisoire d'avenir incertain.

Ferdinand Buisson (1841-1932)

Il fut l'exécuteur testamentaire de J.-G. Prevost et tout porte à penser qu'il conseilla son legs. Sa mère, qui habitait Thieuloy-St-Antoine, a d'ailleurs assuré la direction de l'O.P. pendant quelques mois.

C'était un très haut fonctionnaire, directeur de l'Enseignement (1879), principal collaborateur de Jules Ferry pour l'établissement des lois sur la laïcité, la gratuité et l'obligation de l'enseignement, titulaire de la chaire des sciences de l'Education à la Sorbonne (1896), prix Nobel (1927), il fut l'une des personnalités réellement marquantes de la IIIe République. Son action a été beaucoup plus profonde et durable que spectaculaire; c'est pourquoi elle a été moins connue du grand public que celle de politiciens de célébrité bruyante mais éphémère.

Son rôle a été très important dans la fondation de l'O.P. Il s'y intéressa toujours et jusqu'à sa mort, à Thieuloy-St-Antoine (février 1932), d'où il vint pendant tant d'années durant ses séjours. L'extrême simplicité de ses obsèques a beaucoup ému la délégation de l'Amicale, dont j'étais, venue pour y accompagner M. Canioni, alors directeur en exercice

Parmi ses nombreux titres à notre reconnaissance, nous lui devons d'avoir appelé à la direction de l'O.P. un animateur exceptionnel, ou plutôt son véritable créateur en tant qu'organisme complet d'enseignement.

Paul Robin (1837-1912)

C'était un normalien, ancien professeur de lycées, dont la compétence pédagogique était évidente, mais que sa formation universitaire ne destinait pas à diriger une simple école primaire, ayant classes allant de la maternelle aux cours complémentaires du certificat d'études.

Il était né dans une famille bourgeoise et catholique, pratiquante et même pieuse, dans un milieu de fonctionnaires et d'officiers de marine militaire hauts placés dans la hiérarchie. Ses parents le destinaient au « Borda » (école des officiers de marine), qui ne lui convenait pas. Après un passage à l'Ecole de médecine navale (1855, d'où il démissionna, il fut admis (1858) à l'Ecole normale supérieure, section sciences (pépinière des professeurs de l'enseignement secondaire et supérieur). Il s'y distingua par une remarquable habileté expérimentale. Nommé professeur de lycée (1861) il aurait pu, comme les membres de sa famille et ses condisciples, faire une tranquille, agréable et peut-être brillante carrière. Mais il sentait trop vivement les inégalités sociales, dont il ne voulait pas profiter. Il s'intéressa à l'éducation ouvrière, non seulement en théorie, mais pratiquement, par des cours et des conférences; cela le conduisit à des désaccords avec sa famille, des conflits avec les autorités et une opposition de l'Empire. Il démissionna (1865).

Auparavant, ses tendances socialistes étaient pénétrées de ferveur religieuse (il songea même à se faire prêtre, pasteur, missionnaire), elle faiblit, puis s'éteignit au cours de sa scolarité à Normale. Cela explique le militant social, véritable apôtre qu'il fut, ardent, intransigeant, désintéressé.

Il va à Liége, au Congrès des étudiants, fonde des cours populaires du soir, une petite revue d'éducation, collabore à des périodiques de vulgarisation scientifique, s'affilie à l'*Internationale* (1866), fait un rapport sur l'enseignement intégral, adopté au Congrès de Bruxelles (1868). Il devient membre du Conseil fédéral belge, puis secrétaire des séances et l'un des animateurs marquants de *l'Internationale*, journal de la Fédération belge. Il s'était marié entre temps avec la fille du socialiste Delesalle. Pour avoir signé une protestation de l'*Internationale* contre la répression sanglante de grèves, il est emprisonné, puis expulsé en qualité d'étranger.

Il se rend à Genève, où son rôle à l'*Internationale* est important. Il vivait de leçons. Comme elles se faisaient rares pour ce pédagogue révolutionnaire, son habileté manuelle (remarquée à Normale) lui permit de se faire peintre sur émail.

Convaincu que la révolution était imminente en France, il vient à Paris (1870) apporter son activité à la section française de l'*Internationale*. Condamné à deux mois de prison, il est incarcéré à Beauvais et délivré le 6 septembre par la proclamation de la République.

Après diverses péripéties, il partit à Londres où il arriva le 20 octobre, avec 2 francs en poche. Il serait trop long de relater son activité à l'*Internationale* : importante pour ce qui concerne la politique, la pédagogie y eut toujours une grande part, en Angleterre, comme en Belgique, en Suisse et en France; ses rapports avec Karl Marx, Bakounine, Kropotkine, Elie et Elysée Reclus. Tout en entreprenant la réalisation d'anciens projets de pédagogie pratique, il lui fallut pour vivre courir le cachet, faire des compilations, des traductions.

Nommé (1876) professeur adjoint de français à l'Ecole royale militaire de Woolwich (qui forme les officiers d'artillerie et du génie), il eut, parmi ses élèves, le prince impérial, fils de Napoléon III, exilé du parti le plus adverse. Il fut nommé peu après professeur de mathématiques au Collège de l'Université de Londres. Son séjour en Angleterre le mit en rapports avec les économistes malthusiens, dont il partageait déjà les vues sur la question de population, laquelle prendra la plus grande partie de son activité à la fin de sa vie.

En 1878, par l'intermédiaire de James Guillaume, son ami et compagnon de lutte à l'*Internationale* en Suisse, devenu le principal collaborateur de F. Buisson pour son *Dictionnaire pédagogique*, P. Robin entra en rapports avec ce dernier, qui organisait l'enseignement public en France.

Après diverses missions pédagogiques et administratives, il fut proposé pour la direction d'une école professionnelle à Chambéry, puis d'une école normale, sans suite parce qu'il était marié civilement et ses trois enfants non baptisés, situations considérées alors comme inadmissibles, pour ne pas dire immorales. Il fut enfin nommé (1879) inspecteur de l'enseignement primaire à Blois, et put commencer à réaliser, avec succès, quelques-unes de ses idées pédagogiques. Mais il s'attira l'hostilité administrative quand il fut question de mêler filles et garçons dans les écoles rurales. Enfin ses tournées d'inspection, faites sur un bicycle (ancêtre de la bicyclette), étaient presque un scandale public. C'est alors que F. Buisson lui proposa la direction et l'organisation de l'O.P. Il le visita en octobre 1880, exposa ses vues dans un rapport et fut nommé le 11 décembre.

C'était pour lui une situation bien humble, peu en rapport avec ses titres. Au Directeur de l'enseignement primaire de la Seine qui lui en faisait la remarque, il répondit : « Qu'on m'accorde en liberté ce qui me manque en majesté ». On lui accorda qu'au point de vue pédagogique il ne dépendrait ni des bureaux ni des autorités universitaires, mais du Préfet de la Seine. Ses amis, Aristide Rey (Conseiller municipal et rapporteur du legs Prevost, qu'il avait connu en Belgique) et Mascart (membre de l'Institut et camarade de Normale) firent partie, sur sa prière, de la Commission administrative (qui n'était pas de surveillance).

Cempuis en 1880

Topographiquement l'O.P. se présentait comme un important domaine en deux parties, séparées seulement par un chemin rural. D'un côté, une maison de maîtres communiquant avec une ferme, et celle-ci avec un jardin potager. De l'autre, un vaste rectangle entièrement clos de murs, contenant les bâtiments de ce qui avait été primitivement une maison de retraite, un jardin, un herbage, un bois et des champs. Isolé en bordure du bois, un pavillon contenait la sépulture de J.-G. Prevost (d'après les dernières volontés de celui-ci). C'est le « caveau » actuel. Sa première destination a dû être un lieu de repos et d'agrément, car une confortable salle de billard en occupait (et encore maintenant) tout l'étage, et ses accès indiquent que c'était la pièce principale donnant son sens à l'ensemble. Le rez-de-chaussée voûté donne accès à un caveau sépulcral et a peut-être été destiné à lui servir de vestibule. Le fondateur a voulu que l'édifice, en devenant sépulture, garde son caractère récréatif. Cela témoigne de son altruisme et aussi de sa croyance au spiritisme. Pour lui, la mort n'était pas un anéantissement total, son esprit devait rester en communication avec les vivants.

Dans la pensée de J.-G. Prevost, qui était déiste, mais non sectateur d'une religion exclusive, l'O.P. paraît avoir été conçu comme une œuvre charitable d'éducation, sans plan pédagogique précis, destiné au plus grand nombre possible d'enfants, reçus sans distinction de religion ni de sexe. Cela impliquait l'égalité des croyances et des sexes, mais pas nécessairement l'absence d'enseignement religieux, ni la coéducation des sexes.

En fait il y avait une chapelle dans l'établissement, desservie par le curé de Cempuis, et s'il n'y avait pas d'autre culte que le catholique, c'est probablement parce qu'il n'y en avait pas d'autre dans le voisinage ou peut-être parmi les élèves.

Il y avait des filles et des garçons, mais ils étaient séparés partout. La cour était cloisonnée par des murs, en trois sections : filles, grandes personnes, garçons. Les élèves étaient peu nombreux et l'enseignement rudimentaire.

P. Robin disait plus tard au sujet des constructions existant en 1880 :

« L'édifice n'est que peu propre à sa destination. Tout naturellement G. Prevost s'était adressé à un architecte, tout naturellement celui-ci avait fait une façade symétrique, clocheton, perrons, etc..., puis mis derrière des cloisons quelconques, et beaucoup, il a fallu en enlever pas mal; mais quoi qu'on fasse après coup, on ne fera jamais quelque chose qui vaille un édifice fait exprès, suivant une idée nette de sa destination. »

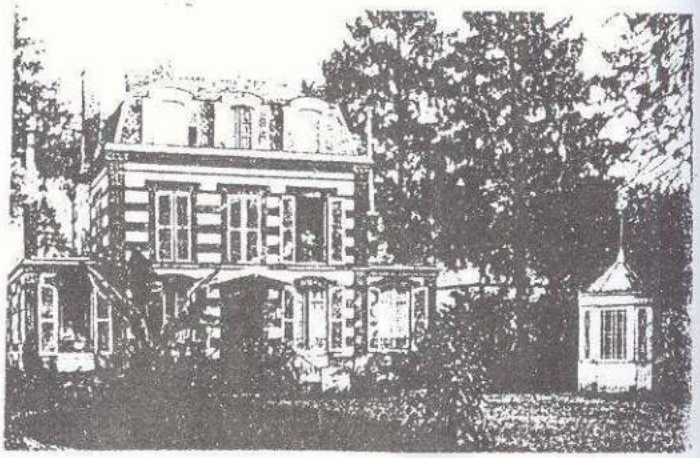
Dès son arrivée, les réformes commencèrent. La chapelle fut désaffectée, transformée en atelier (rasée plus tard pour des

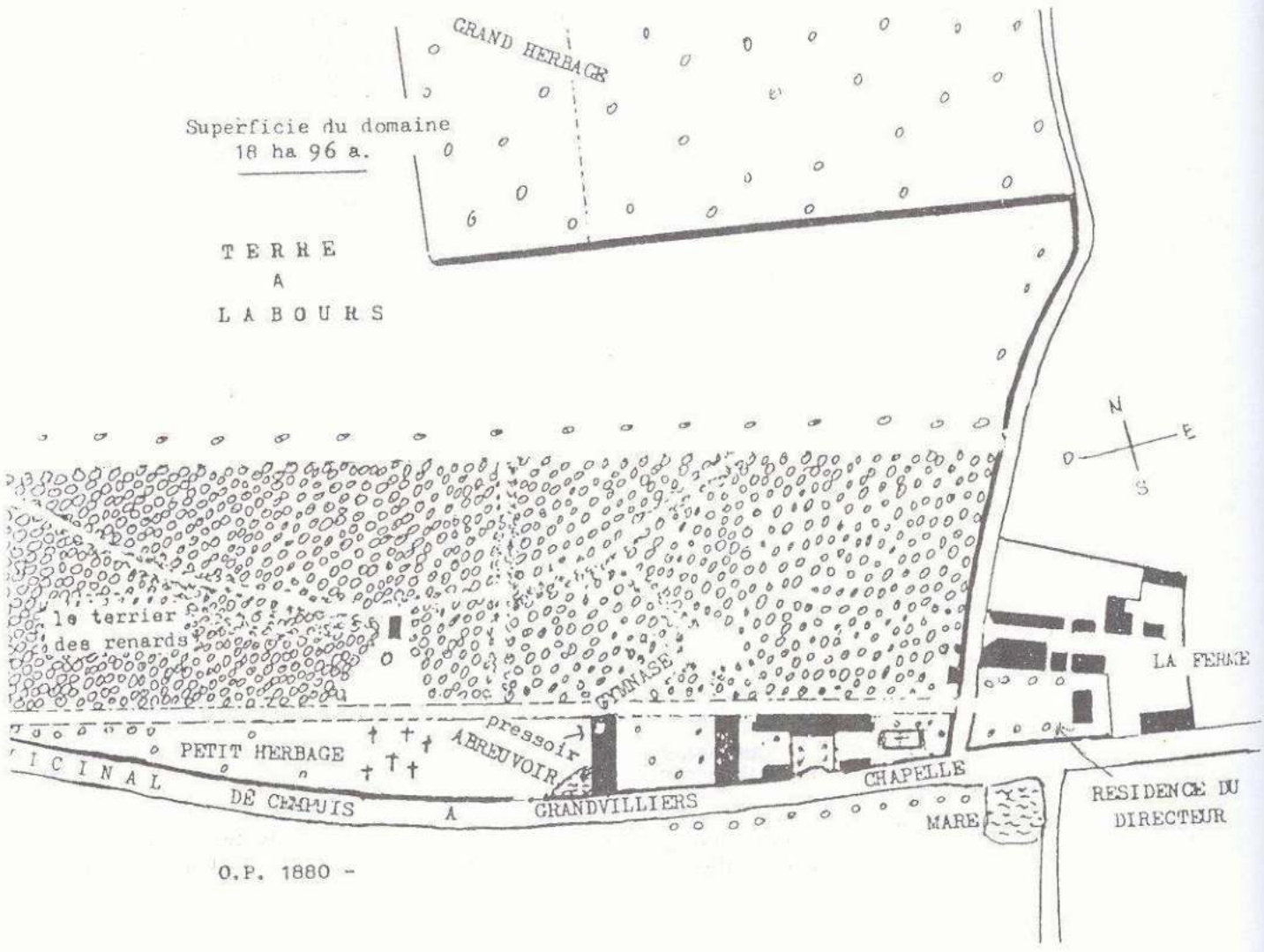
agrandissements). Le curé dut abandonner la place, non sans résistance, car lui aussi était combatif . Les murs de séparation furent abattus. Tous eurent accès partout, ferme, bois, jardin. Le petit nombre d'élèves permit de leur laisser une grande liberté, en dehors de l'emploi du temps régulier. Il suffisait aux enfants d'indiquer sur un tableau spécial l'endroit où on devait les trouver. Mme Robin fut une collaboratrice zélée et bénévole de son mari, leurs enfants furent élevés comme les orphelins et vêtus du même uniforme.

Les collections, livres, instruments de laboratoire, outils appartenant à P. Robin furent mis à la disposition de tous. Bientôt furent organisés un bureau, une salle de bains, des ateliers rudimentaires. En quinze jours, la vie terne d'orphelins pitoyables était devenue active, vivante et heureuse. La morne maison était transformée en ruche joyeuse

Parmi la petite population scolaire d'alors était un témoin attentif, Gabriel Giroud, entré en 1877, qui devait devenir par la suite le disciple, collaborateur et véritable fils spirituel de P. Robin, son historiographe, propagateur et commentateur de ses idées, leur mainteneur après sa mort. Il aura dans la suite de ces réflexions la grande place qu'il mérite.

Le Cempuisien a autrefois publié ses très intéressants *Souvenirs* sur l'O.P. des années 1877 à 1880, dont les survivants sont rares. Ils sont ignorés des jeunes générations et il n'y a guère de possibilité pour elles de les connaître en dehors d'une nouvelle publication, qui serait d'autant plus opportune qu'ils sont la meilleure, sinon la seule source d'information sur cette lointaine époque.





O.P. 1880 -

Parenthèse

Au temps lointain de ma jeunesse, vers 1890, la « Réflexion » remplaçait la punition dans la méthode pédagogique de P. Robin. C'était une rédaction sur la nature, la cause et les effets de la faute commise, une méditation, un examen de conscience. J'ai eu souvent à « réfléchir » de cette manière et il m'en est resté plus qu'un souvenir, d'ou ces *Réflexions*.

Quand, à l'occasion de la mort de G. Giroud, on m'a demandé d'honorer sa mémoire parce que je l'avais bien connu (comme on le verra par la suite), j'ai d'abord fait un article que je n'ai pas envoyé. A la « réflexion », j'ai en effet pensé qu'il convenait mieux de tenter sur un plan modeste, du point de vue cempuisien et pour les Cempuisiens, ce qu'il avait fait magistralement pour le grand public, sur le plan pédagogique et social, comme disciple de P. Robin. Sans me faire illusion sur la portée et le destin de ce travail, je me suis efforcé de l'entreprendre avec la même conscience que s'il devait avoir plus d'importance pratique, espérant seulement qu'il ne sera pas sans écho.

Cela m'a conduit à demander communication d'une documentation dont je m'étais dessaisi en 1933, pensant ne plus avoir à m'en servir après la publication de mes *Souvenirs sur Cempuis*. Elle comprenait la première série du *Bulletin de l'Amicale*, plus tard *Le Cempuisien*, dans laquelle les « Souvenirs » de G. Giroud et un article de moi sur J.-G. Prévost, parus en 1901-1902, devaient me permettre de nécessaires précisions sur l'O.P. colonie agricole, d'une part, la vie et les idées de J.-G. Prévost, d'autre part. Faute de cette documentaiion (reçue depuis) et pour ne pas prolonger le retard, j'avais écrit la première série des *Réflexions* en mentionnant simplément ces sources pour y revenir par la suite.

C'est pourquoi j'avais suggéré de republier les « Souvenirs », avant la deuxième série des « Réflexions ». Marande a objecté que, avec le format et la périodicité du *Cempuisien*, cela demanderait plusieurs numéros et longtemps. Je pense que ces « Souvenirs » pourraient être lus et commentés au cours d'une réunion de l'Amicale Ils comportent d'ailleurs une partie anecdotique et pittoresque attrayante pour tous, et particulièrement pour ceux des auditeurs possibles plus tentés par la distraction que par l'instruction.

Mise au point

Il convient donc de compléter ce qui n'a pu être précédemment qu'esquissé; d'autant plus que les œuvres de G. Giroud, comme les publications faites à l'O.P sous la direction de P. Robin, ne donnent que des aperçus sommaires sur J.-G. Prévost, la maison de retraite et la colonie agricole; leur but évident était en effet de faire connaître des réalisations pédagogiques dépassant de loin les conceptions originelles.

Pour ce qui concerne J.-G. Prévost, il faudrait des recherches longues et difficiles pour retrouver, dans des archives administratives remontant à 1875-1880, les documents rassemblés pour la procédure relative au legs. Ce sont ces pièces qui sont la source de tout ce qui a été publié et de ma biographie de 1902. Elles m'avaient été communiquées par G. Giroud (qui venait de publier son livre sur Cempuis) précisément pour que je puisse en donner une connaissance plus complète et détaillée, aux Cempuisiens, qu'il l'avait fait dans son ouvrage destiné au grand public. On va voir que ces documents sont directement inspirés par les écrits de J.-G. Prévost et le reflètent donc fidèlement. Je les ai bien entendu rendus à G. Giroud et ils ont dû disparaître en 1940, dans la destruction de sa maison de Beaugency, avec beaucoup d'autres malheureusement.

La vie et les idées de J.-G. Prévost

Il naquit à Cempuis le 22 août 1793, de parents cultivateurs probablement assez aisés et reçut d'eux, suivant ses expressions « l'exemple du travail, de l'ordre et de la pratique de la bienveillance ». Son « instruction fut celle du village à cette époque : lire, écrire, un peu calculer ». En 1810, il quitte Cempuis avec ces recommandations qu'il aimera rappeler : « Cher enfant, tu vas nous quitter pour aller à Paris : n'oublie jamais les recommandations de tes père et mère. Si tu arrives à un grand bien-être, que l'orgueil ne s'empare pas de ton esprit. Souviens-toi que tu es parti à 17 ans sans fortune. » A 20 ans, il entre dans une maison de commerce et échappe à la conscription, ses parents l'ayant fait remplacer. Son père meurt peu après. En 1816, il fonde un commerce de nouveautés et se marie. Sa femme meurt en 1827, après lui avoir donné cinq enfants, dont quatre vécurent peu et lui laissant une fille qu'il perd bientôt. Il trouve une consolation en réalisant des projets philanthropiques formés dès 1824, de concert avec sa femme.

Arrive la Révolution de 1830, il adopte les idées saint-simoniennes, loue une vaste maison où il installe 14 ménages avec 18 enfants qu'il fait instruire à ses frais. Mais les associés n'étaient pas préparés à la vie communautaire et lui donnent des déboires, compliqués par la crise économique. Il se trouve dans un état financier assez précaire, qui l'oblige à dissoudre la société. Laissant son commerce confié à des employés, il part aux U.S.A. où la découverte de terrains aurifères faisait affluer les gens aventureux. Il y acquiert une petite fortune (probablement dans le commerce) mais la maladie l'oblige à rentrer en France.

Sa santé rétablie, il reprend la direction de son commerce de Paris et voit bientôt ses affaires prospérer; il crée des succursales dans divers quartiers : Charonne, Batignolles, Ternes, Faubourg-St-Honoré, Montmartre et Belleville, fait bâtir une maison, en achète une autre. Atteint de surdité, il est obligé de quitter Paris pour se soigner. Entre temps il élève, exonère du service militaire ou aide à s'établir 40 jeunes parents. La Révolution de 1848 vient détruire cette prospérité et il se voit obligé de suspendre ses paiements à plus de 400 créanciers qui, confiants en sa probité et son activité, lui accordent un concordat. Il rétablit sa situation et se libère de ses dettes en cinq ans. Il écrira plus tard : « Ma vie a été bien mélangée de peines de cœur, tribulations dans les affaires commerciales... j'en suis sorti avec la joie de ne pas avoir fléchi au conseil de me conserver 10.000 fr. de rente, et que mes créanciers ne pourraient rien me réclamer. »

Ce revenu représentait alors une fortune — d'après P. Robin, celui de J.-G. Prévost, à la fin de sa vie, était d'environ 30.000 francs. Pour les anciens, cela est évident. Nous avons connu le franc (or) jusqu'en 1914, débuté avec un salaire mensuel de 60 fr., reçu une solde de 1 sou au service militaire, des centimes en appoint aux caisses publiques, vu des timbres-poste de 1/2 à 4 centimes pour l'affranchissement des périodiques payé le journal 1 sou, le café (vrai et sucré) 2 sous et des repas moins où guère plus de 1 fr. Mais cela nécessite une explication pour les jeunes qui connaissent, à leur début, le journal à 4 fr. et la revendication du salaire mensuel de 7.000 fr. comme minimum vital. Les signes monétaires changent de valeur réelle et toujours en baisse. La livre-monnaie, qui a été remplacée par le franc à l'époque de la naissance de J.-G. Prévost, avait été une livre-poids d'argent à sa lointaine origine, alors que le franc n'en contenait plus que 5 grammes... et n'en contient plus du tout

En 1858, il retourne à Cempuis pour réaliser le vieux projet d'une maison de retraite pour la vieillesse, qu'il fait édifier de 1858 à 1863. L'inauguration de la chapelle donne lieu à une cérémonie et à un discours : « Les secours donnés à la vieillesse sont un acte de justice (y dit-il). C'est un devoir pour nous, car nous voudrions qu'on le remplit envers nous-mêmes... pratiquez la charité envers tous et en toutes choses; puisse cette loi se graver dans nos cœurs et nous faire voir des frères dans tous nos semblables. » Ne bornant pas son activité à sa maison de retraite, il « espère, avec le concours des hommes instruits et bienveillants, former ultérieurement une bibliothèque morale et instructive, annexée à cet établissement ». Dans les premiers temps de son retour à Cempuis, ses opinions lui firent des ennemis dans le pays, alors ultra clérical, et l'on accusa « la maison de retraite d'être en rapport avec le diable ». Cette accusation avait probablement pour cause l'hétérodoxie (du point de vue catholique) des opinions religieuses de son fondateur. Il était déiste, mais indifférent aux confessions ou sectes. L'évêque de Beauvais ayant refusé de bénir la chapelle, il s'était adressé à un pasteur protestant.

En 1871, après la guerre et l'insurrection de Paris, il s'occupa activement de la *Société de l'Orphelinat de la Seine*, constituée pour venir en aide aux nombreuses victimes de la guerre étrangère et civile. Les pupilles de cette société furent admis à Cempuis et la maison de retraite se doubla d'un orphelinat. Il semble que le fondateur eut des déceptions en ce qui concerne les vieillards, car leur nombre décrut à mesure qu'augmenta celui des orphelins et l'établissement fut peu à peu réservé à ces derniers. La majorité des vieillards et orphelins payaient une pension, mais celle-ci n'était pas assez forte pour couvrir les frais, le déficit absorbait la plus grande partie des revenus du fondateur.

Il est à remarquer que le séjour de J.-G. Prévost aux U.S.A. n'a pas été très long. On n'a pas de précision sur sa durée mais, d'après P. Robin, il y serait parti vers

1832 et « par sa mauvaise santé bientôt forcé de revenir en France » Ce séjour a son importance dans l'évolution de ses idées et l'édification de sa fortune, mais elle n'est pas dominante, comme on pourrait le penser d'après la poésie de Debuire-Bouchardon, traditionnellement récitée aux cérémonies anniversaires de sa mort :

Trois fois de sa fortune ayant assis la base,
Il la voit s'écrouler sans que son poids l'é-
[crase,
Et, toujours plus vaillant, plus ferme en ses
[desseins,
Il va du Nouveau Monde accroître les es-
[saims.
Le nouveau continent le subjugue, l'excite,
Il est infatigable à chercher la pépite,
Sur le sol encor vierge, il pressent un trésor;
Sa volonté s'accroît, prend un nouvel essor,
Et riche, heureux, et fier du poids de sa
[richesse,
Ce n'est pas aux douceurs d'une oisive mol-
[lesse
Qu'il veut se consacrer...

En réalité, il est peu probable qu'il ait été chercheur d'or, mais plutôt commerçant (la *pépite* ne serait qu'une image poétique). Il a dû de nouveau rétablir sa fortune à Paris après 1848 . C'est à Paris qu'il a passé presque toute sa vie active, de 1810 à 1858; cela explique beaucoup de ses idées et l'intérêt porté aux orphelins parisiens.

On a vu précédemment les conceptions morales de J.-G. Prévost exprimées par ses réalisations philanthropiques. Sa conception religieuse était un déisme mêlé de spiritisme caractérisé par une grande tolérance. Voici son *Credo* :

« Je crois en un Dieu puissant qui créa la terre et les cieux et tout ce qu'ils renferment.

« Je crois aux inspirations progressives qu'il fit naître dans l'espèce humaine pour son amélioration.

« Je crois à la réincarnation des esprits pour leur épuration.

« Je crois à la vie éternelle.

« Ainsi soit-il. »

Jusqu'à sa mort, sa grande préoccupation fut d'assurer la liberté de conscience à sa fondation. Il veut « que les ministres des divers cultes n'y interviennent que comme visiteurs ordinaires ». « ... liberté de conscience pour tous. Personne n'est forcé d'accepter une autre foi religieuse que celle qui lui a été enseignée par sa famille, si elle teint que le principe soit conservé ». Il fixe la première communion à l'âge de 15 à 16 ans, sur la demande des parents seulement, estimant qu'avant l'enfant « n'a pas le jugement assez développé pour comprendre l'engagement qu'il contracte ». Ce n'est que le 17 avril 1875, peu de jours avant sa mort, alors qu'il était malade et affaibli, qu'il permit au curé de Cempuis de venir faire l'instruction religieuse et seulement aux catholiques. Auparavant, quelques enfants ayant été envoyés au catéchisme, ils appelèrent des camarades « huguenots et autres termes peu conciliants ». Ce qui avait amené la rupture des relations avec la cure, malgré les démarches du curé pour obtenir la direction religieuse des enfants ou la fermeture de l'école. L'enseignement religieux étant alors obligatoire, le fondateur avait composé cette prière, que les enfants récitaient en rentrant en classe :

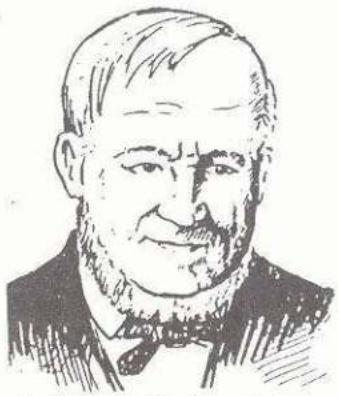
« Dieu tout puissant, inspire-nous l'amour du travail, pour que nous puissions profiter des leçons de ceux qui s'occupent de notre éducation et instruction, pour nous rendre capables de remplir nos devoirs en toute chose, et que le sentiment de la reconnaissance soit notre guide. »

Il expose ainsi ses rapports avec son personnel : « Nous vivons en famille, pas d'étiquette du maître avec valet; la domesticité n'existe pas chez nous, tous ont nom d'employé... il faut que ceux qui veulent être les premiers soient les serviteurs des serviteurs, en actes, non en paroles. » Un de ses correspondants le qualifie de « Franklin campagnard », un autre, plus justement, de « patriarche de la bienfaisance ».

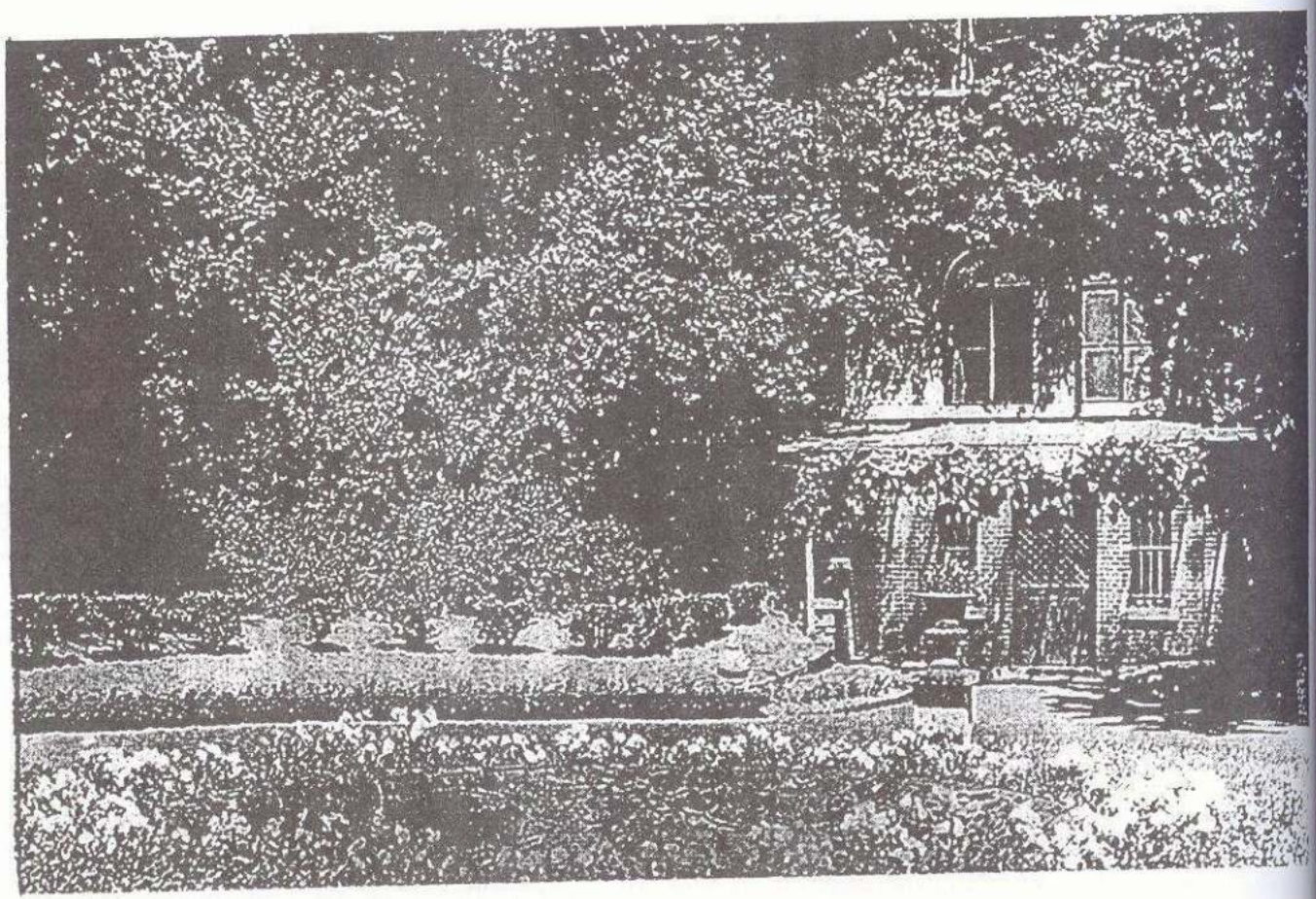
En dehors de sa fondation, son activité s'exerce au Conseil municipal de Cempuis, de 1860 à 1874. Le Maire témoignera qu'il « se faisait conduire à la Mairie quand son état de santé ne lui permettait pas de marcher » Il fonde une société de secours mutuels pour les ouvriers de Cempuis, Grandvilliers, Grez, Hamel, Rieux et Sommereux. « Les travailleurs producteurs ne doivent pas être plus oubliés dans leur vieillesse ou accidents... que les orphelins en bas âge » dit-il dans son testament. Dans ses loisirs il rédige une étude sur la réforme sociale : *La pensée de l'homme réfléchi.* Une brochure d'un M. Kunemann : *Projet de Société civile de l'Œuvre Prévost*, est pleine de ses pensées et maximes. Les citations faites de ses écrits donnent une idée du ton et du sens de ces brochures. J.-G. Prévost n'a prétendu être ni un penseur ni un écrivain et s'en est même défendu. En 1869 il répondit à un correspondant qui sollicitait son jugement : « En fait de littérature, je suis fort ignorant, n'ayant reçu que l'éducation du village... je n'ai pas été gratifié d'une bonne mémoire, je n'ai jamais pu apprendre ma grammaire. » Mais il a certainement eu de remarquables aptitudes commerciales et a été un novateur avec sa maison à succursales multiples. Surtout, il a été un philanthrope dans le meilleur sens du terme, d'une grande valeur morale et réalisateur efficace.

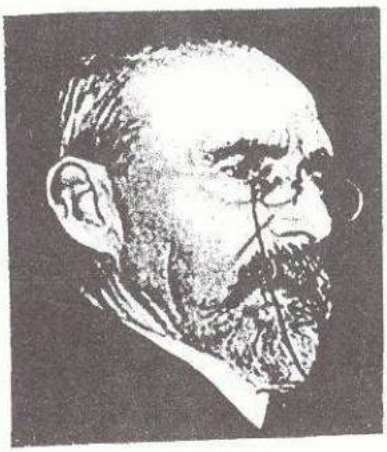
Sentant la mort venir il fait ses adieux à ses amis : « La vieille machine humaine est usée, écrit-il à l'un d'eux, il faut en subir les conséquences; tout s'use dans la vie, je ne puis faire exception. » A un autre : « Le rideau va baisser, adieu l'acteur. La place est facile à remplir avec beaucoup de dévouement, sans dévouement pas possible. » Et le 29 avril 1875, il s'éteint, ayant assuré la survivance de son œuvre, par son legs au département de la Seine.

Son tombeau, le *Caveau*, maintenant isolé, avait autrefois le voisinage d'un cimetière contenant une dizaine de tombes de vieillards et d'enfants (en face et de l'autre côté de l'allée). On comprendra, après la lecture du *Credo*, que la salle de billard du caveau n'était pas une manifestation de simple originalité, ou seulement d'un altruisme posthume, mais surtout celle d'une croyance en la survivance de l'esprit (spiritisme) restant en communication avec les vivants.



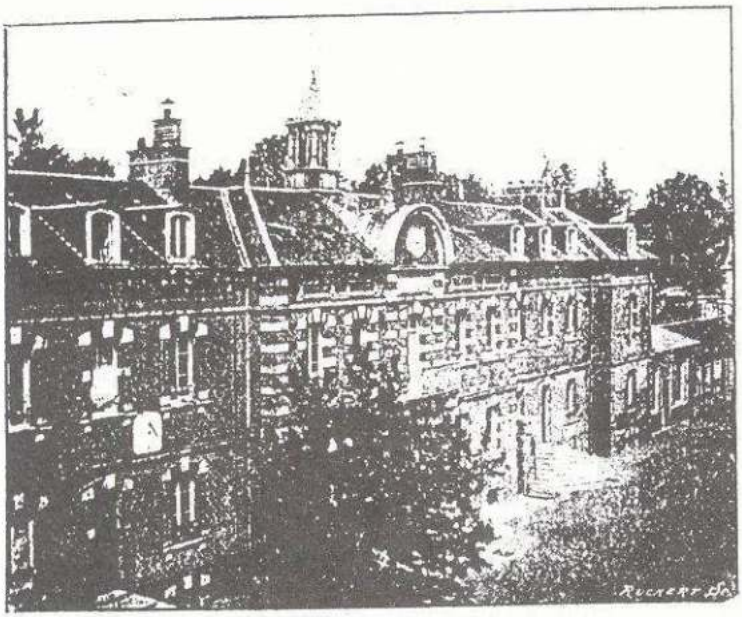
Gabriel Prévost



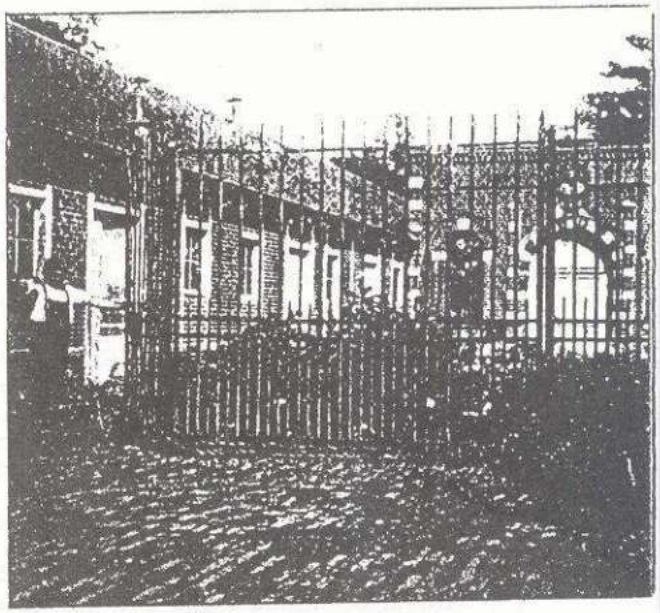


Ferdinand Buisson

PAUL ROBIN



Bâtiment central de l'Orphelinat Prévost.



Les ateliers de l'Orphelinat Prévost.

De la Maison de retraite à l'Orphelinat (1870-75)

On a vu précédemment que J.-G. Prévost, retiré à Cempuis en 1858, y fonda une maison de retraite pour vieillards. Il avait alors 65 ans. Il fit d'abord édifier sa maison d'habitation (devenue ensuite celle du Directeur de l'O.P.), puis le bâtiment central C, achevé en 1861, et le bâtiment ouest W, en 1863.

Le nombre des vieillards fut de 14 au maximum, mais il n'était plus que de 4 à la fin de 1873. Les orphelins, admis probablement à partir de 1870, furent 7 ou 8 au début, puis 46 fin 1873, la plupart envoyés par la Société de l'Orphelinat de la Seine, dont J.-G. Prévost fut l'un des premiers fondateurs en juillet 1871. Pourquoi ce déclin de la maison de retraite ? D'après P. Robin il « paraît avoir eu dans cet acte de bienfaisance de bien nombreuses déceptions ». De quelle nature ? Etait-elle morale et concernant le comportement des vieillards, ou pécunière, du fait que les charges auraient dépassé ses prévisions et ses possibilités ? P. Robin ne précise pas. Peut-être a-t-il pensé que sa bienfaisance sera plus efficace en la réservant à l'enfance. Il eut un projet de *Société civile de l'Œuvre Prévost* (colonies agricoles pour l'enfance et asile pour la vieillesse), objet d'une brochure déjà citée, rédigée par M. Kunemann, docteur en droit. Remarquons dans ce titre la prédominance de la colonie sur l'asile. Diverses circonstances, surtout les événements de 1870-71, empêchèrent ce projet d'aboutir.

Octogénaire, gêné par des difficultés administratives, entouré de tentatives plus ou moins désintéressées, J.-G. Prévost voulut assurer l'avenir de son œuvre conformément à ses idées; il choisit de léguer sa fortune au département de la Seine, par une série de testaments et de codicilles écrits de 1871 à 1875 (2) à charge d'en faire un orphelinat, dans les conditions que l'on connaît et sous l'inspiration probable de F. Buisson, son exécuteur testamentaire.

On sait que les héritiers naturels attaquèrent le testament et que le département n'entra définitivement en possession du legs qu'en 1880.

Il n'y a guère d'informations sur l'organisation de la maison de retraite déclinante et la vie scolaire des orphelins de la colonie agricole devenue prépondérante. Ces derniers participaient certainement à l'exploitation agricole du domaine, comme dans le régime intérimaire qui suivra la mort du fondateur, sur lequel nous allons avoir le témoignage de G. Giroud.

Topographie du Domaine

Il convient de préciser ce qu'elle était avant la prise de possession par le département de la Seine, d'après les *Souvenirs* de G. Giroud. Extérieurement elle n'a pas ou peu changé. Intérieurement, le bois s'étendait à l'est, dans sa plus grande largeur actuelle, jusqu'au mur de clôture du « tour de ville ». Il était donc beaucoup plus vaste et aussi plus touffu, plus sauvage. A part le caveau funéraire, il n'y avait aucune construction de ce côté. Au delà du bois, les champs s'étendaient aussi jusqu'au mur de clôture, le jardin n'existait pas.

A l'extrémité de la grande allée, du côté de Grandvilliers, il y avait, à environ 20 mètres en deça de la porte à grille de clôture, une porte intérieure isolée, scellée à deux piliers de briques surmontés de chaperons en pierre de taille, couronnés eux-mêmes de pots à fleurs. Sans utilité apparente, elle n'avait probablement qu'un sens décoratif ou peut-être symbolique. P. Robin, esprit pratique, l'a utilisée pour donner accès aux bâtiments (buanderie, lingerie, salle de bains, etc...) édifiés après 1890, à l'autre extrémité

du petit herbage. Ce dernier s'étendait jusqu'au bâtiment du gymnase. Il était partagé en deux par un petit cimetière qui faisait face au caveau et dont il ne doit rester, déposées dans le caveau, que les sentences évangéliques gravées sur deux plaques de marbre, autrefois scellées aux piliers de la porte; peut-être encore quelques pierres éparses devant le caveau et provenant de monuments funéraires. Le gymnase avait été fait en vue de l'exploitation du domaine, pour emmagasiner le bois provenant des coupes et les pommes qui servaient à la fabrication du cidre, dans un pressoir attenant qui existait encore en 1890. On y avait installé quelques agrès après l'admission des orphelins. Le petit herbage se complétait d'un abreuvoir, dans l'angle du mur de clôture et du gymnase; c'était la petite mare, par opposition à la grande du grand herbage, hors les murs.

L'entrée principale, sur la route de Grandvilliers, ne donnait pas sur une grande cour comme maintenant. Celle-ci était divisée en trois parties par deux murs, allant de l'encognure de chacun des deux pavillons de gauche et de droite au bâtiment central. Il y avait trois cours qui communiquaient par deux portes de fer pleines. Celle du milieu, donnant accès aux deux autres, était la cour d'honneur ou des grandes personnes, ornée de massifs de fleurs bordés de buis ou de lierre. Le perron central était droit avec balustres et pots à fleurs.

La cour de gauche (des garçons) avait son pavillon sans fenêtres, qui abritait, en 1877, des porcs à droite, des lapins à gauche, une chèvre au milieu. Elle donnait accès à l'aile gauche du bâtiment C et au bâtiment W. Ce dernier, à part la grande salle de l'entresol, était divisé en chambrettes desservies par des couloirs, pour le logement des vieillards.

La cour de droite (des filles) avait son pavillon occupé par la boulangerie, le fournil et le magasin à farine, transformé par la suite en loge de concierge.

Les deux parties extrêmes du bâtiment C n'avaient qu'un rez-de-chaussée surmonté d'une terrasse à balustrade. Elles ont été transformées depuis par la construction d'un étage et d'un comble. Les deux préaux n'existaient pas, leur emplacement était occupé par des cabinets d'aisance et un passage menant au bois, tout voisin de l'autre côté de la grande allée. Les deux perrons de gauche et de droite étaient droits et non circulaires comme maintenant.

La chapelle était sur l'emplacement occupé après par les ateliers. Elle était assez vaste et bien bâtie, ornée d'un vitrail représentant St-Vincent-de-Paul portant un enfant. Elle avait un clocher assez hardi, dont P. Robin utilisera la cloche pour sonner le réveil et les rassemblements. Autour était un jardin potager.

La ferme était à peu près ce qu'elle est maintenant, sauf l'agrandissement ou le percement d'une entrée sur le tour de ville.

L'Orphelinat agricole de Cempuis (1875-80)

Pendant la durée du procès, la fondation ne pouvait avoir qu'un régime provisoire de conservation. Elle fonctionnait avec cette dénomination, sous la gérance et direction lointaine de F. Buisson, exécuteur testamentaire, que ses importantes fonctions officielles retenaient à Paris. L'Orphelinat agricole continuait donc la Colonie agricole en attendant la décision des juges.

Quand G. Giroud arriva à Cempuis, le 19 juin 1877, avec son frère Francisque, comme pupilles de la Société de l'Orphelinat de la Seine, il y avait 20 à 25 garçons et une dizaine de filles. Il restait trois vieillards survivants de la maison de retraite : un ménage dont le mari était contemporain de J.-G. Prévost, puisqu'il avait combattu à Waterloo en 1815; le troisième disait avoir été artiste lyrique; le fait est qu'il chantait, à ses rares bons moments, des chansons qu'il disait avoir créées à Paris devant un public choisi; c'était le seul habitant du bâtiment W.

Les garçons habitaient l'aile gauche du bâtiment C et les filles l'aile droite. Ce bâtiment contenait encore les réfectoires, les logements du personnel, une chambre pour les parents en visite, les lavabos, la cuisine. Filles et garçons étaient donc séparés et se voyaient rarement, surtout le dimanche à la messe.

La population de l'établissement comprenait, en outre, l'instituteur-directeur, sa femme et leurs enfants, le jardinier, la cuisinière, le fermier et la fermière, trois ou quatre personnes pour les menus services, soit un total d'une cinquantaine d'habitants.

M. Saunier, l'instituteur, se faisait parfois aider par un élève plus avancé auprès des petits, et exceptionnellement par un élève maître de Cempuis ou des environs. Le ménage Barbier, vieux serviteurs de J.-G. Prévost, dirigeaient la ferme et les travaux agricoles, M. Baron le jardinage.

L'établissement justifiait sa qualification d'agricole, non par un enseignement spécial, mais parce que les enfants participaient activement aux travaux de la ferme, des champs et du jardin. « Les classes étaient régulières en hiver seulement, et dans la mesure permise par les travaux extérieurs. » En été et en automne, les élèves étaient occupés à ces travaux des journées entières comme de « véritables petits ouvriers dont on paraissait escompter le travail ».

Voilà l'explication de la Colonie agricole. Le domaine représentait sans doute une grande partie de la fortune de J.-G. Prévost et son exploitation agricole des revenus. La participation des orphelins était nécessaire pour assister les fermiers et le jardinier; autrement il aurait fallu payer une main-d'œuvre auxiliaire et l'économie s'imposait.

Le fermier était assez rébarbatif et exigeant, comme d'ailleurs les paysans le sont souvent avec leurs enfants. Le jardinier,

plus compréhensif et indulgent, était préféré de la main-d'œuvre enfantine.

Le niveau des études n'atteignait pas celui des programmes actuels de l'enseignement primaire. G. Giroud, compétent en la matière puisqu'il était instituteur, le jugeait au moins égal (et plutôt supérieur) à celui des écoles primaires de l'époque. M. Saunier, lorrain d'origine, enseignait d'ailleurs la langue allemande. G. Giroud dit de l'enseignement religieux :

« L'abbé Bulard était chargé de l'instruction religieuse, laquelle, outre la célébration des offices, consistait en la récitation du catéchisme et en des exhortations très catholiques. A la vérité l'abbé s'y montrait indulgent. Lorsqu'il arrivait, jovial, un bon et large rire éclairant sa face un peu rougeaude, il trouvait toujours quelque élève une main en l'air, le doigt tendu, demandant à sortir pour un besoin, afin d'éviter l'interrogation. « Encore un qui a la va-vite ! » s'écriait l'abbé. Nous l'avions presque tous; tour à tour, les paresseux obtenaient la permission de sortir, seuls quelques braves restaient qui, ce jour-là, avaient par extraordinaire fait un effort de mémoire. L'heure passée des interrogations, les ignorants, ainsi appelés par le père Bulard, reprenaient leur place, au moment où le prêtre commençait un petit sermon final dans lequel, bien entendu, Dieu, Jésus, la Vierge, les Saints, le Paradis, l'Enfer et le Purgatoire jouaient un rôle prépondérant. Nous goûtions assez ces causeries; l'abbé savait les rendre aimables par un ton bonhomme dont il ne se départait guère... nous l'aimions. Son allure bon enfant, ses bons mots, sa gaîté... m'ont laissé de lui l'impression d'un excellent homme... Malgré tout ce que je sais des intrigues du prêtre au début de la direction de M. Robin, alors qu'il sentait se dissiper l'atmosphère de foi dont il enveloppait si soigneusement l'Orphelinat, j'ai peine à croire que cette bonhomie n'ait été qu'apparente. »

Sous la direction Saunier, la liberté était très grande pendant les heures de récréation et de repos, non par système pédagogique, mais plutôt par une sorte d'indifférence provenant de ce que les garçons étaient peu nombreux. En principe ils ne devaient pas quitter la cour sans permission, mais en fait ils erraient « de tous côtés, sauf dans les bâtiments dont les portes étaient soigneusement fermées à clé »; il y eut des expéditions de maraude dans les herbages d'alentour « ce qui ne contribua pas peu à leur attirer l'animosité des villageois déjà si portés à la malveillance pour ces Parisiens, fils de communeux et de pétroleux ». Les enfants avaient à cela quelques excuses. « En général, les dimanches ils restaient à la maison. Les promenades étaient très rares et ils devaient s'ingénier à passer le temps le plus joyeusement possible, n'ayant à leur disposition d'autres jeux que ceux qu'ils pouvaient inventer. » Ils n'en étaient pas en peine avec la liberté de fait dont ils jouissaient. Le vaste bois tout proche, le bûcher et les agrès du gymnase étaient largement utilisés; la petite mare permettait des ébats nautiques au moyen de baquets, la grande des baignades, malgré son eau bourbeuse et nauséabonde. Il y avait bien aussi une bibliothèque, mais elle contenait surtout « une ribambelle de bouquins d'aspect rébarbatif que personne n'ouvrait jamais » (3). Il fut un moment permis d'avoir, dans la cour, des jardinets de 2 à 3 mètres carrés pour deux garçons. Souvent et surtout pendant les longues soirées d'hiver, les garçons s'enfermaient dans la grande salle du bâtiment W, mal et parcimonieusement éclairée par des lampes fumeuses. Ils chantaient sans conseils ni direction ce qu'ils savaient : complaintes sur les malheurs de la guerre, chants patriotiques et même répertoire des cafés-concerts de l'époque.

Un petit spectacle théâtral donné dans la cour par deux anciens de la Colonie agricole en visite, Rémy et Jules Bourgoin (qui furent par la suite les initiateurs de l'Amicale) fit époque pour les jeunes, dans cette pénurie de distractions intellectuelles.

Mais en somme, les orphelins étaient assez heureux sous la direction Saunier. Ils s'en aperçurent par comparaison quand celui-ci partit un peu brusquement, sans faire ses adieux. Il est probable que sa conception de la discipline scolaire n'avait pas eu, en haut lieu, le même succès qu'auprès des élèves.

Il fut remplacé par un instituteur de l'Oise, M. Poitevin, parent du sévère fermier Barbier, qui au laisser faire substitua l'autorité rigoureuse. Finie la liberté : « défense de sortir de la cour autrement qu'en rangs et accompagnés du maître, défense d'entrer ici, défense d'aller là, défense... La grille de séparation de la cour et de la grande allée fut cadenassée; une vie bien monotone, entre quatre murs, commença, coupée seulement par des promenades rapides, nécessitées par les travaux, de la maison aux champs et aux jardins et retour ». Il y eut une petite révolte des élèves, vite et sévèrement réprimée. Puis les plus grands élèves partirent, les autres s'habituèrent, il en vint de nouveaux qui n'avaient pas à regretter une liberté qu'ils n'avaient pas connue. La rudesse s'atténua sous l'influence maternelle de Mme Buisson mère qui, se chargeant particulièrement des filles, s'occupa aussi des garçons avec la plus grande sollicitude, quand son intervention était nécessaire. S'il condamne l'excessive sévérité de M. Poitevin, G. Giroud constate honnêtement sa conscience pédagogique et ses bons effets sur les progrès des élèves.

L'Orphelinat Prévost (1880)

Enfin, en août 1880, les héritiers naturels de J.-G. Prévost ayant perdu leur procès,

(3) Il restait de ces bouquins quand, vers 1896, j'ai été chargé d'inventorier la bibliothèque de l'O.P.; ils manquaient en effet d'intérêt.

le département de la Seine entre en possession de l'héritage et peut agir à sa guise. On a vu précédemment par quel concours de circonstances F. Buisson proposa à P. Robin d'être l'organisateur du nouvel Orphelinat Prévost. Ce dernier, alors inspecteur de l'enseignement primaire à Blois, vint donc à Cempuis visiter l'établissement avant de prendre une décision. Les *Souvenirs* de G. Giroud, parus dans le *Bulletin* de l'Amicale, s'arrêtent à la direction Poitevin et ne mentionnent pas cette visite. En réalité leur publication a été interrompue et voici pourquoi : J'étais alors gérant du *Bulletin* (depuis le n° 12 trimestriel, devenu mensuel avec le n° 13 de mai 1902), celui-ci était imprimé à l'O.P. dont M. Aman était directeur. Je ne l'avais pas connu comme élève (étant parti en mars 1898, quelques jours avant son arrivée), mais mes camarades un peu plus jeunes avaient le meilleur souvenir de sa direction! j'avais et ai toujours eu par la suite les plus agréables rapports avec lui comme gérant; il a toujours apporté la plus grande bienveillance et une sympathie agissante dans ses relations avec l'Amicale, soit comme directeur de l'O.P., soit plus tard comme directeur de l'école de la rue des Quatre-Fils, où, grâce à lui, elle avait établi son siège social. En outre, il admirait P. Robin. C'est dire qu'il était on ne peut mieux disposé à notre égard. Mais, comme fonctionnaire responsable, il était tenu à une réserve dont l'homme privé était libre. Cela l'obligeait à exercer un minimum de contrôle sur les textes envoyés à l'impression. Il m'avait donc demandé d'intervenir, auprès de l'auteur, pour obtenir l'atténuation de certaines appréciations, qui pouvaient être considérées comme des critiques par les autorités dont il dépendait, et on ne peut lui en faire grief. G. Giroud avait préféré reprendre son texte sans le publier et ne continua pas la rédaction de ses souvenirs.

Or ce texte n'est pas perdu. J'avais remarqué, par la suite, des rappels partiels dans des articles parus à l'occasion de la mort de P. Robin (4). On le retrouve dans le dernier et capital ouvrage de G. Giroud : *Paul Robin, sa vie, ses idées, son action*, pages 33 et suivantes. Voici ce qui concerne la visite à Cempuis :

« C'est en novembre 1880 que Paul Robin prit contact avec ses pensionnaires éventuels. Je garde le souvenir de sa visite. Le froid était vif. Pour attendre notre futur directeur, nous étions groupés dans notre pauvre cour tout étroite... Bientôt, accompagné du régent provisoire, un homme à l'allure vive s'avança vers nous. Il souriait à nos jeunes têtes. De taille moyenne, plutôt trapu, le dos légèrement voûté, il avait les yeux gris-bleus très vifs, une barbe presque fauve et de longs cheveux châtain clair qui bouffaient en boucles sous un feutre à larges bords. Point d'allocution pontifiante, un bonjour cordial. Et comme nous avions froid, son premier soin fut de nous entraîner à courir, sauter, battre la semelle. Quand nous fûmes à l'abri, réchauffés, à notre aise déjà et presque familiers, il nous pria de chanter un air de notre répertoire. Nous n'en avions pas d'autres que celui des rues parisiennes... Il brisa notre élan. « Mes enfants, je reviendrai sans doute, et nous apprendrons de jolis airs, sur des paroles aimables. » Il revint en effet se fixer à Cempuis le 20 décembre 1880. »

Arrêtons-nous sur cette vivante présentation. La suite concerne l'organisation, ou mieux la véritable création de l'O.P., dont la Colonie, puis l'Orphelinat agricole n'étaient que des ébauches. Nous verrons ce que donnera la conjonction de la philanthropie de J.-G. Prévost, de son orientation par F. Buisson, des moyens financiers du département de la Seine et des conceptions et réalisations pédagogiques de P. Robin.

Clio et le « Cempuisien »

Clio ? C'est la muse de l'Histoire.

Ce titre, un peu énigmatique, a pour sens d'attirer l'attention sur le rôle passé du *Bulletin* de l'Amicale, et celui que pourrait avoir maintenant le *Cempuisien*, son successeur. On a pu constater que le premier a un grand intérêt documentaire, notamment pour ce qui concerne J.-G. Prévost et l'histoire de Cempuis. G. Giroud, y commençant la publication de ses souvenirs, qui lui avaient été demandés, dans le n° 10, d'octobre 1901, suggérait de faire plutôt une œuvre collective coordonnant les souvenirs individuels, ce qui fut adopté mais non réalisé. En fait, ses propres souvenirs furent seuls publiés, non intégralement, mais dans leur partie essentielle, qui est l'unique source d'information sur l'Orphelinat agricole. Il est regrettable que Jules Bourgoin, son ancien, alors président de l'Amicale, n'ait pas donné les siens sur la Colonie agricole antérieure, dont nous savons peu de choses (5). Il y aura lieu de revenir sur l'aspect documentaire de la première série du *Bulletin*.

Peut-être M. Canioni, qui a beaucoup et longtemps fréquenté F. Buisson, a-t-il eu dans leurs entretiens des informations sur ses rapports avec J.-G. Prévost. Il a bien voulu accepter notre suggestion de nous faire connaître ses souvenirs.

Les promoteurs du *Bulletin* de l'Amicale ont tenté, et réalisé de leur mieux, de continuer le *Bulletin de l'O.P.*, qui parut de 1882

(4) Notamment dans un article de Léon Vidal « Une école nouvelle en 1880. Paul Robin grand éducateur populaire », paru dans **Monde**, de H. Barbusse, n° 222, 9-9-32, reproduit dans le **Cempuisien** n° 82, 1932. Cet article est évidemment inspiré par le manuscrit de G. Giroud de son ouvrage sur P. Robin paru seulement en 1937.

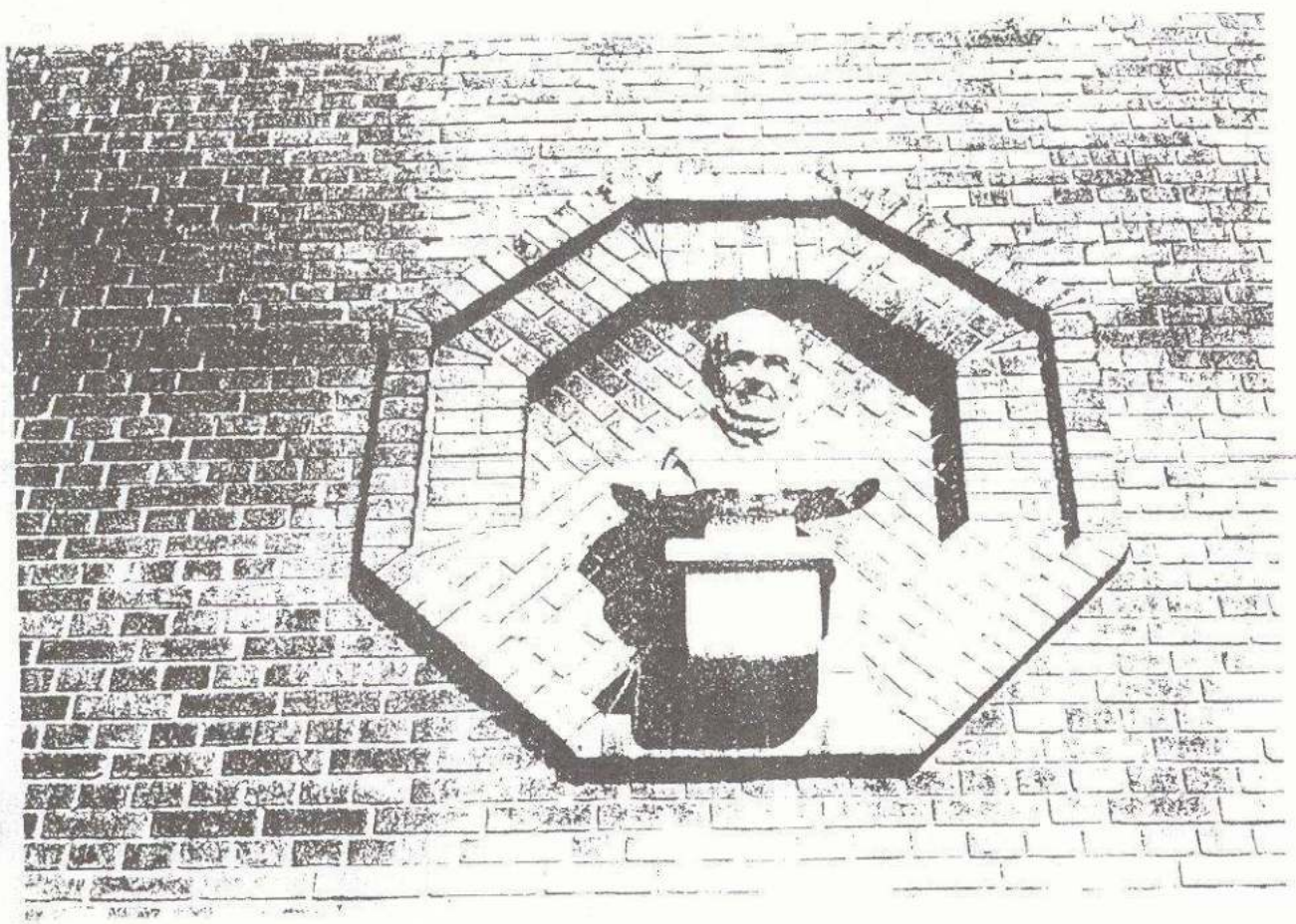
(5) Ceux de Houreux (1883-90) et les miens (1890-98) n'ont été publiés qu'en 1934; ils concernent des époques mieux connues et ont moins d'intérêt documentaire.

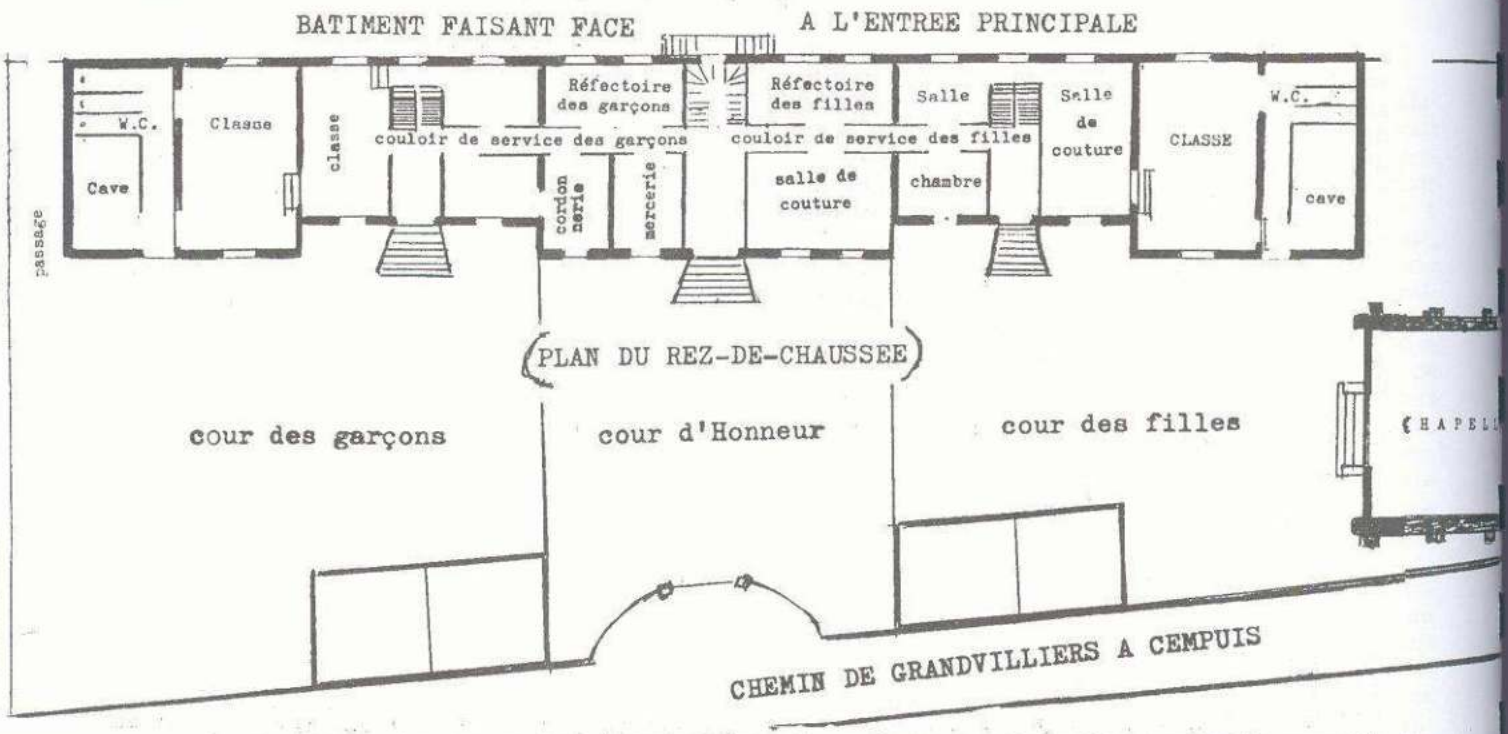
à 1895. Nous avons cité ce dernier et aurons souvent à nous y renseigner par la suite. En plus de son rôle pédagogique (qui dépasse notre compétence) il avait celui d'informateur pour les parents d'élèves et ceux qui s'intéressaient à Cempuis, dont les anciens élèves évidemment, alors beaucoup moins nombreux, que maintenant.

Il est désirable que le *Cempuisien* reprenne ou accentue ce rôle d'informateur. Son gérant n'a pas les facilités qu'eurent ses anciens avec l'imprimerie de l'O.P., jusqu'en 1912, ni actuellement les possibilités qui permirent, vers 1934, de publier des illustrations; mais la situation matérielle s'améliorera. Ce qui importe c'est l'orientation idéologique, pour laquelle il aura certainement, et c'est l'essentiel, la collaboration de M. Contini, comme ses prédécesseurs ont eu celle de M. Canioni, qui continue.

D'un point de vue général, il faut considérer que le *Cempuisien* est la seule représentation de l'Amicale, pour ceux qui peuvent s'y intéresser à un titre quelconque et n'assistent pas à ses réunions. C'est le cas des personnalités officielles (dont le jugement importe beaucoup) et de la grande majorité des anciens élèves; ce sera celui des parents d'élèves. Le gérant et ses collaborateurs doivent y réfléchir.

L.-M. SCHUMACHER.





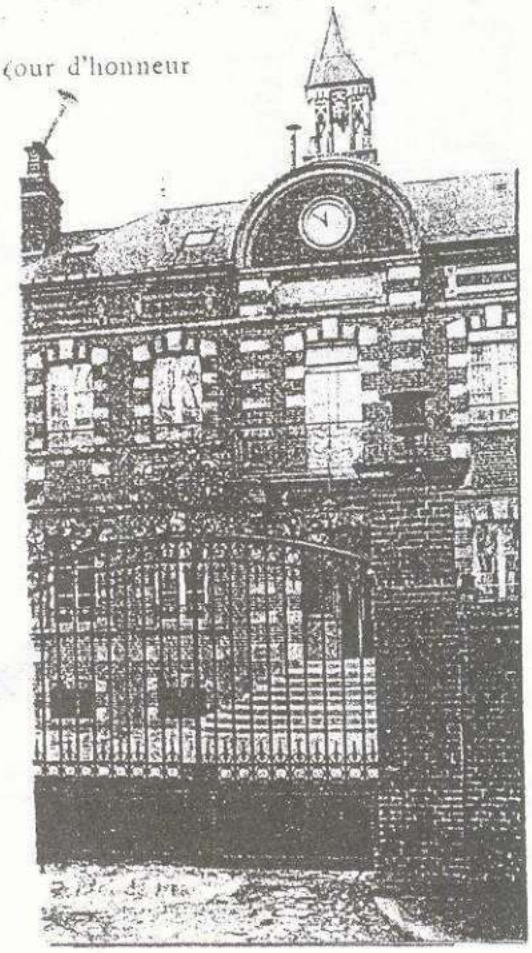
Les initiatives de P. Robin (1881-1882)

Le testament de J.-G. Prévost spécifiait que sa fondation serait accessible aux orphelins du département de la Seine, filles et garçons, sans distinction de religion; mais non la coéducation des sexes (dont il n'avait probablement pas même l'idée), ni l'absence d'instruction religieuse. On a vu qu'il la donnait de son vivant, sous la forme d'un déisme dégagé de tout esprit de secte, aux deux sexes voisins dans l'établissement, mais séparés. A la fin de sa vie, alors qu'il était octogénaire, affaibli et malade, le curé de Cempuis avait pris subtilement la direction religieuse des catholiques (qui étaient la majorité et à qui il avait su se rendre sympathique). Les deux sexes auraient donc pu continuer à vivre séparément et, avec une direction et des maîtres laïques, recevoir l'instruction religieuse au dehors ou du dehors, ce qui la limitait en fait aux seuls catholiques.

C'est peut-être ce qui serait arrivé si, comme c'était possible et normal, un fonctionnaire de l'enseignement primaire avait été nommé à la direction de l'O.P. Selon toute probabilité, il aurait rempli sa fonction avec compétence et conscience, en suivant les programmes et méthodes officiels, mais sans vouloir ou pouvoir prendre l'initiative de modifier l'état de choses existant.

P. Robin n'avait pas accepté le poste pour continuer le passé, même en l'améliorant, mais bien pour innover. Usant des pouvoirs et de la liberté que ses titres exceptionnels lui avaient permis de demander et d'obtenir, il appliqua sans tarder ses conceptions pédagogiques, d'un sens tout différent. C'était plus qu'une transformation, une nouvelle création. Il ne faut pas sous-estimer l'importance de l'appui qu'il avait reçu de F. Buisson et continuait d'en recevoir. Il faut reconnaître aussi que ce renouvellement exigeait de multiples capacités intellectuelles et techniques, un esprit d'initiative et d'entreprise, beaucoup d'activité, de désintéressement et même de dévouement. Peu de personnes réunissent ces qualités : c'était son cas.

Il commença par faire abattre les deux murs qui cloisonnaient filles et garçons aux deux extrémités du bâtiment central. Les



classes et réfectoires leur devinrent communs. L'abbé Brulard fut, malgré sa résistance, évincé de sa direction spirituelle; la chapelle où il officiait fut désaffectée et bientôt transformée en atelier; plusieurs autres furent improvisés. Le matériel scolaire était insuffisant, P. Robin y pourvut avec sa bibliothèque, ses appareils, instruments, outils et collections personnels. Si bien qu'à son départ « on éprouva quelque difficulté à lui restituer ce qui lui appartenait ».

En occupant, avec sa famille, la maison de J.-G. Prévost, déserte depuis sa mort, il ne la considéra pas comme un domaine réservé à sa jouissance privée. Il l'utilisa comme le reste. Un de ses premiers soins fut de faire transformer en bassin de natation les canaux et la pièce d'eau du jardin d'agrément (la main-d'œuvre des élèves y contribua en grande partie). Un kiosque, qui avait servi au fondateur de belvédère et de retraite pour méditer, fut descendu du faîte de la maison et installé près du bassin, pour servir surtout à des observations météorologiques, que beaucoup d'anciens ont pratiquées.

Pour P. Robin, l'intérêt général prima toujours celui de la famille. Mme Robin fut sa collaboratrice active et dévouée « sans émarger jamais au budget » ; leurs enfants furent élevés avec les orphelins et habillés comme eux. Suivant le témoignage de G. Giroud « la morne maison (l'orphelinat agricole de 1875-80) était transformée en ruche joyeuse » Mais P. Robin, méditant sur le passé, pouvait écrire en 1899 : « J'ai fait beaucoup de ce que je voulais faire pour mes élèves avec des ressources très limitées et parmi des difficultés inouïes. Pour mes enfants, j'ai fait moins que ce que j'aurais pu et dû faire » . Il considérait sa mission d'éducateur comme un apostolat.

Le Bulletin de l'O.P.

Lui, qui depuis sa sortie de Normale supérieure, avait propagé dans la presse ses idées pédagogiques, ne pouvait se contenter de les appliquer à Cempuis sans les répandre au dehors. L'imprimerie avait été un des premiers ateliers créés. (D'après G. Giroud, les casses qui lui avaient servi au temps de l'*Internationale* en furent les premiers éléments.) Dès qu'il y disposa du matériel indispensable, notamment d'une petite presse à bras, il fonda un petit périodique bi-mensuel, dont le premier numéro parut en novembre 1882. Humble d'aspect, mais riche d'enseignement et de renseignements, concis et précis, il mérite une présentation détaillée du contenant et une analyse du texte contenu.

Le titre, *L'Orphelinat Prévost*, Bulletin n° 1, se détache en demi-cercle au-dessus d'une vignette symbolique représentant une ruche (la « ruche joyeuse » évoquée par G. Giroud ?), deux cornes d'abondance débordant de fleurs et de fruits, une faulx et une pelle croisées. Ensuite, le sommaire; l'annonce d'un supplément : le portrait de J.-G. Prévost sur deux pages et un premier feuillet du « Répertoire musical de l'O.P. », contenant au recto *L'Hymne à la Paix*, musique attribuée à Lulli (air national anglais), paroles de P. Guilhot; au verso, *L'Espérance*, sur un air populaire, paroles de E. C. et P.G. (E. Chevé et P. Guilhot ?). Bien entendu la musique est chiffrée. Il suffit d'indiquer les premières paroles : « O bienfaisante paix » et « Je suis franc et sans soucis » pour les rappeler à la mémoire — des anciens du moins.

Un *Préambule* prédit :

« Quand, dans peu d'années, cet établissement aura pris tout le développement que lui promet la générosité du Conseil Général de la Seine, 300 enfants y retrouveront une grande famille, et bientôt il y aura dans le monde quelques milliers de personnes pour qui ce sera une grande joie de savoir ce qui se passe dans le lieu où se seront écoulées leurs plus belles années. Bien d'autres encore s'intéresseront à la maison... »

Suit une notice sur les *Bienfaiteurs et donateurs de l'O.P.* : J.-G. Prévost, F. Buisson et Mme Buisson mère, le Conseil Général de la Seine, la Société de l'Orphelinat de la Seine et, à des titres divers, des sociétés et personnalités.

La population de l'O.P. comprend :

P. Robin, nommé le 11 décembre 1880, Mme Robin et leurs enfants Emile, Lucie et Fritz;

P. Guilhot, nommé le 1er février 1882, Mme Guilhot et leur bébé (Georges) ; un ménage d'instituteurs, trois élèves maîtres, dont une demoiselle; un ménage pour la ferme (ce ne sont plus les Barbier) et un jardinier, nouveau aussi, qui partiront bientôt; un boulanger, A. Donnart (le bon vieux père Alexis) qui est là de fondation, depuis le 1er mars 1870 et dont ceux de ma génération connaîtront encore les miches « flamiches » et flans en 1890; cinq employés fixes pour la cuisine, la lingerie et l'infirmerie; des auxiliaires journaliers pour la culture, la buanderie, les travaux d'atelier et d'entretien.

Les élèves sont 58 : 10 garçons et 16 filles pupilles du département; 32 garçons pupilles de la Société de l'Orphelinat de la Seine. Les premiers restent jusqu'à 16 ans, les seconds sont retirés à 13 ans et placés en apprentissage.

Les garçons sont divisés en cinq sections, les filles en deux, chacune commandée par un caporal ou une caporale, un ou deux suppléant ou suppléante. Il y a quatre sergents (dont G. Giroud et notre doyen Saulon) et une sergente. Parmi les caporaux sont Emile et Lucie Robin et, vivent encore, Alice Hallot (sauf erreur) et A. Palabot. Des sup-

pléants survit Rose Couard (Mme V. Clérard). Par la suite G. Giroud sera promu sergent-major. en raison de sa situation particulière précédant celle d'élève-maître, qu'il aura avant son admission à l'Ecole Normale. Nous reviendrons sur cette hiérarchie des grades.

La vie à l'O.P. est décrite :

Réveil au son du clairon, à 5 h. 30 en été, 6 heures en hiver. Soins et inspection de propreté personnelle, suivis de quelques chants. 45 minutes de gymnastique et, pour les plus grands garçons, courte séance de maniement d'armes. Soins de propreté collective, déjeuner et récréation. Classe de 8 h. 30 à 9 h. 30, puis travaux manuels jusqu'à midi pour toutes les sections, chacune comprenant provisoirement des enfants d'âges différents. Le travail est dirigé par les élèves gradés, les grands montrent aux petits, ceux-ci aident leurs aînés. Autant que possible 1 h. 15 de travaux en plein air et 1 h. 15 en atelier (bois, zinc et fer-blanc, imprimerie, cartonnage, reliure, modelage, coupe et couture). De midi à 1 h. 30, dîner et récréation, puis études classiques jusqu'à 16 h. 30 et 90 minutes employées par les enfants comme il leur plaît, soit en totalité à l'atelier, au jardin, à la musique instrumentale, soit moitié en récréation et moitié à la lecture, au dessin, à l'achèvement ou à la revision d'un devoir. Pour les plus petits, musique vocale tous les jours, de 17 h. 15 à 18 heures.

De 18 heures à 19 h. 15, souper et récréation, puis, jusqu'à 19 h. 55, lecture, dessin ou étude libre suivant les jours; deux fois par semaine, anglais pour les plus grands. De 20 heures à 21 heures, alternativement étude ou musique vocale pour la 1re ou 2e division.

« Dans la classe enfantine les leçons sont beaucoup plus courtes et entremêlées de chants, d'exercices de gymnastique, de jeux organisés ou libres, d'exercices pratiques d'après la méthode Frœbel.

« Le dimanche matin, après déjeuner, ont lieu la lecture des notes de la semaine et une leçon de dessin.

« Le reste de la matinée est consacré à des mesures anthropométriques et l'après-midi est employé à la promenade, le soir aux lectures ou occupations récréatives.

« Fréquemment (plus de dix fois en 1882) la maisonnée part de très bonne heure pour de grandes excursions. Le char à bancs suit apportant les vivres pendant l'aller, les fatigués et les petits au retour.

« La matinée et la soirée du jeudi ressemblent aux autres; pendant l'après-midi, après une leçon d'écriture, trois heures sont consacrées à une promenade à l'intérieur de la propriété ou à des travaux amusants.

« Les élèves sont tous tenus, petits et grands, de faire le lundi le récit de leur promenade du dimanche, le samedi de rédiger leurs impressions sur l'emploi de leur semaine précédente.

« Une quinzaine d'élèves choisis font régulièrement trois fois par jour les observations météorologiques, conformes à celles qui se font dans les écoles normales.

« La propreté est l'objet de la plus grande attention. En plus des visites quotidiennes faites par les caporaux sous la surveillance des maîtres, Mme Robin fait de fréquentes inspections générales des plus minutieuses... pendant l'été les enfants font de nombreuses baignades dans un grand bassin. »

Une note sur les *jeux* dont disposent les enfants mentionne, parmi d'autres bien connus, la boule et le cylindre de bois (pour exercices d'équilibre) et les échasses — ils avaient encore nos faveurs après 1890 — et deux « vélocipèdes » qui étaient alors des nouveautés rares.

La rubrique « Nouvelles » annonce d'importants travaux de réparations et aménagements en cours. Elle relate la villégiature de 38 enfants à Mers; pendant quinze jours, joignant l'utile à l'agréable, ils ont visité les industries locales et un bateau à vapeur anglais au Tréport. 12 enfants ont fait à pied le trajet de 20 lieues depuis Cempuis et visité des usines en cours de route.

La dixième et dernière page contient des indications utiles aux visiteurs, un plan schématique de l'O.P. et des communications avec la gare et Grandvilliers.

On voit l'étendue et l'importance des progrès réalisés, en moins de deux ans, par rapport à l'Orphelinat Agricole de 1875-1880. Il faut préciser, pour les jeunes, que le système d'éducation de P. Robin innovait, sur les méthodes scolaires suivies alors dans les écoles publiques ou privées, gratuites ou payantes, à un degré dont ils ne peuvent se rendre compte. Bien de ces innovations sont devenues de pratique courante (travaux manuels, éducation physique, natation, colonies de vacances). D'autres sont admises qui, 65 ans auparavant, étaient jugées ou beaucoup trop hardie et inapplicable (coéducation) ou dangereuse pour la société (école sans religion), voire scandaleuse et intolérable (bains mixtes). Maintenant l'école laïque a triomphé. Les prudes bourgeoises, qui étaient choquées à Mers par nos anciens, ont leurs descendantes mêlées aux étudiants masculins dans les facultés et qui n'accepteraient pas d'être confinées dans des pensions féminines pour « oies blanches ». Si cette jeune génération voyait les costumes de bains qui effarouchaient leurs grands parents, elle trouverait normal celui des garçons et exagérément pudibond celui des filles. Elle jugerait saugrenu qu'on se soit offusqué que des filles et garçons de moins de 16 ans se baignent ensemble et sous surveillance, alors qu'en piscine ou sur la plage les sexes sont librement mêlés à tous les âges.

Chronique de l'O.P. (1883-1885)

Le Bulletin de l'O.P. a paru jusqu'en 1895; sa collection est donc assez volumineuse, malgré le petit format. Une analyse de chaque numéro donnerait un aperçu trop fragmenté de la vie cempuisienne. Il est donc préférable de faire une synthèse des informations de chaque série, qui comporte une pagination distincte et une table des matières : 1° 1882-85; 2° 1886-88 (encore incomplète); 3° 1889-90; 4° 1891-92; 5° 1893-94; 6° 1895 (interrompue)

Unification du statut des élèves

A partir du 1er janvier 1883, par suite de mutations ou de départs définitifs, l'O.P. ne comprend plus que des pupilles du département de la Seine, au nombre de 24 garçons et 15 filles.

E. Laudereau, âgé de 14 ans et muni du certificat d'études, entré le 6 novembre 1882, est nommé sergent le 24. Ce fait est notable, parce qu'il se distinguera bientôt en formant et dirigeant une petite fanfare, dont il sera question par la suite. Plus tard, vers 1898, il sera président de l'Amicale, toujours féru de musique instrumentale et s'occupant surtout de sa fanfare.

Première manifestation extérieure

Pour la participation à l'Exposition internationale d'hygiène et d'éducation à Londres, l'O.P. fit un « envoi assez considérable d'objets matériels et de devoirs accompagné d'une série de notices », dont deux sont reproduites dans le n° 10, juillet 1884, du Bulletin O.P. et donnent d'intéressantes indications, dans l'esprit scientifique et précis de P. Robin.

Description de l'O.P. en 1884

La position géographique (milieu de la porte principale) est, d'après la carte d'état-major, longitude EO9,397 ou 0°21'4; latitude N559,178 ou 48°39'5.

« Un nivellement approximatif entre ce point et la cote la plus voisine indiquée sur la carte permet d'estimer son altitude à 160 mètres.

« La propriété a une superficie de 18 ha 96 a., dont 11 ha 99 a. sont entourés de murs et 6 ha 97 a. sont attenants en dehors des murs.

« A l'extérieur de ces murs, 3 ha 66 a forment le grand herbage planté de 200 pommiers à cidre, dont 176 datent de l'automne 1881; 3 ha 31 a sont des terres labourables dont la culture est soumise à l'assolement triennal en usage dans la propriété et le pays.

« A l'intérieur se trouve le petit herbage de 62 ares, lequel contient 42 arbres fruitiers : pommiers au couteau, pruniers, cerisiers, tous de premier choix, plantés avec les enfants pendant l'hiver 1882. » (Remarquons qu'il n'est pas question du cimetière qui se trouvait en 1880 en face du caveau et a dû disparaître peu après l'arrivée de P. Robin.) « Au centre se trouve un bois à peu près rectangulaire de 4 ha 74 a... Au Nord et à l'Ouest se trouvent 5 ha 54 a de terres labourables contenant encore, en groupe, plus d'une centaine de pommiers à cidre, la plupart anciens. Le coin S.E., de 39 ares, comprend des jardins, la cour de récréation et les bâtiments.

« En dehors et à l'Est de l'enceinte principale, dont elle est séparée par le chemin du Tour-de-Ville, se trouve une autre partie presque complètement close de murs : résidence et jardin du directeur, 15 ares; ferme et dépendances, 28 ares; jardin potager avec rûcher, 24 ares.

« Les bâtiments se composent, en allant de W à E de :

« Un gymnase de 32 m. × 10 m. disposé de manière à pouvoir servir de théâtre;

« Le bâtiment W, à peu près de même superficie, ayant :

« Au sous-sol : buanderie, repasserie, calorifère, forge, cellier;

« Au rez-de-chaussée: logement de l'Econome, bibliothèque des maîtres et des élèves, salle des fêtes, 9 m. × 12;

« Au premier : 2 classes provisoires, 2 chambres, 1 dortoir de 24 lits;

Au deuxième : logements des maîtres et un dortoir;

« Sous les combles : salle de dessin et de modelage, chambre pour appareil à air carburé, atelier de couture, dépôt des trousseaux.

« Le bâtiment C, 45 m. sur 7 ou 8 contenant :

« Au sous-sol : fruitier, atelier de cordonnerie, calorifères, salle de bains, cuisine et dépendances, magasins de denrées;

« Au rez-de-chaussée : 4 classes, réfectoires, cabinet de chimie, pharmacie;

« Au premier : 4 dortoirs séparés par 3 chambres de surveillant;

« Au deuxième : infirmerie, petit dortoir de réserve, magasin de vêtements, de matériel classique, logements d'employés, chambre contenant l'horloge, un réservoir et un appareil à air carburé.

« De chaque côté de ce bâtiment sont 2 hangars où jouent les enfants.

« Dans le pavillon W, de 11 m. × 6, au rez-de-chaussée : bureau de la direction et atelier de cartonnage; au-dessus : imprimerie.

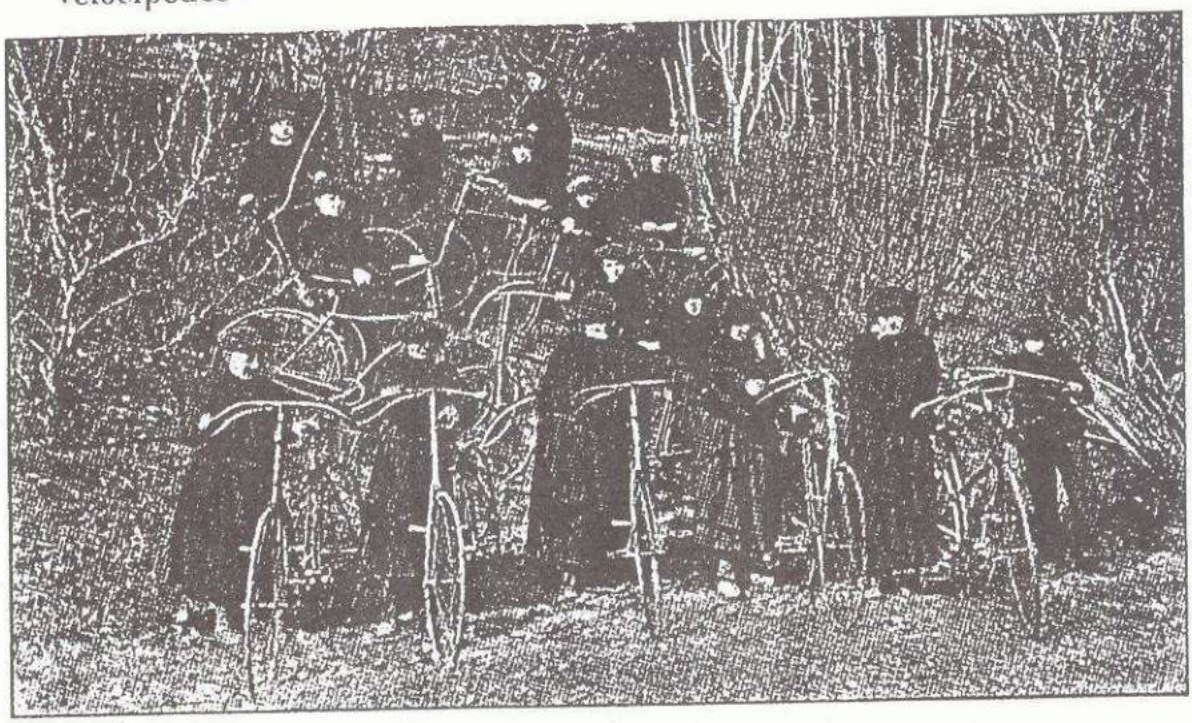
« Pavillon E : loge du concierge, fournil.

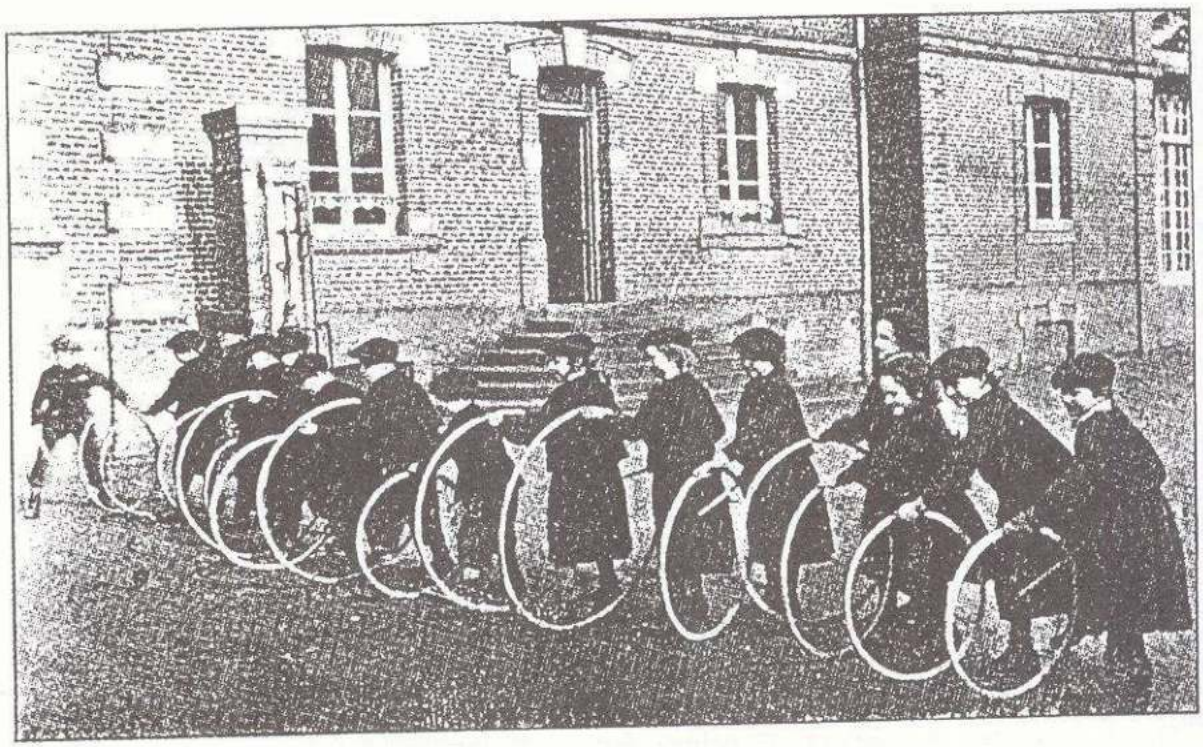
« L'ancienne chapelle, 6 m. × 11, sert d'atelier de menuiserie.

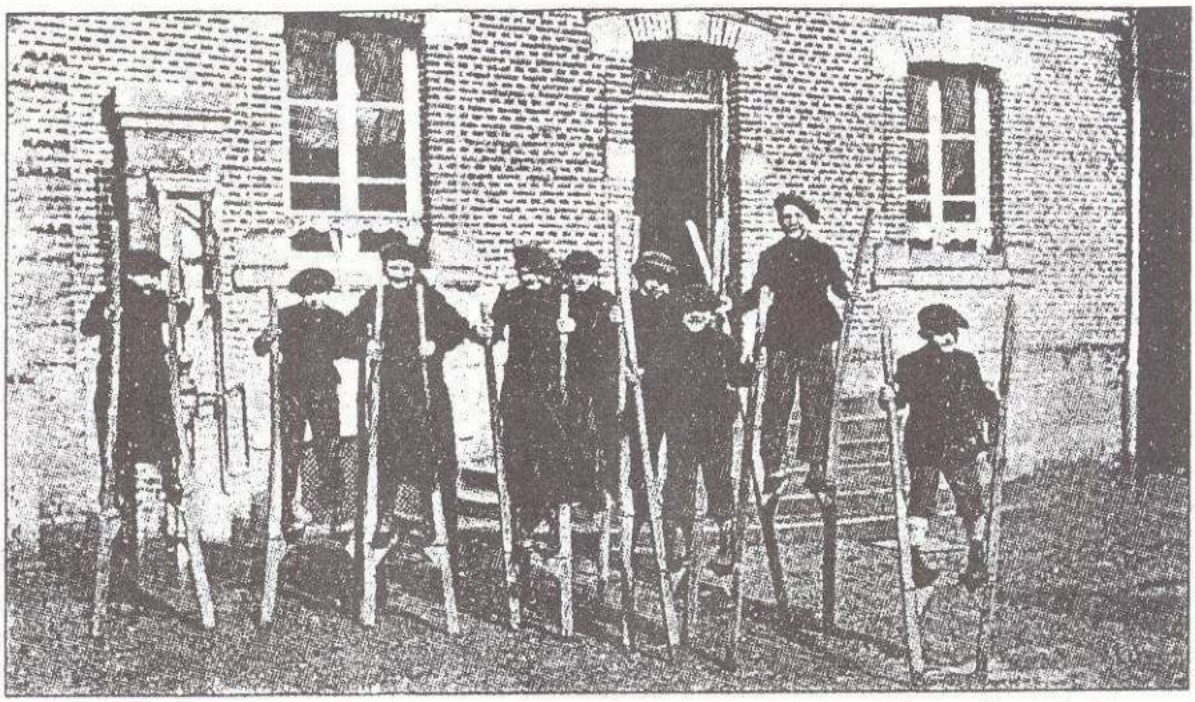
« Ferme : vacherie contenant 8 vaches, porcherie pour 8 à 10 bêtes, clapiers pour 12 lapinières. »

LES JEUX.

Courses à pied - cordes - cerceaux - échasses - vélocipèdes - patins à roulettes - lancement du boulet - du javelot - danses, etc.

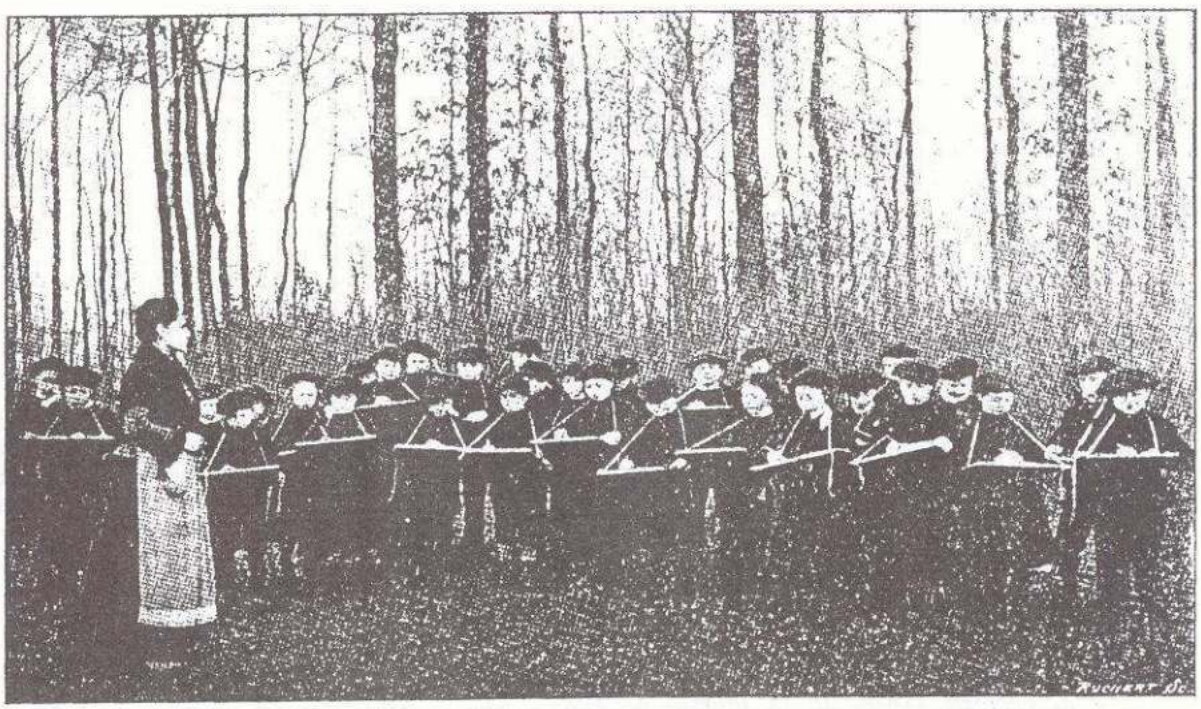






LA CLASSE SOUS BOIS.

Rien de mieux, que de faire
les leçons au-dehors, quand
le temps est propice.



Education physique

De cette deuxième notice, notons seulement, concernant les soins du corps, les renseignements non donnés ailleurs à l'exclusion de ceux connus de tous :

« Installation très élémentaire de lavabos; de l'eau de pluie est recueillie aux étages supérieurs et distribuée dans les dortoirs, au milieu desquels sont les lavabos; des brocs servent à remplir les cuvettes disposées sur de grandes tables à tréteaux, ainsi que les autres objets de toilette.

« Tous les enfants de 10 ans ayant un séjour de plus d'un an à l'O.P. savent nager.

« Au moyen de la tondeuse d'ordonnance, les garçons se coupent mutuellement les cheveux qui doivent toujours être taillés ras; les filles portent les cheveux longs entretenus avec le soin le plus minutieux. »

La partie de la notice qui concerne la nourriture va nous donner d'intéressantes précisions :

Alimentation

Les tables comprennent 8 à 10 enfants d'âges mélangés, présidés par un élève gradé sous la surveillance d'un adulte.

Déjeuner à 7 h. : soupe le plus souvent au lait, 33 centilitres, pain compris par enfant; ou purée de gruau d'avoine (que nous dénommions bouillie anglaise et les anglais poridge), eau 13 centilitres; lait 13 centilitres, gruau 33 grammes, sucre 10 grammes; ou cacao, eau 13 centilitres, lait 13 centilitres, cacao pur en poudre 2 gr. 35, sucre 10 gr.

Dîner à 12 h. : soupe (3 fois par semaine au bœuf) ou potage aux pâtes alimentaires, viande, légumes, dessert.

Souper à 18 h. : viande, légumes, dessert.

Le pain est donné à discrétion à tous les repas; la consommation moyenne est de 400 grammes par jour et par enfant.

La boisson est le cidre, dont la consommation journalière moyenne est de 26 centilitres par tête, l'âge moyen étant de 9 ans 7/10.

La portion moyenne de viande est de 130 grammes par jour et par enfant et doit contenir 104 gr. de maigre, à répartir entre le dîner et le souper.

La viande est fournie suivant un cahier des charges rigoureux et, à la volonté de l'administration, de bœuf, veau ou mouton, dans les qualités spécifiées, sans plus de 200 gr. d'os ou de déchet par kilogr. Celle de porc provient des animaux élevés à la ferme (un par mois). On utilise aussi, surtout pour les excursions, du « corned beef », viande conservée que nous dénommions « chicago » à cause de son origine la plus courante. La viande est remplacée, autant que possible, à un ou deux repas par semaine, par du poisson frais, de la morue de conserve ou des œufs.

C'était un régime alimentaire confortable, qui nous semble somptueux dans notre disette actuelle.

⁂

Cette participation à l'exposition de Londres fut très remarquée et récompensée plus qu'honorablement. Elle eut des prolongements dont il sera question par la suite. Elle provoqua la publication d'une étude très sympatique, dans un « journal libéral anglais », intitulée : « Un orphelinat laïque » et signée C.R.D., dont un extrait fut publié dans le Bulletin de l'O.P. N° 12 de mars 1885. L'auteur approuve beaucoup et ne critique que l'usage du cidre, suggérant de remplacer cette boisson « quelque peu alcoolique » par l'eau ou le lait. Je pense qu'il exagérait la teneur en alcool du cidre de l'O.P. car, du moins en 1890, il entrait dans sa fabrication, outres des pommes fraîches, des rondelles de pommes séchées, des raisins secs et de l'eau; il devait être faiblement alcoolisé, autrement P. Robin, qui considérait l'alimentation scientifiquement, comme toute chose, l'aurait proscrit dès son arrivée. Quoi qu'il en soit, pour les élèves il le remplaça par de l'eau aromatisée avec du sirop de calabre (extrait de réglisse) que G. Giroud qualifie de bon, excellent coco (*Cempuis*, p. 49). C'était la boisson normale en 1890 et nous en étions satisfaits. Mais, quand vers 1896, sous la direction Lalanne, qui était méridional et partisan du vin, ce dernier fut adopté coupé d'eau dans la mesure convenable, la substitution fut bien accueillie par nous, en gastronomes éclectiques et sans préjugés. Nous dégustions encore volontiers le cidre à l'occasion. Il me revient le vague souvenir de l'essai que P. Robin nous fit faire d'un certain « vin de sureau », probablement comme extra; il fut plutôt défavorable en tant que gustation, malgré de probables qualités toniques qui dépassaient notre compréhension.

Nuage sur l'O.P.

Intrigué par le vague de la référence à un « journal libéral anglais » de l'article de C.R.D. (dont il vient d'être question) si contraire à l'habituelle précision de P. Robin, j'ai pensé que cette dérogation devait avoir une raison sérieuse. Si les initiales du signataire étaient celles de son ami C.R. Drysdale, comme j'avais des raisons de le supposer, il était probable que je trouverais une explication dans la biographie de P. Robin par G. Giroud. En effet, m'y référant à la table des noms cités, j'ai trouvé, page 78, que le Dr Charles R. Drysdale a visité l'O. P. et fait un article dans le *National Reformer* du 2 juillet 1884. Mieux, page 211 « en juin 1884, il (P. Robin) est à Londres délégué par le gouvernement français à l'Exposition d'hygiène. Il en profite pour assister à une réunion du Conseil de la Ligue néo-malthusienne anglaise. Le président, le Dr Ch. R. Drysdale, le présente ainsi à

l'assemblée : « M. P. Robin est le seul vrai propagandiste néo-malthusien que nous connaissions en France... Ayant publié un feuillet indiquant les moyens pratiques pour distribution privée, il fut obligé de se démettre de ses fonctions. Heureusement, quelques-uns de ses supérieurs eurent des vues plus raisonnables et il fut réintégré » : (*The Malthusien*, juillet 1884).

G. Giroud précise, page 84 : « Presque chaque année son œuvre fut attaquée. Dès 1881 les feuilles insinuèrent. Le mot d'ordre était de n'en tenir aucun compte. En 1883 cependant, le Préfet de la Seine exigea sa démission. Il avait été dénoncé par des maîtres congédiés comme auteur et propagateur d'un tract néo-malthusien. En dépit des notes perfides des journaux cléricaux, il fut bientôt réintégré. D'autres attaques suivirent, mais parsemées, sans écho. »

Nous aurons à revenir sur les opinions malthusiennes de P. Robin et leurs répercussions sur Cempuis. On voit que les premières remontent à 1883 et ont bien failli interrompre son œuvre pédagogique avant qu'elle ait été développée.

Pour comprendre P. Robin il faut savoir que, dans son programme social, l'éducation était un des trois éléments d'un ensemble cohérent; suivant sa définition (citée en épigraphe par G. Giroud en tête de sa biographie) :

« Le problème du bonheur humain a trois parties à résoudre dans cet ordre et dans cet ordre seul :

« 1° Bonne naissance;
« 2° Bonne éducation;
« 3° Bonne organisation sociale.

« Les efforts pour résoudre une partie du problème sont en grande partie perdus tant que les précédents sont mal résolus. »

V

Le point de vue de Clio

Il s'agit de l'histoire de Cempuis et de ses sources.

Le *Bulletin de l'O.P.* en est la principale; mais elle est devenue presque inaccessible. Il était envoyé aux parents d'élèves et anciens élèves. Bien peu de ces lecteurs l'ont collectionné, c'est probablement encore le cas pour ceux du *Cempuisien* , ou les collectionneurs sont morts et leurs héritiers ont dispersé ce qu'ils considéraient comme de la paperasse sans intérêt. Le temps a passé, les guerres de 1914-1918 et surtout de 1939-1945 ont eu leurs effets destructeurs. A Beaugency, la maison de G. Giroud a été anéantie en 1940 par bombardement, et avec elle bibliothèque, travaux terminés ou en cours et

documents précieux. Que sont devenues la *Correspondance* et les *Œuvres de P. Robin* que G. Giroud annonçait avoir en préparation dans sa biographie de P. Robin, parue en 1937 ? A Cempuis, l'O.P. a été évacué et saccagé. Plus de musée pédagogique, qui contenait encore en 1898 toutes les publications imprimées à Cempuis, dont le « Bulletin ».

Le fils survivant de P. Robin, Claude, m'a dit qu'il avait donné à G. Giroud, après 1940, toute la documentation qui lui venait de son père et qu'elle devait être en possession d'Alexis Giroud (petit-fils de G. Giroud et Lucie Robin et arrière petit-fils de P. Robin) Il y a donc espoir d'en obtenir communication des « Bulletins » de 1887 et 1888 qui me manquent encore.

Autrement, il n'y aurait plus de recours possible qu'à la Bibliothèque Nationale; mais elle est peu accessible aux chercheurs manquant de loisirs. Or, dans la situation présente les vieux, qui devraient en avoir, sont condamnés à travailler jusqu'à leur mort.

Vers 1900, il avait été constitué à l'Amicale des archives concernant l'histoire de Cempuis. Là encore le temps et les circonstances ont dû apporter leurs ravages. Il serait désirable que le Comité examine la situation et accorde, pour l'avenir, aux archives l'importance et les soins qu'elles méritent.

Heureusement que P. Robin m'avait donné, en 1906, une collection des « Bulletins O.P. » de 1882 à 1885 et 1889 à 1895, qu'il avait en double. On sait que grâce à Palabot et à Saulon je dispose maintenant des 4 numéros de 1886, 1 de 1887 et 4 de 1888. Etant donné la situation exposée, il devient nécessaire de reproduire, autant que possible, pour les conserver à l'intention des chercheurs futurs, les textes importants auxquels je me réfère plutôt que de les citer simplement. Pour la présentation, j'ai constaté qu'il était préférable de traiter chaque question, soit dans son ensemble quand c'est possible, soit dans ses aspects pendant une certaine période. Cela permet d'en avoir une idée plus exacte et complète qu'en suivant l'ordre chronologique des « Bulletins ».

La hiérarchie des grades à l'O.P.

On a vu qu'il existait à l'O.P., fin 1882, une organisation des élèves en sections, pour l'ordre et les travaux manuels. La confrontation des effectifs donne les proportions suivantes, entre les divers gradés et leurs subordonnés, garçons (G) et filles (F) :

4 sergents	pour	38	G = 1	pour	9	ou 10
1 sergente	»	15	F = 1	»	15	
6 caporaux	»	32	G = 1	»	5	ou 6
3 caporales	»	12	F = 1	»	4	
8 suppléants	»	24	G = 1	»	3	
4 suppléantes	»	8	F = 1	»	2	

Rappelons qu'il y aura plus tard un sergent-major (G. Giroud paraît avoir été le seul titulaire de ce grade).

Cette hiérarchie a été approuvée dans le compte rendu de la 2e séance de la Commission administrative, tenue à l'O.P. le 7 juin 1883 (*Bulletin O.P.*, 6-9-1883) :

« Au-dessous des maîtres et des surveillants, les enfants sont dirigés par ceux d'entre eux qui ont mérité et obtenu des grades et cette intervention à l'amiable donne les meilleurs résultats au point de vue de l'éducation et de la discipline. D'autre part, les élèves gradés sont très fiers de leurs galons et on s'applique à leur faire comprendre qu'ils doivent conserver toute leur vie le sentiment de cette distinction et des devoirs qu'elle comporte. »

C'est seulement au *Bulletin O.P.* 2e série n° 2 (mars-avril 1886) qu'on trouve des précisions, dans un « extrait du règlement de l'O.P. concernant les élèves gradés et la discipline » :

« ARTICLE PREMIER. — Un certain nombre d'élèves reçoivent, par le choix de leurs maîtres et du Directeur, un grade qui comporte une certaine portion d'autorité sur leurs camarades et de responsabilité. Ils doivent se rappeler en tout temps que c'est de leur exemple et de la manière dont ils remplissent leurs fonctions que dépendent en grande partie la bonne conduite, la moralité, le ton honnête et aimable de leurs camarades ainsi que les bons sentiments et la confiance mutuelle qui doivent exister entre tous les habitants de l'Orphelinat et qui sont indispensables à sa prospérité.

« Ils ont à faire immédiatement connaître à leurs maîtres tout ce qu'ils savent pouvoir intéresser le bien-être de leurs camarades et le succès de l'établissement. Ils ont à accomplir leurs devoirs avec exactitude et fermeté, mais, en même temps, avec bonne humeur et sans amertume.

« Qu'ils se rappellent sans cesse qu'ils prouveront leur utilité plutôt en empêchant les fautes de se produire qu'en aidant à leur répression sévère et fréquente.

« ART. 2. — Des élèves gradés sont à la tête de chaque groupe d'enfants, en classe, aux travaux, au réfectoire, au dortoir, etc...

« Ils sont chargés de veiller, sous la direction des maîtres, par ordre d'ancienneté, à l'exécution des travaux de leurs camarades et au bon ordre général. Le plus ancien a le droit et le devoir de signaler à l'instituteur les enfants qui sont inappliqués, troublent l'ordre ou gênent les travaux.

« A la gymnastique, ils contribuent à l'exécution des manœuvres.

« ART. 3. — Les sergents sont choisis parmi les élèves ayant leur certificat d'études. Les caporaux et les suppléants sont choisis parmi les enfants distingués par leur travail, leur conduite et leur bonne influence sur leurs camarades.

« Les filles ont reçu, dans les mêmes conditions, les grades correspondants à ceux des garçons. »

Suit pour ce qui concerne « obéissance et réclamations » des subordonnés :

« ARTICLE PREMIER. — Les élèves doivent obéir immédiatement, sans hésitation et sans murmure à toute personne à laquelle ils sont confiés et notamment à leurs camarades gradés; cette personne devra signaler sans délai à l'un des instituteurs tout manque de docilité, d'attention ou de zèle.

« ART. 2. — Sans préjudice des autres conséquences, toute résistance, même en apparence justifiée, prive du droit à la réclamation ultérieure.

« ART. 3. — Tout élève qui se croit lésé, mais qui n'a pas résisté, a le droit de présenter à un maître une réclamation ou justification écrite sur son cahier, ou verbale pendant la récréation suivante. Dans le cas où cette réclamation ne serait pas acceptée, il peut faire soumettre le cas au Directeur. »

Ces grades finissaient de disparaître en 1890, par le départ des titulaires et la suppression des nominations.

G. Giroud en donne les raisons (*Cempuis*, page 200) :

« Après des expériences concluantes on supprima les cadres des élèves gradés, imitant ceux de l'armée; cette organisation donna, en effet, plus de mauvais résultats que de bons : le grade semblait indiquer une supériorité complète en tout et partout, tandis que dans plusieurs cas le titulaire du grade était manifestement inférieur à divers camarades ayant un grade inférieur, ou même pas de grade du tout. »

Les grades avaient leur origine dans une autre institution qui leur survivra plus ou moins modifiée jusqu'en 1895.

Le Bataillon scolaire de l'O.P.

Il y avait en effet sous cette dénomination, une préparation militaire à l'O.P., qui ne lui était pas particulière mais faisait partie des programmes officiels d'enseignement primaire. C'était une institution liée aux difficiles débuts de la III[e] République. Rappelons brièvement dans quelles conditions :

On sait que la Constitution républicaine du 25 février 1875 avait été votée de justesse. La majorité monarchiste de l'Assemblée nationale était divisée en légitimistes (partisans du Comte de Chambord), orléanistes (partisans du Comte de Paris) et bonapartistes, moins nombreux par suite de l'écroulement du 2[e] empire dans la défaite. L'accord tenté entre les deux partis royalistes n'avaient échoué qu'à cause du refus obstiné de celui qui devait régner, sous le nom d'Henri V, d'abandonner le drapeau blanc de la légitimité. Thiers, le premier président de la III[e] République, avait été évincé précédemment, bien que très conservateur et ayant durement réprimé la Commune de Paris, parce que républicain (24 mai 1873).

Mac Mahon, qui lui avait succédé, était comte d'ancienne noblesse et royaliste par tradition familiale. Il avait été promu Maréchal de France et duc de Magenta par Napoléon III. Il n'était pas devenu républicain. La République était le résultat d'un compromis, que la majorité monarchiste considérait comme provisoire, et son deuxième président, qui avait des attaches avec tous les ennemis de la République et aucune avec celle-ci, la symbolisait bien.

Les élections de 1876 ayant été défavorables aux monarchistes, Mac Mahon avait été obligé d'appeler les républicains au pouvoir, puis tenta d'imposer le gouvernement conservateur du duc de Broglie, la Chambre fut dissoute (coup d'Etat du 16 mai 1877). Les nouvelles élections ayant confirmé la majorité républicaine, le Président, sommé « de se soumettre ou de se démettre », démissionna en janvier 1879.

Jules Grévy devint le troisième Président, enfin républicain. Dans le nouveau gouvernement formé, Jules Ferry, ministre de l'Instruction publique, allait démocratiser et laïciser l'enseignement primaire, avec la collaboration de F. Buisson. En 1880, on créa les bataillons scolaires, pour la préparation dans l'école primaire du service militaire. Il s'agissait de rénover l'armée, qui en avait

grand besoin, dans un sens démocratique et égalitaire

Il se forma donc des bataillons scolaires partout, à Cempuis comme à Paris, sauf là où une municipalité conservatrice opposait son inertie. Il était normal d'en avoir un à l'O.P. comme il y en avait dans le village. Cela comportait évidemment des marches, exercices, maniements d'armes, tirs, aussi une hiérarchie réduite de grades subalternes et des parades militaires.

L'institution était inspirée par la tradition républicaine de 1793. Bara et Viala étaient ses héros. Elle était « patriote » dans le sens qu'on donnait au mot, sous la Révolution, en opposition à « aristocrate ». Bonne dans son principe, elle dégénéra souvent, par la suite, en manifestations surtout spectaculaires, quelquefois chauvines. Elle avait disparu presque partout en 1892.

A l'O.P. on chantait la *Marseillaise* des « enfants de la Patrie », mais aussi celle de la *Paix*, le *Chant du Départ*, mais encore la *Sainte Alliance des Peuples*, de Béranger, et *Qui m'aime me suive*, de Lachambaudie. La préparation militaire était considérée comme une partie de l'éducation physique, les parades et manifestations spectaculaires restreintes aux réceptions de personnages officiels, aux fêtes et concours. La hiérarchie des grades n'avait de militaire que les noms et les insignes, son action s'étendait à toute la vie scolaire. On la supprima, comme on vient de le voir, quand l'expérience fit constater qu'elle avait plus d'inconvénients que d'avantages. Le clairon et le tambour étaient des instruments de musique parmi ceux de la fanfare. En résumé, il y avait une intelligente adaptation d'instructions officielles au système d'éducation propre à l'O.P.

En 1894, dans le dernier numéro du *Bulletin de l'O.P.* de la série normale, qu'il signera comme Directeur par intérim, P. Guilhot pourra dire que le Bataillon scolaire de l'O.P. a été créé en janvier 1882, un des premiers en France, et qu'il était alors un des rares qui existaient encore. Ancien sous-chef de musique militaire et aimant un certain panache, dans la tradition républicaine et jacobine de 1793, il est certain qu'il a eu un rôle prépondérant dans la création et le maintien de ce bataillon. P. Robin s'en est accommodé en l'adaptant à ses vues pédagogiques, d'après la réponse qu'il m'a faite quand je l'ai interrogé en 1906

Notons, pour marquer le sens des bataillons scolaires, que l'O.P. apporta son concours, pour en créer un, à 3 conseillers municipaux de la minorité républicaine et à l'instituteur de Breteuil. La *République de l'Oise* du 30 juin 1887 consacra un article élogieux à cette manifestation, reproduit dans le *Bulletin de l'O.P.* (n° 6, mai-août 1887) qui en fit un compte rendu détaillé (n° 11, juillet-août 1888), ce qui prouve qu'on y attachait de l'importance. Il s'agissait d'une « fête de gymnastique dont le produit devait être affecté aux premiers achats de fusils ». Bataillon, fanfare, chorale et gymnastes de l'O.P. y eurent un grand succès. « Le Directeur de l'O.P., dans une chaleureuse improvisation, indiqua de la façon la plus heureuse le but et l'utilité des bataillons scolaires; il parla de la Patrie, de la République et de l'humanité dans des termes aussi énergiques que sentis, qui furent couverts par les cris plusieurs fois répétés par la foule de Vive la République. »

Nul doute que P. Robin, ancien membre influent de l'Internationale, n'avait pas donné à l'humanité une place effacée dans la trilogie. Il est vraisemblable que les auditeurs locaux ont compris que l'amour de la Patrie et celui de la République, pour eux inséparables, devaient se compléter de celui de l'humanité. Pour les Cempuisiens présents, c'était évident.

Pour conclure, le bataillon scolaire et les grades qui en dérivent peuvent étonner maintenant. Ils s'expliquent et se comprennent quand on considère l'époque, les causes et le but de leur création, et surtout l'application qui en était faite à l'O.P. Ils représentent un moment de la tradition cempuisienne, vécu par les anciens d'avant 1890, vaguement connu par ceux de ma génération. Comme ils sont ignorés du plus grand nombre, il était utile d'en conserver le souvenir; d'autant plus que G. Giroud, dans son *Cempuis*, ne cite le bataillon qu'en quelques mots sans commentaires et les grades en quelques lignes pour expliquer leur suppression (reproduites à la fin du chapitre relatif aux grades).

L'attraction de l'eau

On se souvient que nos anciens de l'Orphelinat agricole (1875-1880) ne disposaient que des deux mares du domaine pour leurs baignades et ébats nautiques clandestins, et que depuis 1881 l'O.P. était doté d'un bassin de natation.

Cempuis est situé sur la ligne de partage des eaux entre les bassins de la Seine (Oise), de la Somme et de la Bresle. Le village aux « cent puits » est privé d'eau courante et

d'étangs et n'a d'eau visible que celle des mares. D'où une attraction exercée par les cours d'eau du voisinage, rivières ou ruisseaux les plus infimes, mêmes intermittents comme à Dameraucourt (à 9 km.), qui étaient le but préféré des promenades et excursions. Le plus proche, et permanent, doit être sur la route de Grandvilliers à la Somme, qu'on rejoint par Sommereux. Peu après la borne qui limite les départements de l'Oise et de la Somme, la route descend et traverse sur un pont une petite rivière assez abondante, bordée d'un pré où sourd un ruisseau, minime affluent. Il y a deux moulins, un en aval, l'autre en amont, et quelques maisons sur la route. C'est probablement un lieu-dit que nous dénommions Taussac (?). Pour le situer exactement, il faudrait une carte d'état-major, car on ne peut le repérer avec le Bottin. Il est accessible dans une promenade du dimanche après-midi, pour les grands. Si quelque Cempuisien devenait riche et voulait suivre l'exemple de J.-G. Prevost, il pourrait y établir une belle baignade, à peu de frais.

Connaissez-vous, bien plus près, la « Mertu » qui coule au pied du Mont Saquin ? Si non, vous êtes excusables, car cela ne lui arrive pas souvent, tous les 7 ans suivant les uns ou les 30 ans suivant les autres, d'après le *Bulletin de l'O.P.* (n° 4, mai 1883) qui relate l'exploration sur une longueur de 2 ou 3 kilomètres de ce cours d'eau minuscule et très intermittent.

Mais tous les cours d'eau du voisinage ne suffisaient pas à P. Robin. Il était né à Toulon et avait fait ses études aux lycées de Bordeaux et de Brest; son milieu familial était composé de fonctionnaires et d'officiers de la marine nationale. Il aimait la mer et son caractère le portait à la faire connaître à sa grande famille cempuisienne. Cela nécessitait une installation. « La stupéfaction administrative fut sans borne quand il fit sa proposition » dit Giroud (*P. Robin*, page 44). Avec l'esprit d'entreprise qui le caractérisait il trouva une solution :

La Colonie de Vacances de Mers

Dès 1882, il loua à Mers-les-Bains une maison où les enfants allèrent passer deux semaines; les plus grands s'y rendirent à pied, par étapes en suivant la vallée de la Bresle.

Puis, en 1883, il acheta un terrain sur la falaise et y fit édifier une maison sur ses plans, première aile d'une construction plus vaste projetée, le tout à ses frais.

« Elle contenait au rez-de-chaussée une vaste salle, de 15 mètres sur 5 m. 50, avec cinq fenêtres donnant sur la mer; à l'étage se trouvait une autre salle et quatre chambres. La salle du rez-de-chaussée était la chambre de jour pour tout le monde. C'était le réfectoire, la salle d'études lorsque le mauvais temps empêchait de sortir. Le soir les tables à tréteaux se démontaient, étaient dressées contre une des murailles. Une série de coffres semblables aux bastingages des vaisseaux entouraient la salle. On en retirait une trentaine de couchettes, matelas, draps et couvertures et les garçons s'en faisaient des sortes de hamacs, dont les coffres soutenaient la tête et dont les pieds étaient suspendus à un tabouret. Le matin, après aérage, tout l'appareil disparaissait dans les coffres jusqu'au soir. Les filles couchaient au premier sur de petits lits de sangle en fer dont les pieds pouvaient se replier en-dessous.

« Derrière la maison, et appuyé sur elle, se trouvait un long appentis en planches goudronnées, contenant cuisine, un magasin, atelier, écurie pour l'âne et la vache qui suivaient la troupe.

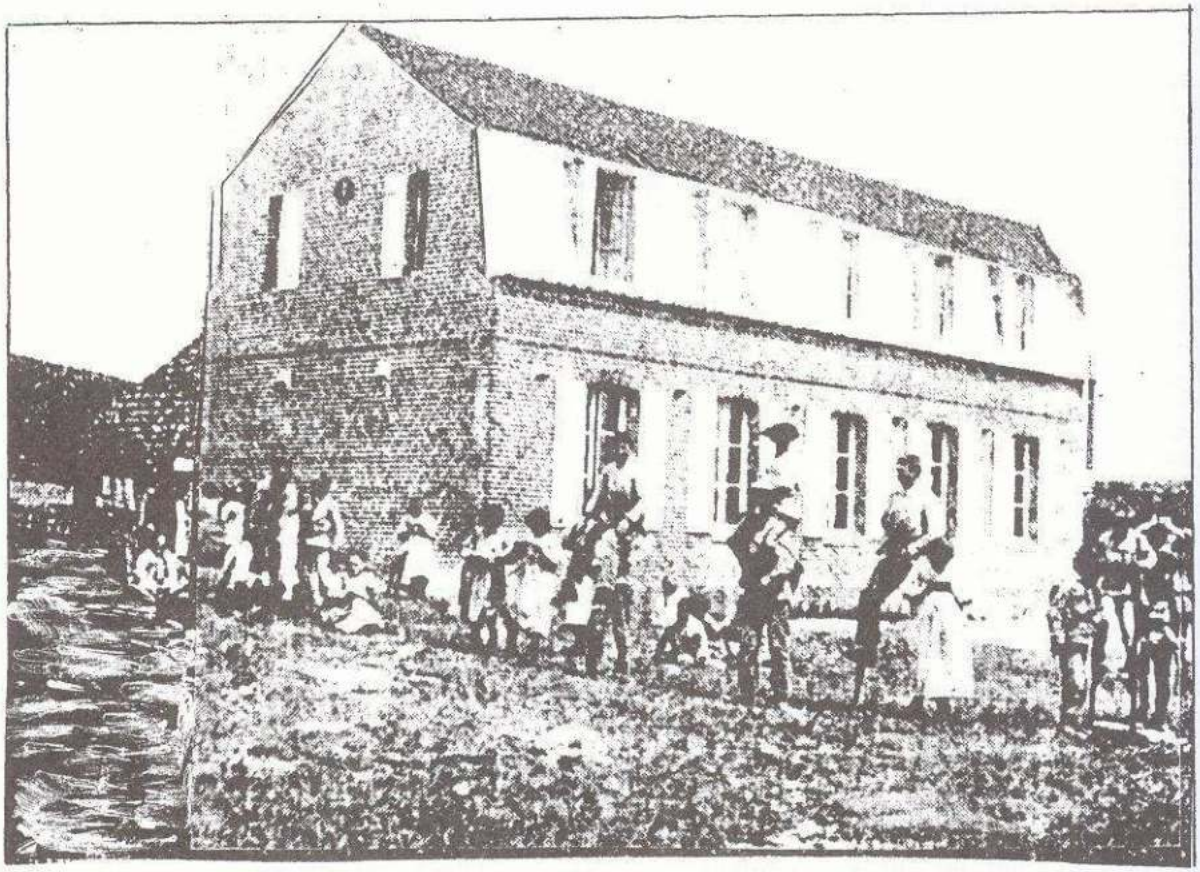
« On construisit une périssoire à deux places qui donna aux enfants une somme considérable d'émotions salutaires et de joies; on fabriqua des filets... Les bains se prenaient sur la plage, près de la falaise de Mers. Les garçons se déshabillaient comme des soldats, en lignes parallèles au bord de la mer; les filles sous une tente. » (G. Giroud : *Cempuis*, pages 72-76.)

Chaque année, jusqu'en 1894, la maison de Mers servit aux villégiatures estivales de l'O.P., en fractionnant les séries suivant l'augmentation continuel des effectifs.

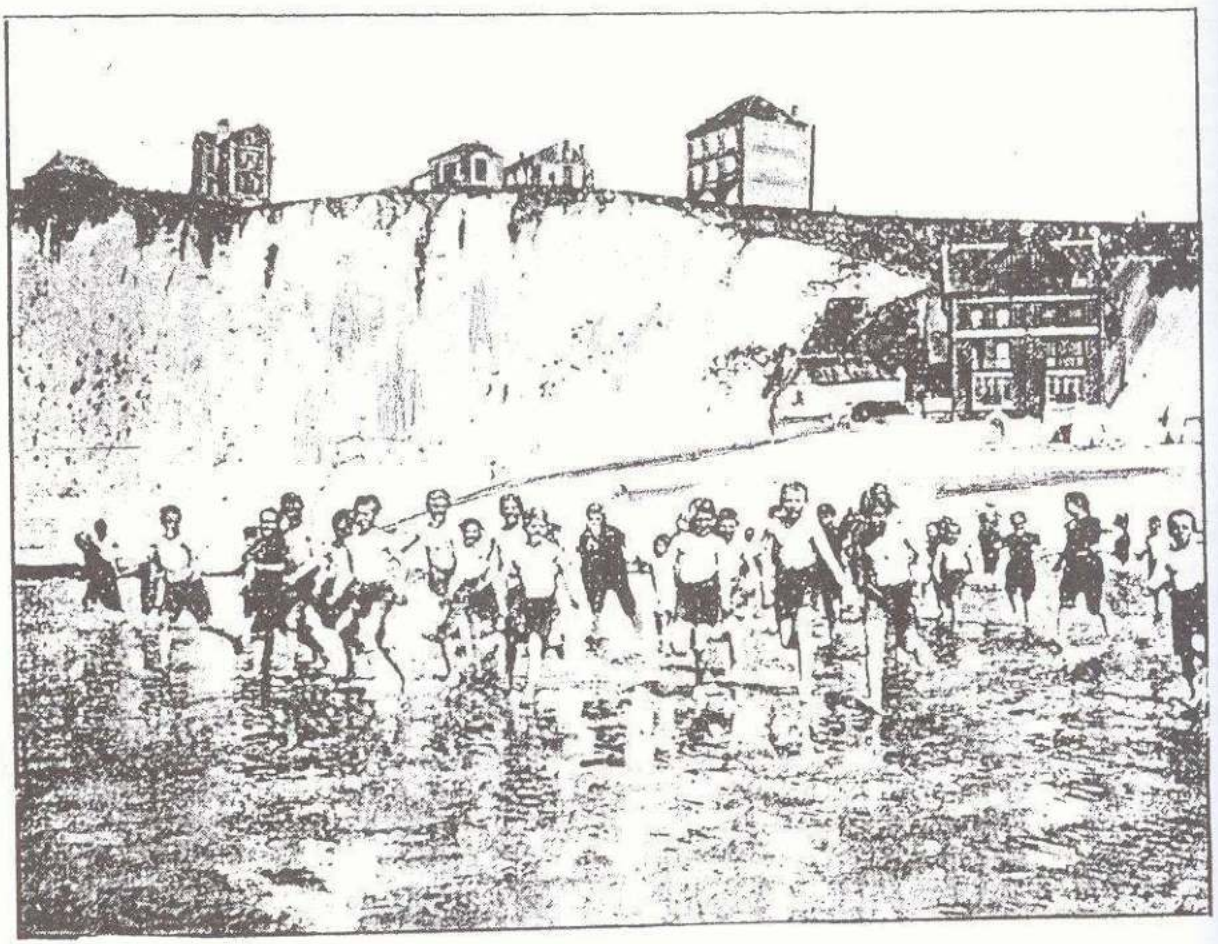
Après le départ de P. Robin, il y eut une interruption des villégiatures en 1895 et 1896 (elles se passèrent à Boulogne-sur-Mer) elles reprirent à Mers en 1897. la propriété ayant été cédée en 1896 au Département de la Seine, qui fit élever (1898) un autre bâtiment beaucoup plus vaste, auquel on a donné le nom de Pavillon Ernest-Rousselle, en souvenir du Président de la Commission administrative de l'O.P.

Triptyque Cempuisien

Un triptyque est, comme on sait, un tableau sur trois volets montrant trois aspects du sujet traité. Le *Bulletin de l'O.P.* (n° 3, mai-août et n° 4, sept.-déc. 1886) montre ainsi trois aspects caractéristiques de l'ac-



Villa scolaire de Mers-les-Bains.



Le départ pour la Laignade.

tivité de P. Robin. Il s'agit d'une réalisation, de projets et d'une séance de la Commission administrative où ils sont soumis.

1° Sous le titre de nos « travaux manuels »

« Utilisant avec le plus grand soin et la plus stricte économie les modiques ressources de la partie du budget consacrée aux travaux manuels de nos enfants et la petite habileté que ceux-ci ont déjà acquise dans les divers ateliers, nous avons eu la bonne fortune, dans le deuxième trimestre de cette année, de pouvoir modifier dans d'excellentes conditions la mauvaise installation de notre imprimerie et de notre cartonnage et reliure autrefois situés dans le petit bâtiment isolé, au Sud-Ouest de la cour centrale et où se trouvent désormais définitivement installés les bureaux de la direction et de l'économat.

« Après avoir acheté les matériaux nécessaires, aux prix les plus réduits, chez des fournisseurs de première main, parmi lesquels quelques-uns nous favorisent encore d'une manière exceptionnelle par sympathie pour l'O.P., et avoir payé quelques journées d'ouvrier pour les parties les plus difficiles encore inaccessibles aux enfants, nous avons pu installer les deux ateliers ci-dessus et la chambre obscure de la photographie, dans un vaste local de 14 mètres de long sur 6 mètres de large et 3 mètres de hauteur s'appuyant sur le préau Est de la cour centrale, ce qui nous a économisé le coût du mur principal.

« Nous avons fait également et sans aide un abri de quelques mètres carrés pour notre pompe à incendie. Si à force d'économies, de soins, de précautions, de prudence et de continuelle utilisation des forces et de l'habileté naissantes de nos plus grands enfants nous pouvons continuer dans l'avenir la bonne installation commencée en 1886, nous aurons dans une période de peu d'années, le bonheur de compléter la centralisation de nos ateliers, ce qui en rendra la surveillance plus facile et le rendement plus important encore. »

2° Sous le titre de « Agriculture et Jardinage »

« L'exploitation agricole de l'O.P., quoique citée comme une des meilleures de nos environs, est loin d'être ce que nous la voudrions et n'a pas atteint le degré de développement et de succès sérieux de nos autres travaux.

« Cela tient à diverses causes, notamment à la répulsion inintelligente que manifestent la plupart des parents ou tuteurs des enfants pour les travaux de la campagne et aux nombreuses difficultés matérielles d'appliquer pratiquement les théories et méthodes nouvelles de culture rationnelle.

« Nous entrevoyons cependant un plus réjouissant horizon. Notre incessante propagande auprès des familles a déjà réussi à en déterminer quelques-unes à adopter l'agriculture et le jardinage pour profession à leurs enfants ou pupilles, et bien certainement, ce bon exemple sera suivi de plus en plus.

« D'autre part, le Conseil Général de la Seine a voté une somme de près de 20.000 francs pour doter l'O.P. d'un manège, d'un réservoir et d'un service de distribution d'eau qui devront être installés cette année.

« A la suite d'études et d'expériences depuis longtemps commencées pour l'utilisation totale et absolue de nos engrais nous avons adopté un plan qui nous garantit un succès complet, ce n'est plus qu'une question de temps, de travail et de petites dépenses pour l'établissement de closets mobiles à terre sèche, d'un hangar pour la dessication de la terre et des matières, enfin de leur transport journalier.

« Aussi espérons-nous pour les années suivantes, dans cette importante partie de notre programme, de nouveaux succès qui viendront s'ajouter aux beaux résultats déjà obtenus dans les autres parties de l'enseignement intégral que nous nous efforçons de mettre en pratique. »

3° Visite de la Commission administrative

Résumons les extraits du procès-verbal de son secrétaire :

Le 22 juillet 1886, P. Robin et P. Guilhot sont allés la recevoir à la gare. A l'entrée de la grande allée donnant sur la route, le personnel et les élèves formant la haie les accueillent. La fanfare exécute la *Marseillaise*, une section armée, fanion déployé, présente les armes; le cortège se forme et va faire halte devant le bâtiment des élèves; l'un d'eux fait un petit discours de bienvenue.

P. Robin « propose alors une visite aux nouvelles constructions élevées par les enfants eux-mêmes, et il guide la Commission vers un vaste bâtiment de briques, couvert en ardoises, où sont installés déjà l'atelier de composition, l'imprimerie et les appareils de photographie; il fait remarquer que ces travaux, dont il présente le devis : 1.542 fr.,

presque exempt de main-d'œuvre, n'ont pas été une lourde charge pour le budget, et il expose qu'il serait facile d'aménager à très peu de frais, dans des conditions analogues, les ateliers de serrurerie et de menuiserie. »

Visite des ateliers, de la piscine où une quarantaine de filles et garçons prouvent leur pratique de la natation. Déjeuner en plein air au milieu des enfants. P. Robin « dit en versant le cidre, fabriqué dans l'établissement, qu'il est encore obligé d'acheter une certaine quantité de pommes, mais que les centaines de pommiers plantés par ses soins grandissent et qu'un jour la récolte suffira à la consommation ». Promenade dans le parc « près du tombeau de J.-G. Prévost, M. Robin désigne un emplacement où il voudrait être autorisé à construire une baraque infirmerie d'isolement pour les cas possibles d'épidémie ».

Réunion au gymnase. A-propos patriotique (Barra et Viala) musique vocale et instrumentale, exercice de gymnastique aux agrès, manœuvres et maniements d'armes. Morceau d'ensemble instruments et chant. Le *Chant du Départ*, cris « Vive la République. »

... « La Commission se rend dans la bibliothèque pour y siéger. Entre autres affaires soumises, il est question d'une plainte des entrepreneurs d'entretien de l'O.P. à propos d'importants travaux faits par les enfants, lesquels travaux, prétendaient-ils, devaient leur revenir.

« Après avoir constaté que ces travaux ont été exécutés autant pour l'instruction des élèves que pour l'utilisation de leurs talents naissants et avec les seules et modiques ressources du budget ordinaire d'entretien, article Atelier, la Commission déclare qu'elle ne saurait qu'applaudir à des économies réalisées dans de telles conditions.

« M. Robin rappelle l'état déplorable de la cour, toujours défoncée; à son avis, l'entretien par les élèves en serait facile et il se réserve d'introduire une demande dans ce sens en vue d'être autorisé à faire l'achat de pierres et d'un rouleau.

« Il signale une mesure d'assainissement et d'économie à apporter par l'installation des fosses mobiles à terre sèche, qu'on viderait journellement dans un hangar de dessication. Ce système permettrait l'utilisation complète de l'engrais humain, puisqu'il empêcherait toute déperdition et supprimerait, non seulement la mauvaise odeur des cabinets, mais aussi les opérations de vidange et les frais qu'elles occasionnent. »

Et le rapport conclut par des félicitations à P. Robin.

⁂

Ce triptyque montre, sous divers aspects, que P. Robin avait une conception de sa fonction qui dépassait la conscience professionnelle. La réclamation des entrepreneurs est à retenir. Ils considèrent comme une atteinte à leurs droits le souci d'économie, d'efficacité et du bien public de cet administrateur exceptionnel. Ce seront des mécontents dont on se servira plus tard contre lui. La Commission l'approuve et cela lui suffit. La réception de cette dernière donne l'atmosphère des cérémonies officielles à l'O. P. et montre la participation qu'y prenait le bataillon scolaire dont il a été question.

Remarques sur les projets agricoles

Par la suite P. Robin réalisa son projet pour l'utilisation totale des engrais humains; il fonctionnait en 1890. Après les nouvelles constructions dans le petit herbage et leurs annexe, en 1894, le service des eaux pures et usées étant organisé, l'épandage pratiqué donnait une solution entièrement satisfaisante à la question des engrais et de la vidange.

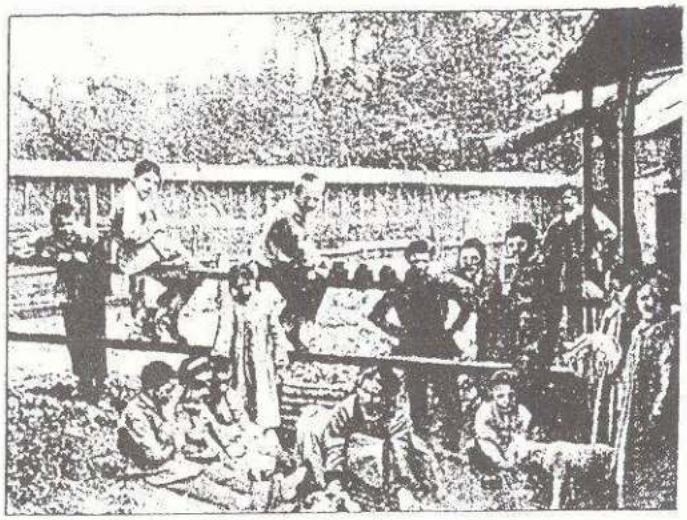
Fritz Robin, après un stage dans une école pratique d'agriculture, aura la direction des travaux agricoles et horticoles. Des ingénieurs agronomes diplômés de l'école de Grignon le remplaceront après 1894.

Comme G. Giroud le constatera aussi (*Cempuis*, p. 112) peu d'élèves adoptèrent les professions agricoles et horticoles. Il dit qu'environ 6 élèves « entrèrent, en sortant de l'O.P., dans des écoles d'agriculture ou d'horticulture pour y compléter leur instruction ». A ma connaissance, parmi mes anciens, Houreux, P. Lazarille et Prud'homme furent jardiniers dans les services de la ville de Paris. Le premier passa, après concours, au service d'épandage, le dernier changea de métier. De mes contemporains Bouvard et Chambard, le premier s'orienta dès sa sortie vers une profession commerciale sans rapport avec la culture. Le second passa par le Jardin colonial de Nogent-sur-Marne, puis dirigea des plantations aux îles Comores et fit enfin carrière au Jardin colonial, je crois. Il vit à Sommereux depuis sa retraite. Parmi mes cadets, Laroque a été ouvrier de culture à Grez, de sa sortie de l'O.P. jusqu'à sa mort, en 1936 (d'après Marande).

Les guerres de 1914-1918 et 1939-1945, en

causant des évacuations et des exodes, ont mis les jeunes Campuisiens en contact avec la vie rurale Peut-être pour la première certainement pour la seconde, il en est résulté des carrières agricoles provisoires ou définitives. Autrefois, la situation des ouvriers agricoles n'était pas attrayante, mais la culture évolue, se mécanise et prospère. Il est possible que les projets de P. Robin soient devenus réalisables.

L. M. SCHUMACHER.



RÉFLEXIONS et SOUVENIRS sur CEMPUIS (VI)

Clio et le B.O.P. 2e série

Le B.O.P. c'est le *Bulletin de l'O.P.* Les nombreuses citations qui en seront faites rendent cette abréviation utile. La 2e série comprend les années de 1886 à 1888. Après les dons de Palabot et de Saulon (9 numéros qui ont donné de précieuses possibilités de recherches) il manquait encore : 8 mois sur 1887 (N°s 5, janvier-avril et 7, septembre-décembre) ; 4 mois sur 1888 (N°s 8, janvier-février et 10, mai-juin). Alexis Giroud avait fait de vaines recherches à Antony et à Beaugency Il ne restait donc que le recours à la Bibliothèque Nationale, qui n'était pas aisé.

Heureusement, lors de l'Assemblée générale du 25 janvier, M. A. Videau, autrefois surveillant à l'I.D.G.P. et maintenant instituteur à Pierrefitte, m'a aimablement offert d'intervenir, car il fréquente cette bibliothèque pour ses travaux d'archéologie préhistorique et gallo-romaine, et d'histoire locale sur son pays natal girondin. Ce concours compétent et inespéré a été promptement efficace. Dès son premier jour disponible, M. Videau a trouvé le volume de la 2e série (qui porte la cote 8° R 8604, salle des Imprimés) et m'a communiqué le sommaire des introuvables numéros. Répondant à ma demande, il a bien voulu interrompre ses recherches personnelles pour copier intégralement les articles qui m'intéressaient et résumer les autres.

Grâce à lui, les chercheurs futurs ne perdront pas de temps et je puis enfin continuer mon exposé, certain de ne rien omettre d'essentiel dans l'histoire détaillée de l'O.P. Je saisis cette occasion pour lui renouveler les remerciements des lecteurs du *Campuisien*, dont je me fais l'interprète.

M. Videau a étudié, du point de vue de l'archéologie préhistorique et gallo-romaine, les cantons de Grandvilliers et voisins, notamment Dameraucourt et ses cavernes, où il a conduit ses élèves. Or, ce lieu a fait l'objet de plusieurs visites par les anciens de l'O.P., c'est l'occasion de les rappeler.

Excursions scientifiques

On lit dans le B.O.P., mars 1883 :

« Dameraucourt est un village à 9 km. de Cempuis. Parfois, après les pluies abondantes, un joli ruisseau coule au fond de la vallée qu'il domine. Et nous, au bonheur desquels il ne manque qu'un cours d'eau, nous profitâmes le 4 février d'une éclaircie pour aller le voir.

« Nous voulions, de plus, aller revoir ce qui restait des fouilles faites l'année précédente, sous une roche pittoresque située dans le bois. Nous avons retrouvé là de nombreux ossements d'hommes et d'animaux, que nous avons ajoutés à nos collections en attendant que nous puissions en déterminer l'origine. »

Autres visites 16 mars 1884 et 14 juin 1891, cette dernière sous la conduite de l'instituteur du lieu, qui s'intéressait à la préhistoire.

M. Videau a décrit une « Promenade archéologique dans la Vallée des Evoissons » avec un croquis topographique de la vallée et une coupe de la caverne de Dameraucourt. « Le ruisseau des Evoissons, appelé aussi rivière des Brehaux ou de St-Pierre, prend sa source près d'Elencourt (Oise) et se jette dans la rivière de Poix à Fameehon (Somme). Pendant une quinzaine de kilomètres, il coule dans une vallée pittoresque... Sur les deux versants il est bordé de coteaux boisés, parcourus de sentiers encaissés et couverts de voûtes de verdure. Delambre, lors de ses premières visites en 1881, avait dénommé « petit Fontainebleau » le vallon de Dameraucourt où, 3 ans plus tard, il avait le bonheur de découvrir une caverne funéraire et un abri sous roche. »

Voici qui nous renseigne mieux sur le site et son intérêt qui ne se borne pas à Dameraucourt : « Peu de régions connaissent un tel ensemble de vestiges anciens. Les vallées étroites, les eaux abondantes, les forêts étendues et sans doute giboyeuses réalisaient toutes les conditions recherchées par les premiers hommes. Les Romains y ont laissé aussi de nombreuses traces ».

Il y a encore l'emplacement d'une villa gallo-romaine à Elencourt, un dolmen près d'Eramecourt et une petite enceinte préhistorique. Puis la Motte-Baillon (butte artificielle) le Comble qui possède cinq tumuli en ligne et un atelier de taille de silex, à Frocourt vestige d'un petit camp romain. Ces trois derniers près de Taussacq où nous allions souvent en promenade, attirés par la rivière et ignorant les autres motifs d'intérêt. J'avais vainement cherché à situer Taussacq d'après le *Bottin;* il ne le mentionne pas dans sa table. Avec ces nouveaux renseignements j'ai découvert que c'est un hameau dépendant d'Eramecourt sur la Selle

Je ne doute pas que ces aperçus feront regretter aux anciens de ne pas avoir eu un guide aussi compétent que M. Videau, pour leur faire connaître ces sites, si proches de Cempuis et ignorés ou méconnus pour la plupart. On y trouvera des indications de promenades intéressantes et instructives pour les élèves actuels de l'I.D.G.P. Les lecteurs du *Cempuisien* seraient sans doute heureux d'y trouver par la suite les descriptions et commentaires de M. Videau, dans leur texte complet avec figures et croquis explicatifs.

Une découverte intéressante

L'attention portée à la préhistoire ne devait pas se borner à visiter les découvertes des spécialistes. L'O.P. fit aussi la sienne. Voici ce qu'en dit *L'Education intégrale* (*B.O.P.*, 12e année, mars-avril 1893) :

« Le dimanche 26 février, étant en promenade avec un de leurs professeurs, nos enfants ont fait la découverte d'une importante station préhistorique, appartenant à l'âge de pierre, et à la plus ancienne époque (paléolithique). Parmi les cailloux roulés et les morceaux de silex dont le sol est couvert à cet endroit, ils avaient remarqué des fragments dont la forme leur avait paru indiquer une taille intentionnelle, un travail humain; ils les apportèrent à leur professeur, qui reconnut tout de suite des silex taillés, du type dit *moustérien*. En quelques minutes on eut recueilli une vingtaine d'exemplaires bien caractérisés. A quelque distance, ils rencontrèrent une hache de silex polie, de grande dimension et d'un beau travail.

« Dans une autre visite à la même localité, nous avons récolté un grand nombre de pièces taillées, dites couteaux, racloirs, grattoirs, etc... Cette station constitue un *atelier de taille*, c'est-à-dire un de ces lieux où nos sauvages ancêtres fabriquaient leurs grossiers outils. Ces lieux de travail se reconnaissent à ce que le sol est tout parsemé de débris, de pièces brisées ou manquées, menus éclats sans usage, *noyaux*, restes des blocs de silex dont on a détaché des fragments.

« Nous nous sommes empressés de signaler cette trouvaille archéologique à la Société d'Anthropologie; sans doute des explorateurs viendront faire des recherches et des fouilles sur la localité désignée, mais nous prenons date, pour réserver à nos jeunes observateurs l'honneur de la première découverte. »

Dans le B.O.P. *(L'Education intégrale)*, numéro 3, mai-juin 1893 : « on y revient pour y rencontrer des savants : le Docteur Raymond et M. Capus venant, pour la Société d'Anthropologie, examiner l'atelier préhistorique découvert par nous. Cette fois nombre d'enfants cherchent et apportent les meilleurs échantillons qu'ils ont appris à reconnaître; mais malheureusement on ne trouve guère que des retailles, et aucune pièce de grande valeur. La meilleure est une moitié de hache polie ».

Le rédacteur (probablement Ch. Delon) ne précise pas le lieu de la découverte, qui paraît ne pas avoir eu l'importance escomptée. M. Videau l'ignorait, bien que spécialiste connaissant les gisements classés de la région. Ayant été témoin, je peux préciser qu'il s'agit de la sablière du « Bois des Gallets », dépendance de Prévillers, voisine de la voie ferrée, après la halte de Grez-Gaudechart en direction de Paris. C'était un but fréquent de nos promenades.

Les pierres chantantes

Le B.O.P., janvier-avril 1887, mentionne d'autres recherches de pierres, non plus taillées et polies par les hommes de la préhistoire, mais ayant des qualités musicales, sans autre intervention humaine que le choix :

« Les visiteurs des récentes expositions ont pu y admirer les pierres chantantes exhibées par M. Baudre. Des silex oblongs suspendus par deux cordons près de leurs extrémités, donnent parfois quand on les frappe, un son de cloche d'une grande pureté. M. Baudre a, dit-il, cherché 30 ans pour assembler 37 de ces cailloux donnant une belle gamme chromatique de trois octaves.

« Nos enfants en cherchent aussi dans leurs promenades; ils en ont déjà ramassé 23 parmi lesquelles 8 bonnes ou très bonnes; et quelques doubles pour cadeaux ou échanges.

« Y compris quelques médiocres, conservées provisoirement, nous avons tous les cailloux donnant la gamme chromatique de ré d 4 à ut 5 et nous pouvons nous régaler de ce qui a été appelé assez plaisamment la musique préhistorique. »

Relations avec les parents d'élèves

Ils avaient le service gratuit du B.O.P., qui les tenait au courant de la vie de l'établissement et les renseignait clairement sur les moyens de communication par chemin de fer de Paris à Grandvilliers et de là à Cempuis par la route.

Leurs enfants leur écrivaient régulièrement tous les deux mois et exceptionnellement en cas de nécessité.

Le règlement sur les visites et des avis étaient souvent publiés dans le B.O.P. ou y étaient joints en supplément, pour les avertir des décisions de la Direction.

Le texte du règlement a légèrement varié, suivant le développement de l'O.P..

En 1882 le texte est très court et ne mentionne pas d'heures de visite : « la table est offerte (aux parents) mais ce n'est que tout à fait exceptionnellement qu'ils peuvent être admis à coucher à l'établissement ». Les élèves sont peu nombreux et le régime de l'O.P. est encore presque familial.

En 1884 il était prévu que « dans les cas tout à fait exceptionnels le concierge met à leur disposition un lit au prix de 0 fr. 30. Le concierge fournit des repas :

— Petit déjeuner (soupe ou purée écossaise et pain), 0 fr. 30;

— Repas (viande, légumes, dessert, pain et cidre), 1 franc;

— Une demi-bouteille de vin, 0 fr. 40.

En 1885 le vin est supprimé et le prix des repas réduit à 0 fr. 15 et 0 fr. 75.

Voici le texte de 1888 (qui ne diffère de ceux de 1884 et 1885 que par la suppression du couchage et du petit déjeuner) :

« Les parents ou protecteurs qui ont des enfants élevés à l'O.P. peuvent venir les visiter aux époques de leur choix.

« Ils reçoivent deux fois par an des bons pour billets de demi-place... en adressant une demande 15 jours au moins à l'avance.

« Ceux qui viennent pour la première fois doivent avant tout se présenter au Directeur.

« Ils sont admis à voir leurs enfants tous les jours de semaine de midi à 13 h. 30 et de 15 h. 30 à 16 h. 30; le dimanche de 11 à 12 h. et de 12 h. 30 à 13 h. 30 dans le parloir ou dans la grande allée. Les autres locaux leur sont absolument interdits à moins d'une autorisation expresse du Directeur; ils ne doivent jamais communiquer avec d'autres enfants que les leurs.

« Le prix des aliments qu'on pourra consommer chez le concierge est ainsi fixé :

« Un repas : viande, légumes, dessert, pain et cidre, 0 fr. 75. Ce prix comprend la rémunération du concierge qui ne doit recevoir aucune rétribution supplémentaire, à titre de gratification ou de pourboire.

« Les parents sont invités à ne rien apporter à leurs enfants qui reçoivent tout ce dont ils ont besoin et qui ont à leur disposition les jeux et les livres nécessaires. Il demeure convenu qu'aucun objet ne peut être remis aux enfants sans l'assentiment du Directeur ou de son suppléant. »

Ce règlement paraît sévère, en ce qui concerne les heures de visite, pour des parents qui venaient de la région parisienne. Il tendait à prévenir les abus et à éviter les visites individuelles en dehors des jours fériés. En réalité elles avaient généralement lieu à l'occasion des grandes fêtes traditionnelles de la belle saison (Pâques, Pentecôte, 14 Juillet, 15 Août) et le régime était pratiquement beaucoup plus libéral.

Les Avis de la Direction aux parents ont tous le sens de celui du B.O.P. de septembre-décembre 1886, qui est typique :

« Il y a encore plusieurs parents qui méconnaissent sciemment les prescriptions du règlement, en apportant en cachette à leurs enfants, de l'argent, des images absurdes, qui, pendant leur entrevue, les bourrent de friandises et, qui pis est, les démoralisent en leur recommandant de ne rien nous dire... Nous sommes désolés qu'on vienne ainsi défaire des éducations auxquelles nous apportons tant de soins.

« A chaque instant des parents nous demandent s'ils peuvent apporter ou envoyer à leurs enfants tels ou tels objets, et notamment des poupées aux petites filles. Réponse générale : ne vous mettez pas en frais inutiles, envoyez le moins possible (rien du tout serait encore mieux)...

« Qu'on cesse donc de nous demander des enfants en vacances, c'est refusé d'avance. »

En lisant le B.O.P. on constate que ces dernières demandes ont toujours obsédé P. Robin. Il a longtemps ajourné la décision, puis l'a subordonnée à l'obtention du certificat d'études (Janvier 1885) enfin opposé ce refus formel.

C'était un doctrinaire qui jugeait du point de vue de l'intérêt bien compris des enfants et de l'égalité qui devait être la règle à l'O.P. Il avait souvent lieu de se plaindre de l'incompréhension des parents. Cette question des vacances dans la famille est très délicate. Les conséquences d'une solution positive peuvent être bonnes ou très mauvaises pour les enfants pris individuellement; elle crée une inégalité du point de vue de la collectivité. P. Robin avait de solides raisons pour la résoudre par la négative. Elle est maintenant résolue à l'I.D.G.P. par l'affirmative, avec d'autres bonnes raisons et le louable souci de compensations pour les malchanceux, comme correctif de l'inégalité.

Si on considère principalement l'O.P. comme un établissement charitable, il est logique de tenir pour bonne toute solution acceptable qui en diminue les charges, serait-ce temporairement, et crée des disponibilités pour un autre emploi; les parents auraient même le devoir moral d'en retirer leurs enfants quand leur situation améliorée le permettrait.

Mais si on le considère comme un centre éducatif visant à être un modèle, on est conduit à éliminer tout ce qui peut nuire à la réalisation de cet objectif. C'était le point de vue de P. Robin.

Création de l'Amicale

Son acte de naissance a paru dans le B. O.P., mai-août 1887 et rappelé dans l'article : « Que sont-ils devenus ? » dans notre *Compuisien* n° 109 (mars-avril 1939).

« D'une quarantaine d'élèves au début le chiffre a été successivement élevé jusqu'à 150, qui constitue actuellement le maximum possible avec les bâtiments existants; d'un simple refuge pour les orphelins, lesquels ne recevaient guère que des rudiments d'instruction primaire, l'O.P. est devenu un *Etablissement d'expérimentation éducationnelle et d'enseignement intégral*, auquel un grand nombre de pédagogues de divers pays ont bien voulu s'intéresser et dont les premiers résultats ont reçu les plus flatteuses distinctions dans les Expositions nationales et internationales.

« Le placement des rares élèves sortis de

l'O.P. jusqu'à présent a été relativement facile, et chacun se tire honorablement des difficultés de la vie; mais le nombre des sortants devant être désormais plus considérable tous les ans, nous nous sommes préoccupés de réunir les anciens élèves en société fraternelle de solidarisation afin, qu'avec l'aide de tous ceux qui se sont intéressés d'une façon quelconque au succès de l'O.P., nous puissions *suivre et protéger encore nos enfants* lorsque, ayant atteint la limite d'âge, ils devront nous quitter pour prendre place dans la Société.

« Notre idée a reçu le plus chaud accueil de la part des anciens élèves et de tous ceux qui se sont intéressés à eux, désormais la Société Amicale des anciens élèves de l'O.P. existe..., notre Bulletin (B.O.P.) sera pour ainsi dire leur journal officiel. »

C'est moi qui ai souligné les mots précédents, qui marquent le caractère tutélaire de l'intervention de P. Robin dans la création de l'Amicale. Il faut considérer qu'en 1887 les plus âgés des anciens élèves étaient nés vers 1870 et avaient donc moins de 20 ans. Ceux qui survivent sont maintenant octogénaires ou presque.

Le 6 mars 1887 une réunion préparatoire est tenue à l'hôtel où P. Robin est descendu à Paris. Elle compte 10 assistants dont Palabot, Saulon et Alice Hallot sont seuls survivants et Emile Robin (que ceux de ma génération n'ont pas connu, car il est décédé jeune, pendant son service militaire dans la marine) :

« Après plusieurs conseils et diverses explications du Directeur, l'objet de la Société est ainsi défini : conservation des bonnes relations et aide en toutes circonstances. » Puis on procède à l'élection d'un bureau composé d'un président, d'un secrétaire (Saulon), d'une trésorière (Alice Hallot), absente de la réunion. « L'assemblée décide que les réunions seront mensuelles... une réunion générale se fera tous les ans et aura lieu à Cempuis le dimanche et le lundi de la Pentecôte ». La visite annuelle de l'Amicale à l'I.D.G.P. continue donc une tradition remontant à sa fondation.

Les statuts sont publiés dans le B.O.P., septembre 1887, et comportent quelques modifications aux décisions initiales : les réunions ordinaires ont lieu une fois par quinzaine; les assemblées générales ont lieu deux fois par an, l'une à Paris, l'autre à Cempuis; « le conseil d'administration est composé de 5 membres nommés pour 3 mois ».

Le B.O.P. de mai-août 1887 mentionne encore que « quelques élèves de la fondation et qui ont connu M. Prevost ont demandé à faire partie de la Société naissante à titre de membres actifs. De ce nombre sont les frères Bourgoin, aujourd'hui de jeunes hommes de 23 et 25 ans, qui ont profité de quelques jours de vacances pour revenir à l'O.P. ». Suit une lettre de Rémy Bourgoin, parue dans l'article : « Que sont-ils devenus ? ». Voir notre *Cempuisien*, n° 111 (juillet-août 1939).

A ce propos, je dois rectifier une erreur que Saulon m'avait signalée en m'apportant ce numéro, mai-août 1887, du B.O.P. J'avais attribué aux frères Bourgoin l'initiative de la création de l'Amicale. C'était d'après un article de Jules Bourgoin : « Il semble bien que nous avons été, mon regretté frère et moi, au moins les « parrains » sinon les « pères » (de l'Amicale) et que nous l'avons, les premiers, mise sur ses assises »

En réalité, les frères Bourgoin, élèves de la Colonie agricole de J.-G. Prevost, ont été fidèles à l'Orphelinat agricole de 1875-80 et à l'O.P. après 1880. Ils ont été des précurseurs de l'Amicale, dont le créateur a été incontestablement P. Robin.

Voyons maintenant comment le B.O.P. a tenu son rôle de « journal officiel de l'Amicale », suivant l'expression de P. Robin.

Le B.O.P. de mai-juin 1888 signale, parmi les fêtes de 1887, une première visite de l'Amicale à Cempuis faite le 30 mai.

Une deuxième visite faite les 20 et 21 mai 1888 « par une vingtaine d'élèves récemment formés en Société amicale » fait l'objet d'un compte rendu dans le B.O.P., novembre-décembre 1888, intitulé « Réjouissance familiale » :

« Le dimanche à 10 h. 30, réception des anciens à la gare de Grandvilliers par les 150 élèves actuels; la reconnaissance s'est faite avec une effusion toute fraternelle.

« Les anciens utilisant l'instruction musicale reçue à l'O.P. avaient organisé une fanfare; ils se sont groupés avec leurs jeunes camarades, et tous ensemble ont triomphalement traversé Grandvilliers avec les airs les plus entraînants de leur répertoire échangé.

« A midi, le dîner a été servi en plein air dans la grande allée du bois; il a été suivi d'une promenade dans les communes environnantes où des fêtes et jeux ont été offerts aux habitants par les deux fanfares et les divers groupes de chanteurs et de gymnastes.

« Le soir, après avoir donné satisfaction aux estomacs excités par cette bienfaisante promenade, concert-spectacle durant lequel les visiteurs ont pu admirer le développement donné à cette partie récréative de l'existence scolaire : riche répertoire, beaux décors de salon, de forêt, de jardin, de ville, variété de costumes, etc...

« Les camarades visiteurs ont largement contribué à l'exécution du programme par leur fanfare, par des chansons et de très gais monologues; ils ont su mériter non seulement les applaudissements de tous pour leur exécution mais encore nos félicitations pour le bon choix de leurs morceaux.

« On s'est séparé à regret à 23 heures après s'être donné de nouvelles marques de tendresse fraternelle.

« Les jeunes filles, d'ailleurs en petit nombre, avaient trouvé place dans les dortoirs qu'elles avaient habités jadis, mais les jeunes gens durent montrer, faute de place au dortoir de leurs jeunes camarades, qu'ils avaient conservé la bonne habitude du campement militaire si souvent pratiqué dans leurs anciennes promenades et excursions scolaires; c'est sur la bonne paille de l'une

des granges de la ferme qu'ils se reposèrent des bienfaisantes fatigues de la journée.

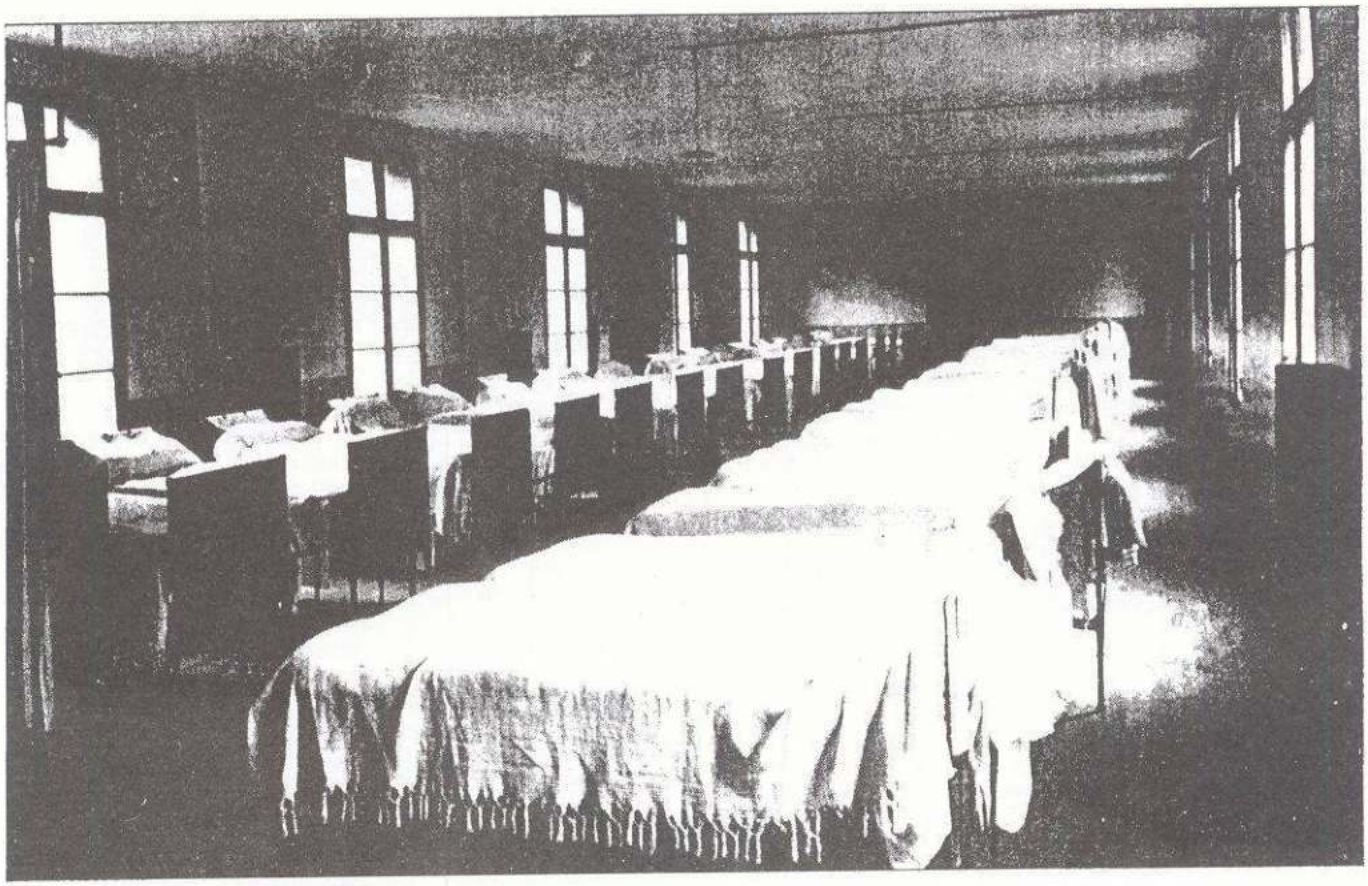
« Dans la journée du 21, visite des ateliers et des diverses parties de la propriété, constatation des améliorations et innovations, repas en plein air au milieu de la verdure, séance récréative, jeux et danses dans le grand herbage; à 16 h., acheminement des visiteurs vers la gare au milieu des regrets réciproques des anciens et nouveaux élèves. »

Plus tard une note dans *L'Education intégrale* (B.O.P.), septembre-octobre 1892 :

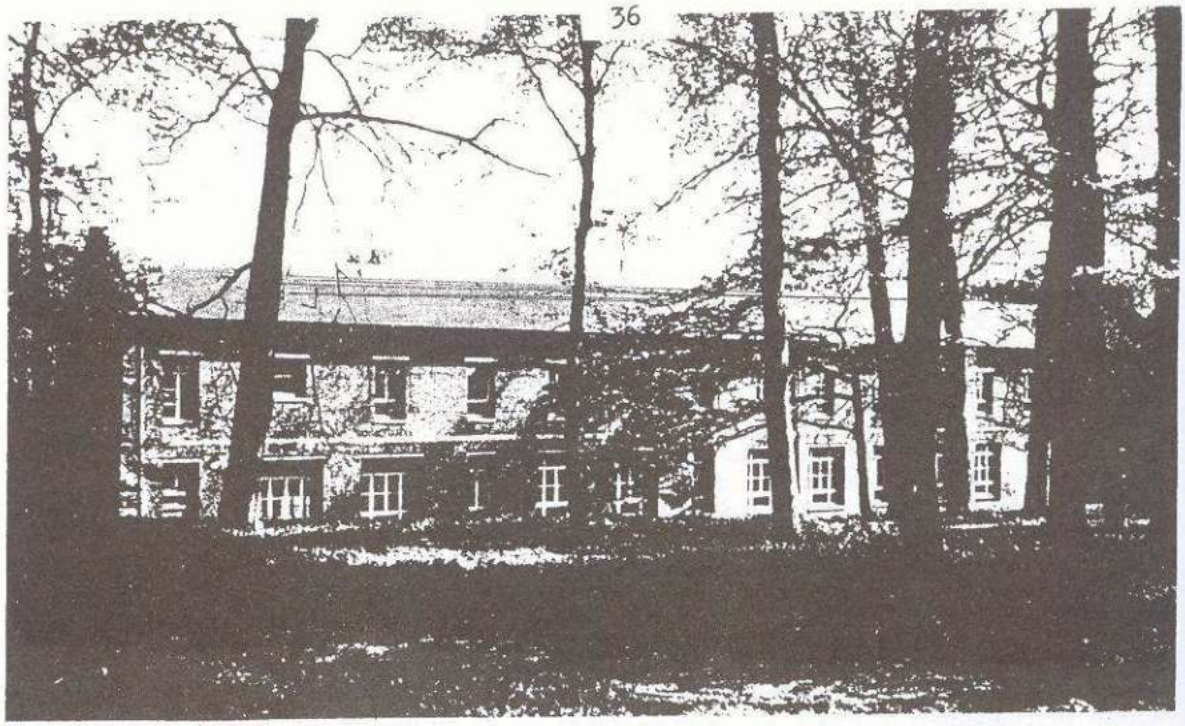
« Nous recevons de bonnes nouvelles de nos anciens élèves. La Société amicale qu'ils ont formée se développe peu à peu... Nous les voyons avec plaisir se réunir et s'entr'aider dans la recherche du travail pour ceux qui sortent de l'O.P., ou qui peuvent rencontrer des difficultés à se caser. Les petites fêtes familiales comprenant des excursions dans la campagne nous réjouissent également. Nous sommes heureux de voir se continuer à Paris les bonnes traditions de l'O.P. » Suit le résumé du procès-verbal de la réunion générale du 26 mai (à Paris) avec les noms des 14 participants (dont seul survit Saulon).

Une note de *l'Education intégrale* (B.O.P.), septembre-octobre 1893, sur une visite faite le 27 août par l'Amicale (36 participants) et qui coïncidait avec une « session normale pédagogique » (dont nous parlerons plus tard) :

« Signalons ce fait réjouissant que nos garçons ont conservé le goût des exercices physiques et de la sobriété que nous leur avons donné à l'O.P. La plupart d'entre eux ont trouvé le moyen d'acheter une bicyclette sur leurs économies. Plusieurs s'en sont servi pour venir nous voir, et ont fait gaillardement dans 6 ou 7 heures les 112 kilomètres qui nous séparent de Paris. La musique, bien entendu, a été aussi de la partie. La fanfare des Anciens dirigée par l'un d'eux, nous a montré qu'elle n'oubliait pas les bonnes traditions. Avec leurs chants et leurs instruments, les élèves actuels ont montré qu'ils les maintiennent et les développent ».



Un des deux dortoirs du nouveau bâtiment "nord-sud".



RÉFLEXIONS et SOUVENIRS sur CEMPUIS (VII)

Construction du bâtiment « Nord »

Sous le titre « Nouveaux progrès », le B.O.P., janvier-février 1888, annonce l'achèvement des nouveaux ateliers commencés en 1886 : « Ils présentaient à la fin de l'année suivante un ensemble complet et harmonique. Cette fois-ci... le Conseil général a voté un budget extraordinaire qui va nous permettre de faire construire par nos grands enfants eux-mêmes, de belles et vastes nouvelles classes au milieu de nos bois et, par de nouveaux arrangements intérieurs, de porter à 180 le chiffre de la population enfantine de l'O.P. ». Il s'agit du bâtiment « nord ».

B.O.P., mars-avril 1888. Le rapport du Conseil général mentionne que P. Robin « a désigné les emplacements et dressé des plans et des devis ».

Un article intitulé « Nos constructions » donne des détails dans le B.O.P., septembre-octobre 1888 :

« Une petite portion de notre beau bois a été dépouillée de ses arbres. A leur place s'élève rapidement une construction de 60 mètres de long sur 8 de large. Nos enfants, guidés et aidés par les maîtres ouvriers, ont employé le temps des vacances à y donner un bon coup de main; les uns roulaient gaiement les wagonnets Decauville chargés de matériaux, plusieurs ont activement travaillé au terrassement, à la maçonnerie; d'autres ont peint, percé, ajusté les poutres, la charpente en fer; presque toute la menuiserie est, ou sera faite par nos jeunes apprentis. Les ardoises de la couverture seront, comme le furent celles des ateliers, lestement accrochées par un peloton d'intrépides petits gymnastes qui ignorent le préjugé du vertige.

« Dès le commencement de l'année prochaine, cinq belles classes... grande cave, beau grenier, cela va sans dire; mais au moment de l'exécution, il a été remarqué qu'avec quelques milliers de briques de plus, on ajouterait un étage et un nouveau dortoir. Là se réaliseront des rêves d'hygiène et de sécurité longtemps caressés... En avant, toujours en avant ! Nos arrières neveux pourront s'arrêter quand la terre ne connaîtra plus : maladie, vice, ignorance, misère. »

Le B.O.P., novembre-décembre 1888, relate deux « Fêtes du Travail » consacrées à cette construction :

L'une le 11 juillet, à l'occasion de la pose de la première pierre par la plus jeune cempuisienne (4 ans et quelques mois) avec un discours de P. Robin qui n'apprend rien de nouveau.

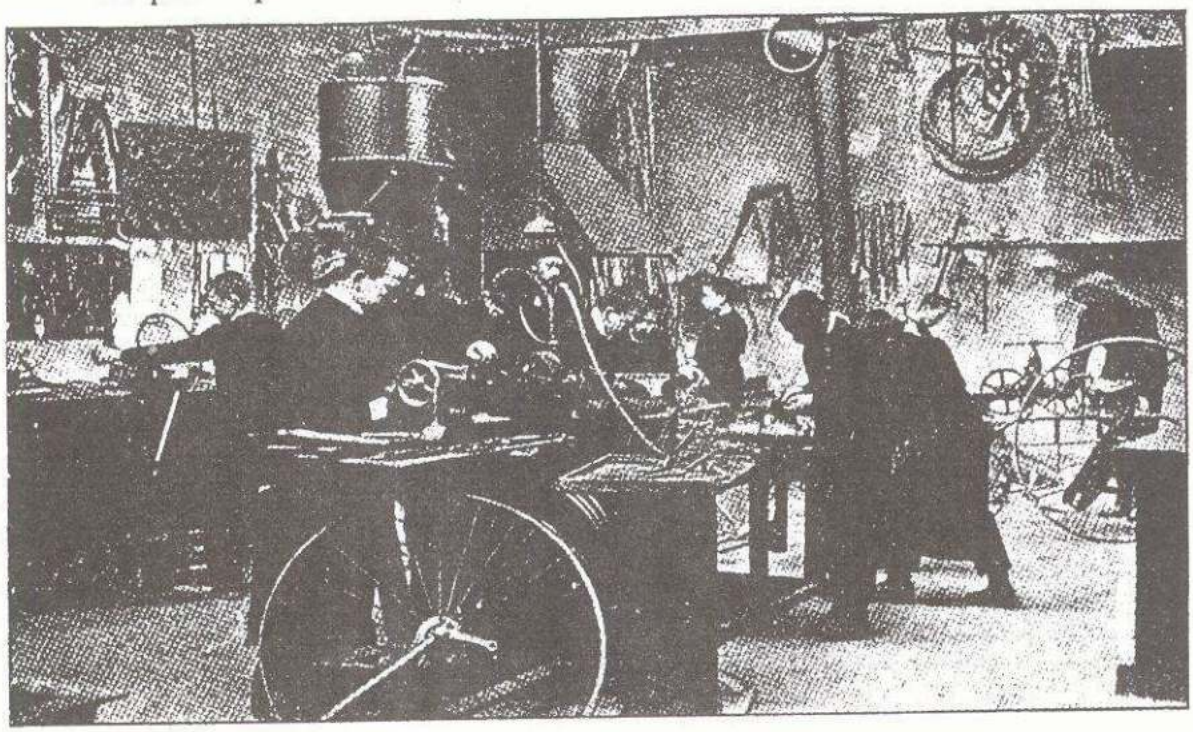
L'autre le 31 octobre pour célébrer l'achèvement du gros œuvre. P. Robin déclare : « Nous nous sommes réjouis du bon emploi de la somme relativement modeste mise à notre disposition. Rarement on a vu un travail aussi important se faire et arriver à bonne fin, non seulement sans supplément de dépenses, mais encore en construisant presque le double des locaux projetés, soit en plus des 5 classes prévues au rez-de-chaussée, une magnifique cave voûtée et un splendide dortoir au premier étage; tenir plus qu'il n'a été convenu n'est guère dans les habitudes des constructeurs; il est heureux pour la réputation de notre petite colonie d'avoir donné ce bel exemple ».

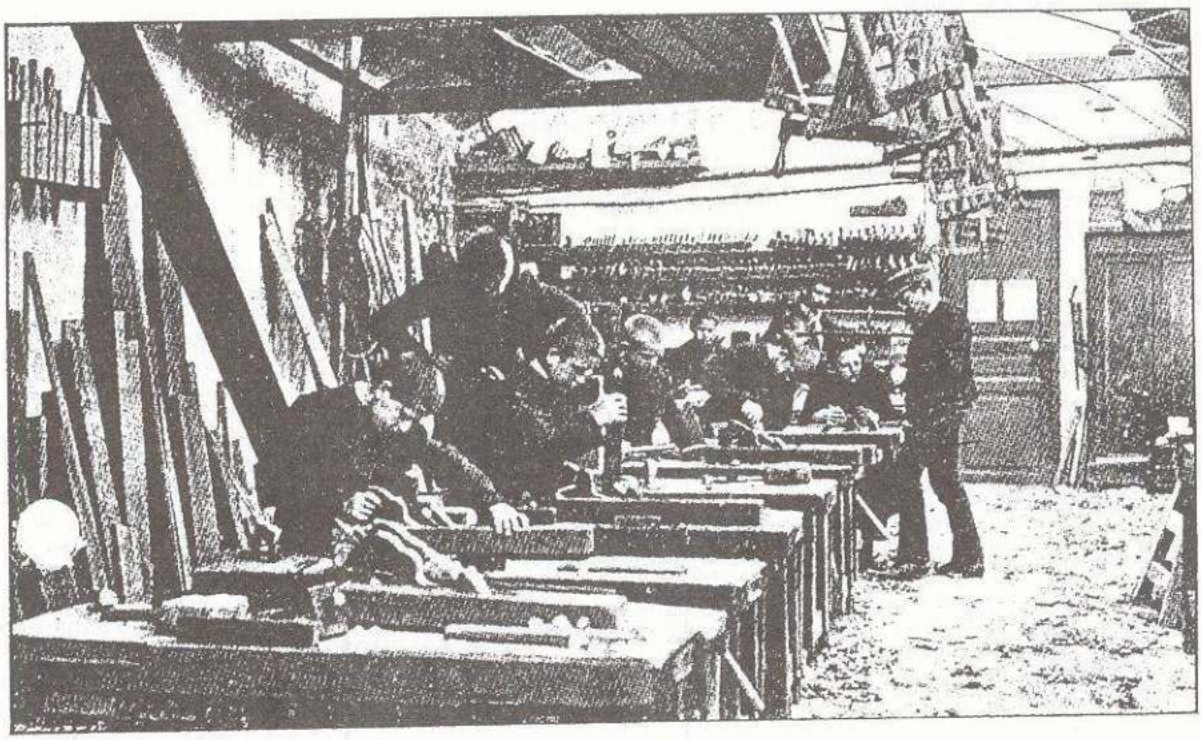
Nous verrons par la suite que P. Robin exercera encore ses qualités d'initiateur, architecte et maître d'œuvre, sur un plan plus vaste et, heureusement, sans avoir à sacrifier une autre partie du bois.

Le B.O.P. et la propagande

Un avis dans les numéros de janvier-fé-

L'atelier de forge et ajustage fabrique les ferrures, les pièces pour tous les services. On y construit aussi les vélocipèdes pour l'usage des élèves.





L'atelier de menuiserie rend de grands services à l'entretien de la maison, du mobilier, etc.

vrier et mars-avril 1888 annonce une transformation :

Il fut « d'abord exclusivement destiné aux parents d'élèves, aux membres du Conseil général et de l'Administration; à d'autres bienfaiteurs de l'O.P., mais un assez grand nombre de gens sympathiques en dehors des précédents ont désiré le recevoir, et ce nombre augmente tous les jours. Ne voulant pas refuser des demandes qui nous honorent, ni continuer à charger le budget de l'O.P. d'une dépense qu'on pourrait trouver irrégulière, nous avons obtenu l'autorisation de recevoir désormais des abonnements de 1 fr. 50 pour les 6 numéros annuels, souvent avec suppléments...

« Nous serons obligés également à ceux de nos correspondants qui le trouveront bon, de nous envoyer le nom et l'adresse des personnes que l'envoi du Bulletin pourrait intéresser. ».

Il est envoyé en même temps un « catalogue ». Ce n'est pas seulement, comme cette désignation semble l'indiquer, une liste des publications et du matériel d'enseignement qu'on peut se procurer à l'O.P., mais encore une notice explicative des buts, moyens et réalisations de l'établissement cempuisien.

Voici, d'après le B.O.P., les divisions de ce catalogue : Historique de l'O.P. — Pédagogie générale. — Lecture. — Calcul. — Sciences appliquées. — Arts plastiques. — Sténographie. — Travaux manuels. — Procédés industriels utiles. — Jeux instructifs. — Fêtes. — Musique (avec renvoi au catalogue de l'Association Galiniste, dont les publications et produits sont faits et vendus à l'O.P.).

P. Robin ne se bornait pas à appliquer ses principes à l'O.P. dont on lui avait confié la direction, avec l'activité et le dévouement dont ceux qui suivent ces articles ont déjà vu de nombreuses manifestations. Il voulait encore les faire connaître et les propager au dehors, en vue du mieux être général, par tous les moyens. Le B.O.P. en était un, nous verrons successivement les autres.

Les Travaux manuels à l'O.P.

Le *B.O.P.* mai-août 1887 expose les idées et réalisations de P. Robin dans ce domaine :

« Tous les enfants participent aux travaux manuels dès leur arrivée. Le programme ne peut être intégralement appliqué qu'avec des enfants admis assez jeunes; de 4 à 6 ans c'est le meilleur âge...

« Dans les classes maternelle et enfantine, à tous les exercices de tressage, tissage, pliage, découpage, piquage, dessin, enluminure, pratiqués dans toutes les bonnes écoles, nous ajoutons le modelage de l'argile et de la cire et, le plus souvent que nous le pouvons, nous faisons exécuter par les enfants des travaux qu'ils ont le plaisir de voir utiliser tout de suite.

« Dans cette catégorie se trouvent : le triage d'objets mêlés..., l'épluchage de légumes pour la cuisine et de fruits pour la confection des confitures, l'enlèvement des mau-

les élèves continuent, en les développant, quelques-uns des travaux que nous venons de signaler, et ajoutent, surtout durant les longues heures d'études libres des soirées d'hiver, les exercices et travaux variés de couture, tricot, crochet, tapisserie, etc... Mais en plus, les élèves font leur entrée dans les ateliers et en continuent la fréquentation régulière, graduelle et quotidienne à raison d'une heure et demie par jour.

« D'après un roulement établi pour que tous les enfants puissent travailler dans tous les ateliers, chacun d'eux *papillonne* depuis sa huitième jusqu'à sa onzième année, âge moyen du passage dans le cours supérieur.

« Arrivés au cours supérieur, les élèves pratiquent les travaux manuels dans les ateliers durant 3 heures par jour et continuent le papillonnement jusqu'à leur treizième année.

« Les élèves ayant atteint l'âge de 13 ans, auquel ils doivent généralement posséder le certificat d'études, composent le cours complémentaire; ils commencent alors leur spécialisation, c'est-à-dire l'apprentissage d'un métier choisi définitivement d'après les dispositions, les aptitudes et les préférences individuelles qui se font jour pendant le papillonnement. Ainsi préparé par une large et longue initiation, ce choix, qui présente toutes les garanties désirables pour être judicieux, devient définitif à la suite d'une entente préalable entre l'élève, les parents et le directeur de l'O.P.

« La durée des travaux manuels est, à partir de ce moment et durant les trois années de l'apprentissage, d'une moyenne de 6 heures par jour; ils sont toujours, bien entendu, accompagnés d'études classiques dans lesquelles le dessin, les sciences, la technologie, le calcul, la comptabilité, l'anglais, etc., occupent une place importante.

« Sans perdre de vue l'enseignement théorique des travaux manuels et les exercices d'application qu'ils comportent, nous dirigeons ces derniers surtout vers le côté pratique et nous tâchons dès l'origine de leur donner un but utilitaire.

« Dans un grand établissement comme l'O.P. nous trouvons largement, par le fonctionnement des divers services, la réparation et l'entretien des immeubles, du mobilier, du matériel, de l'outillage, etc., les transformations et les édifications nouvelles exigées par les développements successifs de l'établissement, de quoi alimenter les divers ateliers de travaux immédiatement utilisés..., nous visons particulièrement à faire de nos enfants des ouvriers habiles, à l'esprit généralisateur, capables de mettre intelligemment la main à tout et pouvant faire avec succès toutes les parties de leur métier.

« Nous considérons comme un bonheur

pour nos enfants et comme un gage d'avenir plus certain et plus prospère, cette habileté acquise par la diversité des travaux; elle leur permettra de s'éloigner des grandes villes où la surabondance des bras, la spécialisation à outrance et la neutralisation même des facultés de l'ouvrier, produites par les progrès incessants du machinisme, engen-

vaises herbes des jardins et des champs, des cailloux à transporter ensuite dans les ornières des chemins, etc...

« Dans les cours élémentaire et moyen, drent la misère; elle fera d'eux en province des ouvriers recherchés, de précieux contremaîtres ou de petits patrons indépendants.

« Les notions d'agriculture, de jardinage ou de travaux divers d'intérieur, qu'ils auront également reçues, leur procureront une agréable diversion dans leurs travaux ordinaires et leur seront d'un précieux secours dans les temps douloureux de chômage ou de morte-saisons.

« Ceux, au contraire, qui auront choisi l'agriculture ou le jardinage, nos carrières de prédilection auxquelles nous voudrions voir se consacrer le plus grand nombre, pourront facilement, avec l'habileté acquise dans les ateliers du bois ou des métaux, faire eux-mêmes, d'une manière courante, l'entretien ou la réparation de tout ce dont ils auront besoin pour leur profession, sans avoir recours, autrement que dans les cas importants ou spéciaux, à l'intervention onéreuse d'autrui.

« Voici la nomenclature des travaux manuels simultanément pratiqués par les enfants, d'après le système du papillonnement indiqué jusqu'à l'âge de 13 ans, et parmi lesquels ceux-ci choisissent alors pour s'y spécialiser jusqu'à leur seixième année, avec le concours compétent des maîtres ouvriers, des professeurs, du directeur et avec l'assentiment des familles, le métier qui a fixé leurs préférences et pour lequel ils ont le plus de réelles aptitudes :

« 1. Agriculture, travaux de ferme.
« 2. Jardinage, horticulture, apiculture.
« 3. Couture, lingerie (confection et entretien des vêtements).
« 4. Cordonnerie (confection et entretien des chaussures).
« 5. Blanchissage, repassage.
« 6. Cuisine, soins du ménage.
« 7. Boulangerie.
« 8. Infirmerie, pharmacie.
« 9. Terrassement, maçonnerie, vidange.
« 10. Travail du bois (charpente, menuiserie, tournage).
« 11. Travail des métaux (fils métalliques, zinguerie, plomberie, forge, serrurerie, mécanique, ajustage, tournage).
« 12. Peinture, vitrerie.
« 13. Modelage, moulage, sculpture.
« 14. Imprimerie, clichage, galvanoplastie.
« 15. Lithographie, zincographie.
« 16. Photographie.
« 17. Cartonnage, reliure, encadrements.
« 18. Travaux divers et occasionnels (vannerie, rempaillage de chaises, céramique, exercices de télégraphie, etc...).

« Il est bien évident que les travaux indiqués sous les numéros 9, 10, 11, 12, en raison des forces musculaires qu'ils exigent ou des traditions établies, sont plus particulièrement pratiqués par les garçons, et ceux désignés aux numéros 3, 5, 6, 8, sont principalement attribués aux filles.

« Mais dans notre système rationnel de coéducation des deux sexes, où tous nos enfants constituent une grande famille, nous trouvons avantageux pour eux et pour les ménages qu'ils fonderont plus tard, de faire participer occasionnellement les filles aux travaux spéciaux des garçons et, inversement, de faire exercer ceux-ci aux travaux spéciaux des filles..., tout en suivant dans leur ensemble les usages établis, nous nous faisons un principe de n'être pas exclusifs et nous cherchons à étendre, dans la plus large mesure du possible, la sphère de l'activité individuelle. »

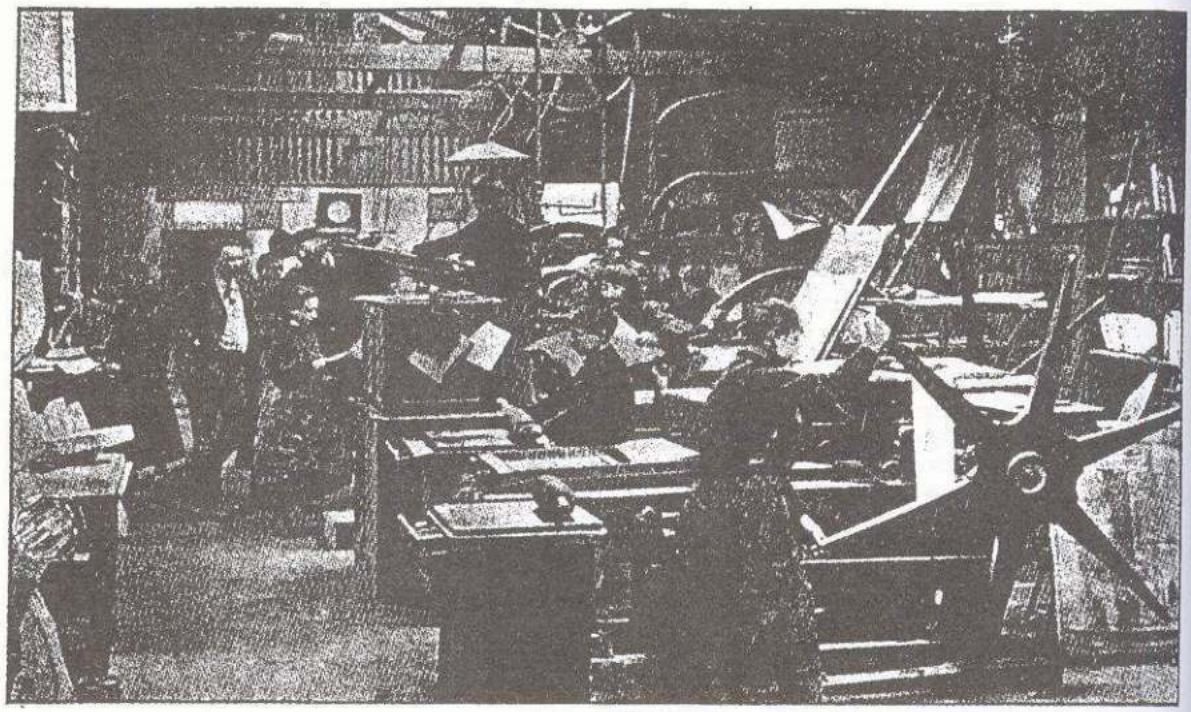
Plutôt que de disserter, d'expliquer, j'ai pensé préférable de reproduire intégralement le texte de P. Robin dans sa partie essentielle, supprimant seulement (parce qu'il faut se restreindre) la partie « officielle » concernant les rapports avec la Commission Administrative, laquelle ne nous apprendrait rien.

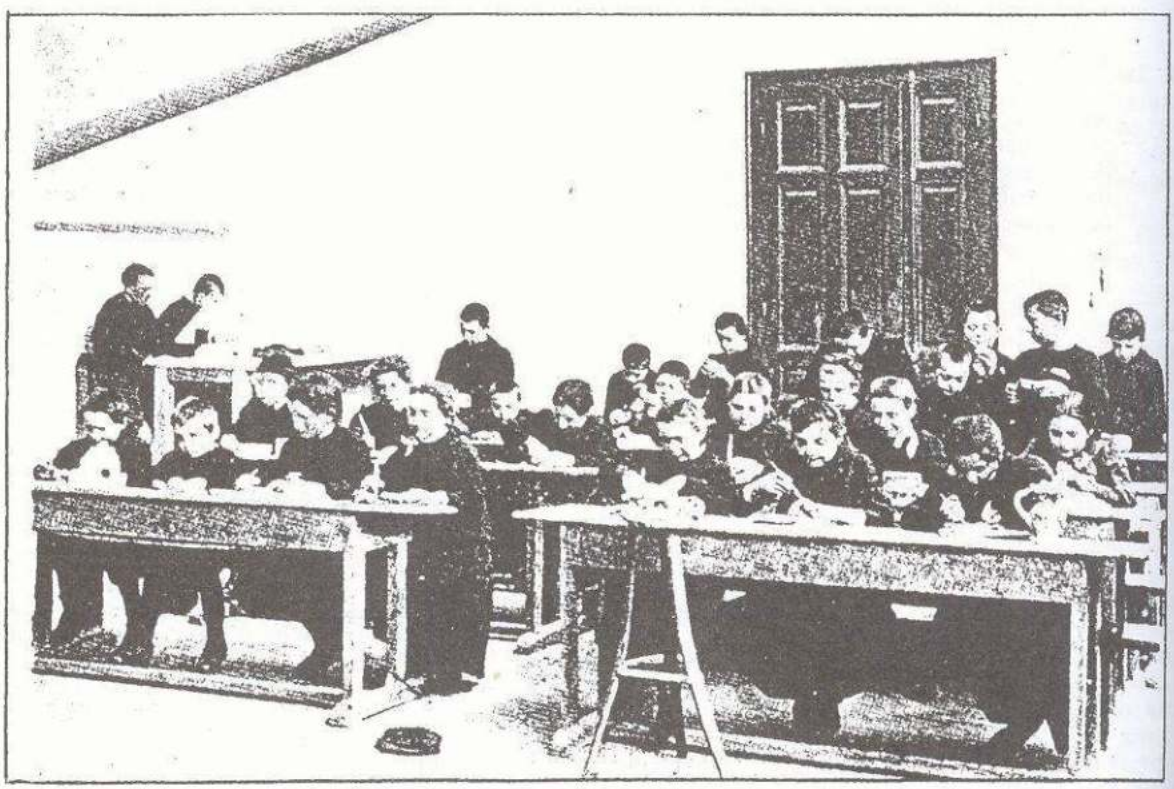
Ce texte rappellera des souvenirs et peut suggérer des réflexions. A signaler le souci de P. Robin d'éloigner ses élèves de Paris et des grandes agglomérations ouvrières et de les diriger vers la vie provinciale, de préférence rurale. Pour le comprendre il faut se reporter à l'époque (1887) où le chômage était très fréquent et la législation concernant les salariés était très en retard. Ce qu'on appelle maintenant la « sécurité sociale » n'existait pas, même en ébauche. A remarquer sa conception du travailleur indépendant, qui paraît effectivement plus réalisable dans l'artisanat rural, et n'est possible qu'à l'âge adulte. Alors, un ouvrier parisien du bois ou des métaux, ex-Cempuisien, semble pouvoir devenir artisan rural dans sa partie s'il est adroit et ingénieux. En temps normal quelques économies suffisent pour l'outillage.

Quant aux métiers agricoles et horticoles dont il a déjà été question le fait que les élèves viennent de l'agglomération parisienne, et y retournent rejoindre leur famille à 16 ans, a été et paraît devoir rester un obstacle à leur adoption, sauf en de rares cas particuliers.

Notons que dans le passé et le présent, il y a eu et il y a des Cempuisiens artisans, petits patrons, commerçants et même industriels assez importants. *Le Cempuisien* a quelque temps été imprimé par un artisan sortant de l'O.P. (Il est regrettable que les métiers du livre n'y soient plus enseignés). La rubrique « L'Amitié cempuisienne » des récents numéros mentionne : un peintre,

A l'imprimerie sont tirés, le bulletin de l'O.P. (B.O.P.), la réforme musicale et des publications de toutes sortes.





Le modelage est de toutes les occupations manuelles, celle qui exerce le plus sûrement l'œil et la main et qui développe le mieux, le sentiment esthétique.

deux coiffeurs pour dames, un artisan et commerçant en articles de photo, phono, T. S.F., un fabricant de meubles (industriel). En outre, notre président d'honneur est lithographe (industriel) et président de sa chambre syndicale; deux autres sont établis imprimeurs-typographes. Nous avons même eu deux restaurateurs.

Il y a certainement aussi d'autres anciens élèves de l'O.P. établis qui nous ignorent et que nous ignorons parce que, s'ils ont « profité » de son éducation, ils n'en ont pas compris l'esprit. Ceux d'entre nous qui en connaîtraient, en situation prospère, pourraient leur signaler utilement l'existence à l'Amicale des catégories de membres à vie et de membres bienfaiteurs... et qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Promenades et Excursions

D'après G. Giroud : « Elles étaient en grand honneur à Cempuis. Outre les promenades habituelles du dimanche, on entreprenait par les beaux temps et en toute saison, dans la semaine, sans souci des fêtes, n'ayant pour guide que le soleil et pour but que le profit physique, intellectuel et moral des enfants, de grandes promenades, de longues excursions qui, pendant les vacances, duraient plusieurs jours. Les grands seulement prenaient part à ces dernières. Graduellement entraînés, ils parvenaient à faire de très longues courses. »

Pour permettre aux plus jeunes enfants d'y prendre part, P. Robin avait demandé, le 5 novembre 1882, « l'autorisation d'acquérir à bon compte (il en indiquait le prix) un omnibus pouvant contenir 36 enfants »

Le but était souvent un cours d'eau dont, en dehors de la très intermittente «Mertru» du Mont-Saquin, on est privé dans un rayon de 8 à 9 kilomètres autour de Cempuis.

Parmi les buts d'excursions, j'ai relevé plusieurs fois Dameraucourt (pour son ruisseau et ses grottes préhistoriques), Crèvecœur, Croissy, Poix, Prévillers (sablière du « Bois des Gallets » avec, en plus de son attraction propre, celle de vestiges préhistoriques), Haute-Epine (ruines d'un château féodal que je n'ai pas souvenir d'avoir visité), Marseille-le-Petit qui depuis a préféré le qualificatif de « en Beauvaisis » (où nous attiraient le Thérinet, jolie petite rivière, et sur ses bords un pittoresque petit château, en briques), Roy-Boissy, Fontaine-Lavaganne (aussi pourvus d'une rivière).

G. Giroud dit qu'il a noté dans le B.O.P. le compte rendu de plus de trente excursions, en dehors de celles des vacances et des simples promenades. La plus courte était de 18 kilomètres, la plus longue de 40.

Elles comportaient souvent la visite des industries ou curiosités locales. Les élèves de l'O.P. donnaient fréquemment des concerts de musique, vocale au début, et aussi instrumentale après la première sortie de la jeune fanfare, en 1884, au cours d'un circuit par Grandvilliers, Halloy, Gaudechart, Grez, Hamel.

Par la suite les excursions seront souvent combinées avec la participation à des concours de musique, de gymnastique, ou à des fêtes locales.

Elles auront parfois, un but de propagande, comme à Breteuil, pour aider à la formation d'un bataillon scolaire, ou d'une société de gymnastique à Crèvecœur et à Grandvilliers (1887) plus tard à Marseille-le-Petit.

Le B.O.P., juillet-août 1888, reproduit d'après *La République de l'Oise* le discours prononcé à Grandvilliers, par un professeur de l'O.P. :

« Au nom de l'O.P. et de son directeur, je prie l'administration départementale de l'Oise... d'agréer nos remerciements pour la justice qu'elle veut bien nous rendre publiquement, en nous considérant comme les promoteurs et les vulgarisateurs de la gymnastique dans le canton de Grandvilliers et les régions environnantes.

« En effet, partout où nous croyons notre présence utile, partout où une invitation nous est adressée pour quelque fête républicaine, nous accourons avec le plus grand empressement..., nous faisons pénétrer partout les grandes idées de progrès et d'émancipation sociale. »

Mieux qu'une dissertation, la relation d'une excursion type donnera une idée exacte de la conception qu'en avait P. Robin (B. O.P., nov.-déc. 1888) :

« Crèvecœur est une de nos promenades de prédilection. Ce n'est pas trop loin pour une journée d'hiver, il y a une très intéressante usine à visiter, et partout réception cordiale, franche sympathie.

« Le 11 décembre s'annonçait trop beau pour un samedi; à l'O.P. où l'on n'a pas de préjugé et où le règlement est un guide utile, et non une pesante chaîne, on fit un dimanche de ce jour ensoleillé, chargeant le lendemain d'être un samedi qui serait ce qu'il pourrait (et il fut sombre).

« Particularité nouvelle : grâce à des générosités renouvelées, à des occasions saisies aux cheveux, la petite armée de 100 excursionnistes comprenait un escadron de 18 vélocipédistes, bicycles pour les garçons, tricycles pour les filles et les personnes plus âgées (4).

« Ces chevaux de fer n'aiment pas à aller lentement au pas des piétons. Aussi avançant, revenant, papillonnant sans cesse, ils firent pour aller trois ou quatre fois le voyage avec des cavaliers différents.

« Quel noble appétit à l'arrivée ! Avec quel entrain on avalait les plats de « corned beef » de Chicago, 8 pains de 5 kilos et les bondons apportés par la caravane; un petit supplément de 20 livres de pain disparut comme par enchantement.

« Après dîner, avec l'aimable permission de M. le Maire, réunion dans le préau de l'école des filles. Nos enfants y donnent une de ces courtes séances récréatives souvent décrites : chants, fanfare, gymnastique d'ensemble. Les élèves des deux écoles, garçons et filles, leurs instituteurs et institutrices, un nombreux public couvrent d'applaudissement la petite armée du progrès.

« Une courte causerie avait rappelé les heureuses innovations du programme de la République pour l'enseignement primaire : travaux manuels, gymnastique, exercices militaires, promenades scolaires, musique.

« On le sait, en fait de musique, nous aimons non seulement à amuser le public, mais surtout, quand nos auditeurs sont des écoliers et leurs maîtres, nous tenons, pour avoir des imitateurs, à leur parler de nos moyens d'action et à leur donner des exemples.

« Aussi, après quelques explications verbales sur le mode d'enseignement, seul capable de populariser la musique, faute de tableau en plein air pour montrer ce qu'on peut faire faire à une troupe d'écoliers en fait de lecture musicale, nous avons fait des exercices de phonomimie. Un professeur de Crèvecœur a vocalisé par fragments un morceau que nos élèves ont immédiatement chanté en nommant les notes.

« Après cela, visite à MM. Grégoire Frères, dont la magnifique filature est vue par les nouveaux et revue par les anciens avec le plus grand intérêt. Quelle splendeur industrielle, mais hélas ! aussi à quel écrasement de la pauvre humanité ! De 5 h. du matin à 7 h. du soir avec deux heures d'interruption pour les repas, hommes, femmes, adolescents vivent au milieu d'un tapage assourdissant, dans une température élevée, rattachant les fils cassés avec une vitesse vertigineuse.

« Nous n'avons garde d'accuser nos hôtes, hommes excellents, ne pouvant à eux seuls opérer la réforme humanitaire de l'industrie; mais nous ne pouvons nous empêcher d'aspirer à cet avenir lumineux où, en échange de son travail, tout homme aura non seulement du pain, mais encore du loisir et les joies de la famille.

« Au retour, l'avant-garde franchit en 55 minutes les 11 kilomètres d'un chemin qui est loin d'être plat, et quand le gros de la troupe arrive une heure et quart après, on trouve à point le souper qui est l'agréable terminaison toujours fêtée d'une journée où l'on a fait une bonne provision de santé et d'entrain. »

Il y avait aussi de courtes excursions pour toute la maisonnée, avec voitures portant les vivres pour la journée et les plus petits quand ils étaient fatigués, par exemple (16 mars 1884) Grandvilliers, Sarnois, Sarcus, Elancourt, Dameraucourt et retour.

On remarquera que les excursions de l'O. P. étaient à la fois un exercice physique, une distraction, un enseignement, un moyen de propagande pour les principes d'éducation intégrale; qu'à l'occasion elle donnaient lieu à des réflexions sur les mauvaises conditions sociales et la nécessité de les améliorer.

Dans les "Travaux manuels" page 38 rétablir ainsi le texte page 38 col. 2 après la 3ème ligne, se reporter page 39 1ère col. : 9ème à 12ème ligne.

Excursions de vacances.

Le B.O.P., Novembre 1882, mentionne que 38 élèves ont été passer des vacances à Mers, du 28 septembre au 5 octobre et que, parmi eux, 12 ont fait le trajet à pied, sans plus de détail.

En Janvier-Mars 1884, il publie une relation de « Voyage au Tréport » (vacances 1883) par l'élève G. Giroud, mais le trajet a été fait en chemin de fer.

En janvier 1885, sous la rubrique « Vacances de 1884 », il annonce que les enfants, beaucoup plus nombreux que l'année précédente, ont été répartis en 3 groupes successifs. Le deuxième constitué par « les bons enfants, garçons et filles au-dessus de 10 ans, qui avaient mérité par leur vaillance dans les précédentes excursions d'être inscrits sur la liste des solides marcheurs, sont partis à pied de Cempuis au nombre de 28, le 16 août à 4 heures sous la conduite du Directeur et de Mme Robin ». Ils ont « fait des étapes de 8 à 10 lieues par jour... la plupart porteurs d'un instrument de fanfare, d'une giberne et d'une musette ». Au retour, un voyage à pied par Dieppe et Rouen était réservé aux « enfants qui, par la rédaction écrite de la première partie de l'excursion (donneraient) une preuve suffisante du bon profit qu'ils en avaient retiré ». Une relation en est donnée d'après les rédactions d'enfants (B.O.P., nos 12 à 14, janvier, mars, mai, septembre 1885) dont voici l'essentiel :

« Le 17 août nous sommes partis de Cempuis à 4 heures, nous dirigeant vers Amiens, à 10 lieues de distance, où notre petite caravane était attendue le soir même... Chacun était muni d'un sac-musette contenant les objets de toilette et le déjeuner du matin. 18 avaient de plus leur instrument de musique et la giberne renfermant les morceaux à exécuter, d'autres étaient chargés des cartes d'état-major de la région à parcourir, et des instruments ou objets si utiles dans les voyages : jumelles, boussole, baromètre, pédomètre; sextant, boites à herborisation, produits pharmaceutiques, etc...

« Ayant traversé Beaudéduit, nous nous arrêtâmes à Belleuse, car nos estomacs

criaient famine; là... groupés sur les divers instruments et véhicules d'une ferme dont les propriétaires, amis de l'O.P., nous faisaient on ne peut plus aimablement les honneurs, nous avons dévoré nos provisions de route et repris notre marche après avoir remercié par un concert matinal nos aimables hôtes et les nombreux habitants sympathiquement accourus.

« A partir de ce moment, la marche par Conty, Wailly devint pénible car le soleil nous dardait de ses rayons; arrivés à Loeuilly un peu avant midi... nous avons fait un solide dîner, et nous nous sommes étalés avec délices sur le foin d'une grange pendant une bonne heure, car il fallait prendre des forces pour arriver à Amiens dans la soirée.

« Bien reposés nous sommes repartis pleins d'ardeur malgré le soleil de plus en plus brûlant. Nous avons traversé Namphty et Plachy et obliqué à gauche pour visiter à Proussel une papeterie... Nous avons été vivement intéressés par les diverses transformations que subissent les chiffons jusqu'au moment où ils sont devenus beau papier blanc... Nous avons fait de notre mieux avec notre fanfare et nos chants pour témoigner notre reconnaissance... Après un excellent bain de pieds dans le canal Lamoricière sur lequel est établie l'usine, nous avons repris le chemin d'Amiens dont une douzaine de kilomètres nous séparaient à peine.

« Bacouel, Saleux, Salouel, derniers villages de notre étape, étaient successivement franchis; à 18 h. 30 nous arrivions triomphalement dans Amiens, fanfare en tête, suivis de la foule et rentrions à l'Ecole Normale que le directeur, l'économe et les professeurs ont réussi à nous faire considérer comme un véritable paradis terrestre... A peine arrivés nous nous sommes débarrassés de nos bagages, sacs et instruments et, oubliant les fatigues d'une étape de 10 lieues, la plupart de nous se sont élancés sur les agrès de gymnastique en attendant le moment du souper, lequel ne s'est pas fait longtemps attendre.

« A l'appel de la cloche nous nous rendons à table; suivant notre habitude, nous exécutons d'abord un chant et nous nous mettons aussitôt en devoir de réparer nos forces et faisons le plus grand honneur à l'excellent repas qui nous était offert. Nous terminons par quelques joyeux chants, nous prenons une courte récréation et nous allons enfin nous reposer des fatigues de la journée.

« Le lendemain nous avons un peu fait les paresseux car nous ne nous sommes levés qu'à 7 heures... Après le déjeuner nous commençons nos promenades dans Amiens... sous la conduite de nos hôtes auxquels avait bien voulu se joindre l'Inspecteur primaire. Nous avons successivement visité dans la matinée : les machines hydrauliques qui fournissent l'eau potable, la Citadelle, le jardin botanique et le Muséum d'histoire naturelle annexé, la Cathédrale, une manufacture de velours de coton. Dans l'après-midi : les promenades de la Hotoie, le musée de Picardie. Puis bain à « l'école de natation située sur un des nombreux îlots formés par les divers canaux qui sillonnent la ville et auquel un bateau, faisant un service régulier, conduit les baigneurs ». Le lendemain, 19 août, lever à 4 heures et départ.

« La matinée était brumeuse mais... notre marche était alerte et nos chants (alternance de solos et de reprises en chœur) se succédaient sans interruption. Picquigny (13 km.), visite des ruines imposantes et des souterrains du château féodal. Vers midi nous arrivons à Hangest-sur-Somme sous une pluie battante; abri et omelette au lard chez un aubergiste. A 14 heures beau temps, concert pour les habitants et départ. Notre après-midi a été une longue et intéressante leçon de botanique dans la magnifique vallée de la Somme; cette vallée est marécageuse, on y exploite la tourbe... nous avons eu plaisir à y patauger pour y cueillir des diverses plantes. Nous avons terminé notre étape à Longpré où nous avons été parfaitement traités par une brave personne, Mme Vve Louchet. » Son nom mérite d'être retenu car P. Robin précise en renvoi (N. du D.) : « Elle nous a servi un plantureux dîner comprenant potage, poulets, purée de pommes de terre, dessert, pain et bière; le tout revenant à la fantastique somme de 0 fr. 52 par tête. » (Cela valait le traditionnel concert de remerciement et il a dû être donné de bon cœur.)

Le rédacteur « collectif » poursuit :

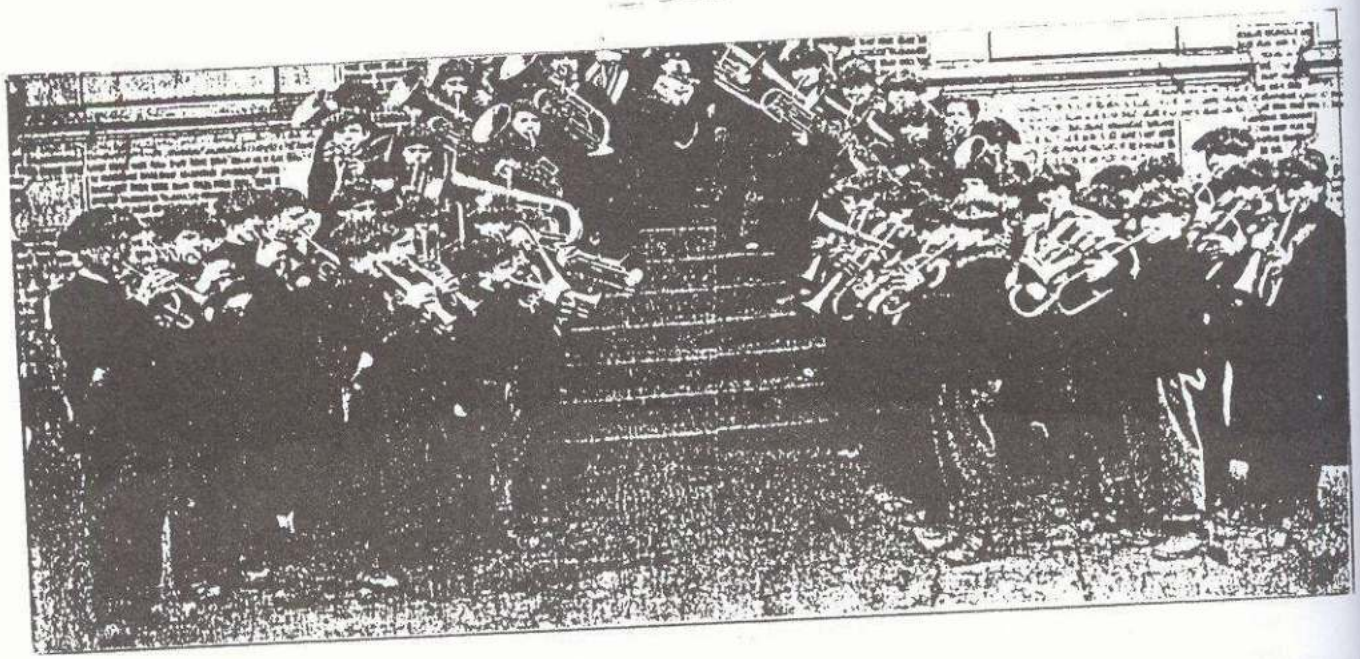
« Après, nous sommes allés nous reposer; des lits avaient été offerts aux filles, mais les garçons ont eu le bonheur de coucher dans une grange comme de véritables soldats. Le lendemain, 20 août, nous avons visité, avant de nous remettre en route, une importante fabrique de jute, plante textile qui sert principalement à faire des tapis magnifiques. Nous avons quitté Longpré à 8 h. 30 et nous sommes arrivés au collège d'Abbeville à 13 heures, ayant fait une étape de cinq lieues... nous y avons été accueillis par l'Econome avec autant de gracieuseté qu'à Amiens. »

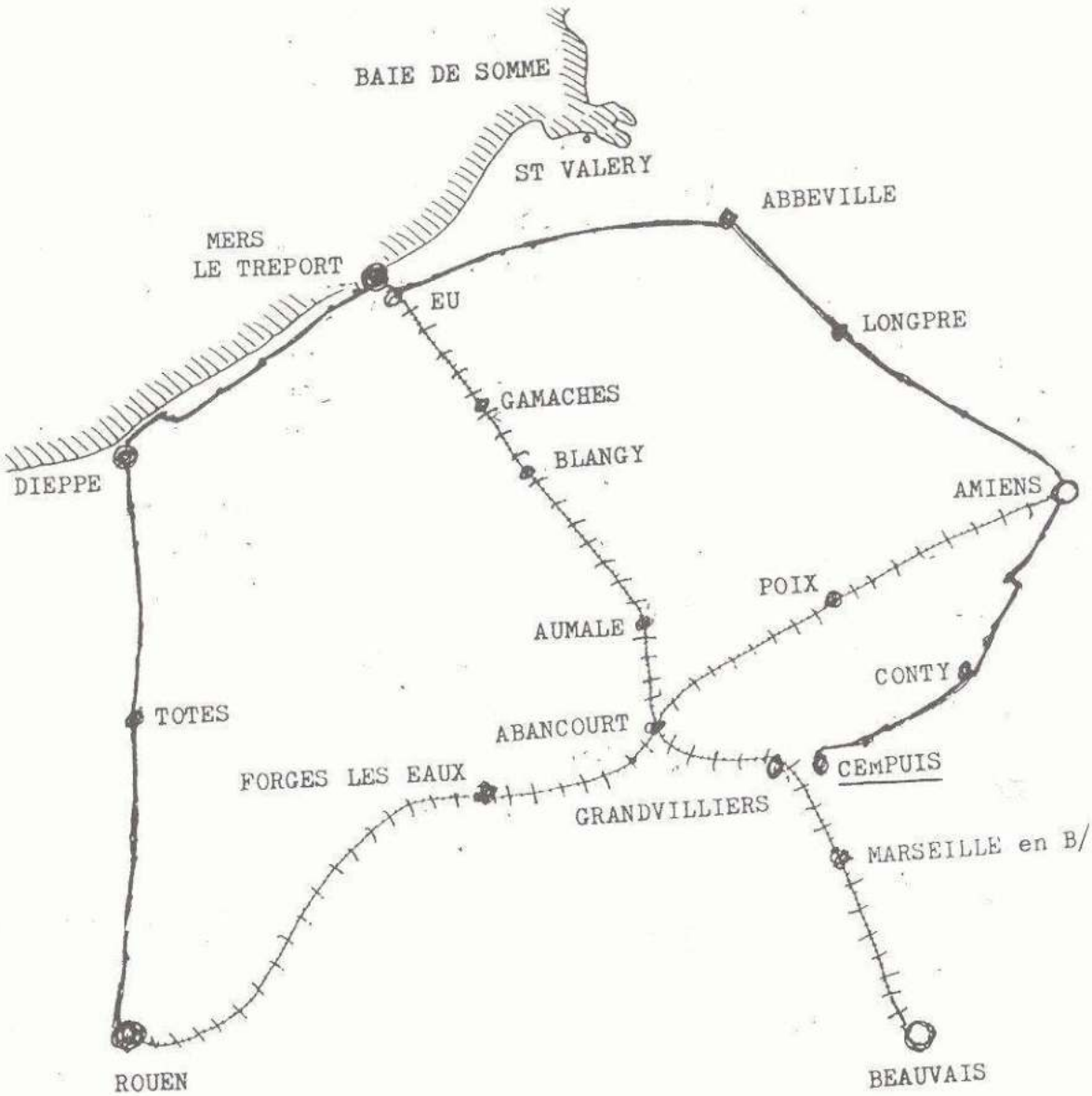
Le Maire, l'Inspecteur primaire, le Conservateur des musées font visiter la ville, le musée Boucher de Perthes, le musée municipal, le jardin public.

« Le 21 à 4 heures nous traversions la ville musique en tête, marchant bon train pour dire bonjour aux jeunes camarades que nous allions remplacer à Mers. »

Halte à Fressenneville pour visiter une grande fabrique de cadenas et serrures, collation aimablement offerte par les propriétaires, puis concert et remerciements. Arrêt à Woincourt seulement le temps nécessaire pour dîner. Arrivée à Mers à 16 h. 30 « mais hélas ! un peu tard ! nous apercevions à travers les arbres s'élever en spirale la fumée du train qui emportait nos jeunes camarades retournant à Cempuis ».

Suit une relation du « séjour au bord de la mer » dont il faut retenir : « Tous les jours nous faisions une rédaction de tout ce qui nous avait intéressés... nous allons à tour de rôle chercher tout ce dont la cuisinière




BAIE DE SOMME
ST VALERY
ABBEVILLE
MERS
LE TREPORT
EU
LONGPRE
GAMACHES
BLANGY
DIEPPE
AMIENS
POIX
AUMALE
CONTY
TOTES
ABANCOURT
FORGES LES EAUX
CEmPUIS
GRANDVILLIERS
MARSEILLE en B/
ROUEN
BEAUVAIS

avait besoin » et la conclusion : « Si tout le monde avait, après le travail, les mêmes plaisirs que nous le bonheur règnerait sur la terre. »

Au retour, « l'étape du Tréport à Dieppe devait s'effectuer par mer, mais le 7 septembre, jour du départ, le temps est si mauvais, le vent si violent et la mer si houleuse que le bateau à vapeur, qui fait le voyage chaque dimanche, y avait renoncé ce jour-là. Nous n'avons pas été arrêté par ce contretemps et à 15 h. 30, nous avons courageusement entrepris notre étape à pied, luttant victorieusement contre le vent qui semblait redoubler de violence.

« Nous avons suivi la grande route qui côtoie presque constamment la falaise, traversé rapidement Mont-Huon, Flocques, Criel et la jolie rivière qui y passe et nous nous sommes arrêtés à Biville-sur-Mer où, après avoir fait une large brèche à nos provisions de voyage, redit quelques-uns de nos chants, nous sommes allés nous reposer.

« Le lendemain 8 septembre, nous étions en route dès 6 heures, la tempête avait cessé et notre marche a été une suite d'enchantements; à Saint-Martin-en-Campagne nous nous sommes régalés de pain bis, de fromage et de lait. Chemin faisant nous avons ramassé une quantité considérable de champignons agarics comestibles.

« A Bracquement, nous avons laissé la route à notre gauche et sommes allés visiter les restes d'un camp de César appelé la Cité de Limes. C'est une énorme étendue de terrain complètement entourée de talus et de fossés et bornée au nord par la falaise... on domine la mer et le pays environnant à une très grande distance. A l'intérieur du camp sont de petits tertres que l'on dit être d'anciens tombeaux romains.

« Nous avons traversé Puy.... profité de la marée basse pour aller jusqu'à Dieppe en longeant la grève au bas de la falaise; nous y étions à midi, et là nous avons fait honneur à notre diner et aux excellents champignons cueillis le matin.

« Nous avons consacré l'après-midi à visiter la ville (église St-Jacques, manufacture de tabacs, plage, jetée et les divers bassins du port)... et en détail un des paquebots qui font le service Dieppe-Newhaven..., c'est presque à regret que nous avons repris notre marche à 17 heures dans la direction de Rouen.

...« Nous n'en finirions pas si nous énumérions, même rapidement, les ravissants tableaux que la nature déroule sur cette merveilleuse route de Dieppe à Rouen durant les deux étapes consacrées à la parcourir (Saint-Aubin-sur-Scie, Sauqueville, Biville-la-Baignarde, Tôtes, Martinval, Les Cambres, Malaunay, Houlme, La Bauderie, Maromme).

« A Rouen, où nous sommes arrivés le 10 septembre vers midi, d'autres merveilles devaient encore éblouir notre vue. Elles ont paru bien courtes les deux journées consacrées à visiter cette ancienne et grande ville à laquelle se rattachent un si grand nombre de souvenirs émouvants de notre histoire nationale. C'est pour ainsi dire au pas de course que nous avons dû voir le port... la bourse, la douane, l'hôtel de ville, le palais de justice, la cathédrale, les églises Saint-Ouen, Saint-Maclou, St-Patrice, St-Vincent, St-Godard, St-Gervais, St-Romain, la Tour de Jeanne d'Arc, la grande horloge, l'hôtel Bourgtheroulde, la fontaine Sainte-Marie, le marché, les musées.

« Nous avons aussi consacré quelques bonnes heures à la visite de l'Exposition régionale... fait une très courte promenade sur la Seine, dans un petit vapeur et une rapide excursion dans les environs de Darnetal.

« Enfin, le 12 septembre à 17 h. 30..., nous prenions le train qui devait nous ramener à notre cher Orphelinat; toutes les splendeurs d'un voyage exceptionnel ne nous l'avaient pas fait oublier, nous l'avons au contraire retrouvé plus séduisant que jamais. »

Le B.O.P. (nov.-déc. 1894) mentionne rétrospectivement un voyage à pied de cinq jours fait en 1886 par une cinquantaine d'enfants, de Cempuis à Mers par Formerie, Neufchâtel et Dieppe.

En 1889 (d'après le B.O.P., nov. déc. 1889) « une particularité intéressante des vacances à Mers a été le voyage exécuté en vélocipède par quelques grands enfants et notamment par 4 fillettes ayant des tricycles simplement tolérables. L'étape de 82 kilomètres a été franchie dans la journée. »

Pour ne pas trop m'étendre, j'ai supprimé les noms des personnalités officielles et privées, dont la mention s'imposait dans le texte original du B.O.P. mais n'a plus d'intéret. Elles n'existent vraisemblablement plus, ou elles seraient centenaires ou presque et ne liraient pas le *Cempuisien*. J'ai supprimé aussi des détails qui ont leur intérêt, mais ne sont pas indispensables pour donner le sens et l'ambiance des excursions de l'O.P. Pour les comprendre, il faut se reporter à l'époque où elles étaient une nouveauté hardie, presque une anticipation du scoutisme et du camping actuels, que P. Robin eut adaptés à l'O.P. (comme il l'a fait avec le Bataillon scolaire) s'ils avaient alors été connus ou même concevables.

Les fêtes à l'O.P.

Le B.O.P., nº 5, juillet 1883, expose la conception de P. Robin :

« De même que les promenades scolaires et les excursions, les fêtes occupent et occuperont une place de plus en plus importante dans la vie de notre famille; les sujets intéressants ne manquent pas.

Indépendamment des grandes fêtes universellement consacrées : Premier jour de l'an, fêtes nationales historiques et patriotiques rappelant les glorieux événements de l'histoire de notre pays et en particulier les immortelles conquêtes de la révolution française, fêtes que nous célébrons avec tout l'éclat possible et en y consacrant tout notre cœur,

nous avons encore tout un programme de fêtes :

« *Les fêtes de la nature* par lesquelles nous inaugurons le commencement de chaque saison, en célébrant symboliquement suivant les époques et les circonstances leur utilité et leurs charmes particuliers.

« *Les fêtes du travail* qui sont la juste glorification de l'effort humain créant ou améliorant sous les rapports matériels et intellectuels tout ce qui doit contribuer au bien-être et au bonheur de tous.

« *Les fêtes des sciences et des arts* qui nous offrent l'occasion de manifester notre admiration pour tout ce qui peut nous grandir et nous charmer.

« *Les fêtes du progrès* qui viennent périodiquement nous rappeler les dates des grandes inventions et découvertes qui ont fait avancer l'humanité dans la voie du progrès, lui ont ouvert des horizons nouveaux ou ont contribué à l'adoucissement de ses misères.

« *Les fêtes du génie* dans lesquelles les grands hommes de tous les pays et de toutes les époques qui ont été les réels bienfaiteurs de l'humanité sont glorifiés et présentés comme de sublimes exemples à suivre et à imiter.

« *Les fêtes intimes de l'amour et de la reconnaissance* à l'occasion des anniversaires de la naissance de ceux qui nous sont chers à divers titres ou des événements particulièrement heureux pour la grande famille. Ne seront jamais oubliés : le philanthrope généreux qui s'est entièrement sacrifié pour la fondation de l'O.P., les continuateurs dévoués et convaincus de cette grande œuvre, les bienfaiteurs de nos chers enfants...

« *Les fêtes de l'humanité* dans lesquelles rêvant pour l'avenir la réalisation des grandes idées de la « Sainte alliance des peuples » de Béranger, nous célébrons la Concorde, la Paix et la Fraternité universelles.

« Toutes ces fêtes... revêtent, suivant les motifs qui les ont inspirées, un caractère différent... elles sont aussi et surtout les meilleures leçons de morale pratique qui puissent ouvrir et élever les esprits, faire naître et entretenir les grands sentiments, former les cœurs et raffermir les consciences.

« En effet, non seulement chacun a pu se rendre compte dans la causerie en famille qui fait naturellement partie du programme, du motif élevé, du noble but poursuivi et de l'importance de la fête, mais encore il met, pour ainsi dire, immédiatement en application toutes les bonnes choses qu'il vient d'entendre.

« C'est dans la diversité des jeux et des distractions auxquels chacun est appelé à prendre part suivant sa liberté et son plaisir, c'est au milieu du bonheur général et de l'entrainement qui en est la conséquence, que les grands principes d'ordre, de justice, d'égalité et fraternité se font jour et s'établissent : là, chacun apprend à user et à jouir sans réserve du bien qui lui est offert jusqu'aux limites où l'abus commencerait par un empêchement ou une restriction à la possession et à la jouissance des autres; une vivifiante émulation anime tous les rivaux amis et exerce la plus salutaire influence sur la santé du corps et de l'esprit; une unanimité spontanément créée sait faire justice immédiate, par simple observation, du perturbateur qui ne se conformerait aux conventions acceptées par tous; enfin une touchante fraternité s'établit entre les petits qui admirent les grands, et ceux-ci qui aident et encouragent les petits. »

Le B.O.P., n° 11, janvier 1885, fait connaître quelques réalisations au cours de 1884 :

« *Fête du printemps.* — Ce jour là (23 mars) tout était ensoleillé, le temps, les cœurs.

« Poésies, chants et musique ont été soigneusement choisis... joyeuse a été la glorification de la nature à son réveil. Entre les deux parties du programme, démonstration pratique par le Directeur sur l'équinoxe du printemps. Le tout a été terminé par une exhibition de vues au moyen de l'appareil à projections lumineuses.

« *Anniversaire de la naissance du Directeur* (3 avril). — A 7 heures du matin, les élèves rangés par classes sous la conduite de leurs maitres et précédés par les tambours, les clairons et la fanfare se sont rendus chez le Directeur, et par des chants, de la musique, de la poésie et des fleurs lui ont témoigné leur affectueuse reconnaissance...

« *Fête commémorative de la mort de J.-G. Prevost* (29 avril), avec la participation des élèves (fanfare et bataillon scolaire en tête), du personnel et d'un certain nombre d'habitants du pays. Lecture par l'auteur de la poésie *Notre Bois* (qui, depuis, est devenue traditionnelle à chaque anniversaire).

« *Fête du solstice d'été* (22 juin). — A la composition habituelle du programme, il a été ajouté une quantité de jeux gymnastiques : courses aux vélocipèdes, aux échasses, courses amusantes.

« *Fête nationale* (14 juillet) avec la participation des villageois de Cempuis. Si réussie qu'en 1885 elle aura celles du nouveau maire Jules Prevost (parent du fondateur), de la municipalité, du corps des pompiers, de l'école communale; de plus les honneurs d'un article élogieux de *La République de l'Oise*, de Beauvais (21-7-85, cité dans le B.O.P., n° 15, novembre 1885).

« *Fête de l'équinoxe d'automne* (19 novembre) avec programme approprié. « M. Thomas, chef de culture, a fait une causerie sur l'histoire et la culture de la betterave fourragère, comestible et sucrière et a exhibé des spécimens des variétés récoltées à l'O.P. »

« *Fête du solstice d'hiver* (21 décembre). — Conférence du Directeur, « poignante histoire de marins un jour de tempête, par Mme Robin; une belle poésie dite par M. Quervel (instituteur); chants par les diverses divisions de musique ont contribué à fournir un programme attrayant. »

La revue des fêtes réalisées en 1884 mentionne encore (ce qui mérite l'attention) :

« A la fin du mois d'octobre (1884) des affiches dont nous reproduisons le contenu

ont été placardées dans les communes voisines de l'O.P. pour inviter les habitants à participer à nos fêtes publiques de 1884-85 :

« Les réparations, puis l'accroissement du nombre des enfants ont rarement permis d'admettre, suivant une vieille tradition, à nos petites fêtes, les personnes sympathiques à l'Orphelinat.

« L'arrangement de notre gymnase nous le permet à l'avenir. Nous invitons donc cordialement nos amis à nos fêtes, de 7 à 9 heures du soir, les dimanches suivants de l'hiver 1884-85... Comme les chemins à la campagne ne jouissent ni de l'éclairage au gaz, ni de la lumière électrique, nous nous sommes arrangés pour que, pendant l'aller et le retour, nos visiteurs soient éclairés par un moyen bien supérieur : Nous nous sommes assuré le concours de la lune !

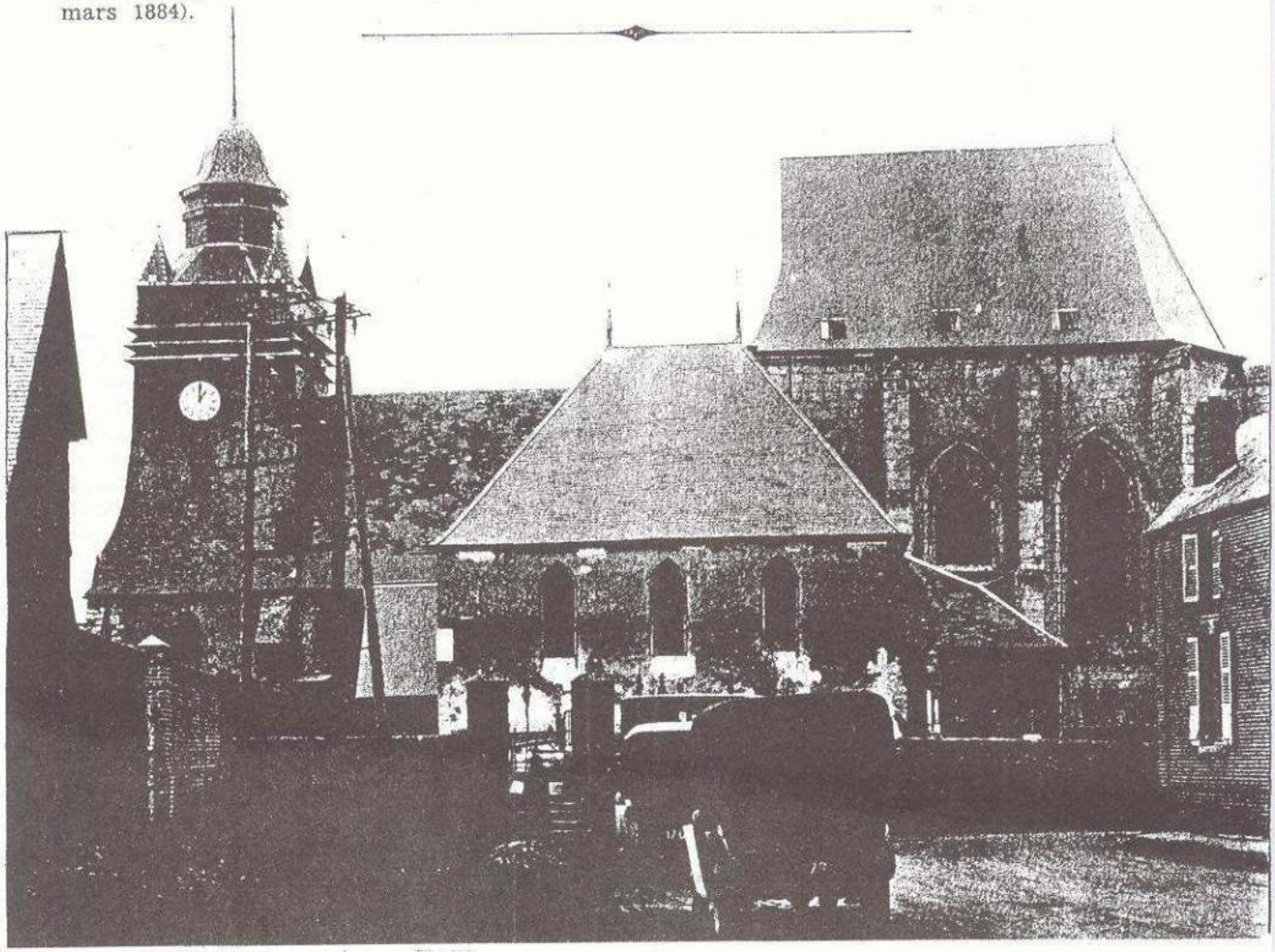
« Nos fêtes se composent de musique instrumentale, de lectures ou conférences avec expériences, projections lumineuses, exhibitions d'appareils scientifiques, d'images; de représentations, de petites scènes, de luttes et de gymnastique. »

La Bibliothèque de l'O.P.

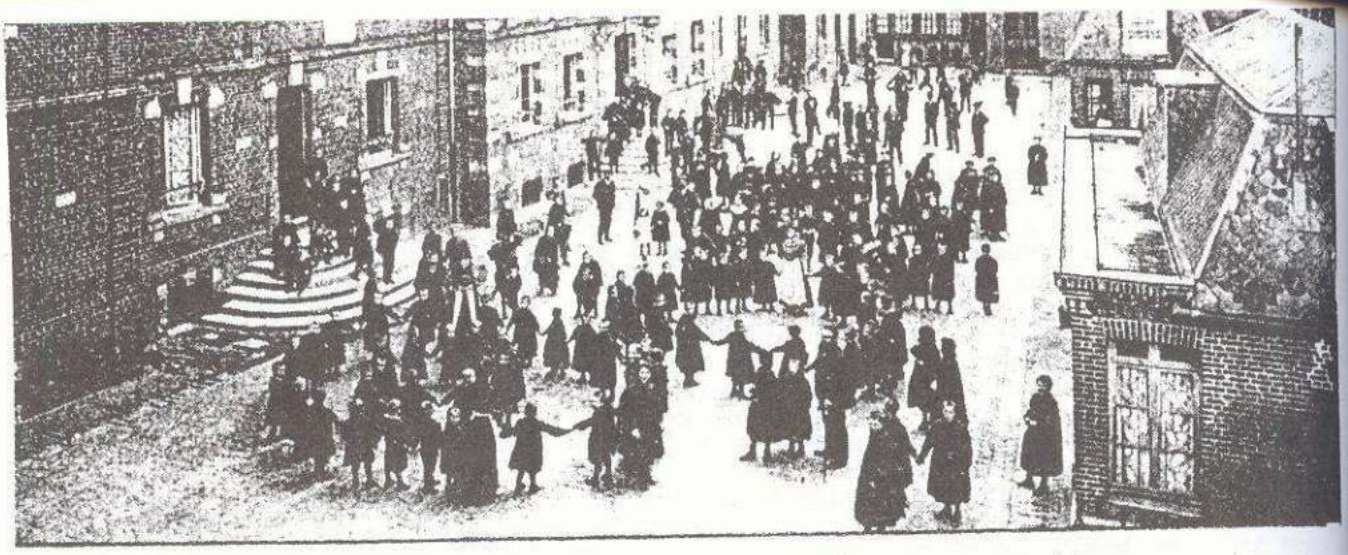
Suivant la même tradition, la bibliothèque était à la disposition, pour la lecture sur place ou le prêt, des personnes de l'extérieur autorisées par le Directeur (B.O.P., n° 8, mars 1884).

Il y avait la bibliothèque des maitres et celle des élèves, toutes deux au rez-de-chaussés du Bâtiment Ouest, la seconde dans la grande salle de droite qui, ayant de nombreuses destinations, était très fréquentée pour des raisons diverses. J'en ai conservé un vivant souvenir, comme amateur de lecture, puis comme aide bibliothécaire dans un temps où j'y étais souvent seul.

Auparavant j'avais découvert l'existence d'autres livres relégués dans le grenier du Bâtiment Nord, connue seulement de quelques employés qu'elle n'intéressait pas. Ces livres assez nombreux provenaient de bibliothèques publiques (municipales) parisiennes, ils comprenaient surtout des romans. Etait-ce la cause de leur abandon, peut-être parce que considérés comme inutiles, voire nuisibles ? ou parce qu'on craignait une contagion microbienne ? Peut-être étaient-ils remisés en attente de réparation, vaine parce que l'atelier de reliure était trop occupé par les éditions de l'O.P. ? Quoi qu'il en soit, après de nombreuses lectures clandestines, j'ai eu le regret, par la suite, de les voir vendre comme vieux papier. Ils auraient eu meilleur destin à constituer ou enrichir des bibliothèques villageoises aux environs. Mais il est probable que les règlements comptables administratifs exigeaient leur vente en bloc avec d'autres objets réformés.



- L'église du Hamel -



L'O. P. aux Concours et Fêtes Publiques

On a vu précédemment que les promenades et excursions servaient souvent à la propagande des conceptions pédagogiques appliquées par P. Robin à Cempuis. Cette propagande utilisa aussi les Concours et Fêtes publiques, lesquelles se combinaient parfois avec des excursions. L'objet en était la culture physique, la musique vocale ou instrumentale généralement, ou une combinaison des trois.

La culture physique et la musique vocale furent pratiquées dès 1881. La fanfare fut créée en janvier 1884. Le 6 juillet elle fit un début honorable au concours d'Aumale, avec la chorale plus ancienne.

En 1885 (3, 4 et 5 mai) une trentaine d'élèves prirent part, à Paris, au concours et au festival réunissant près de 500 sociétés chorales et instrumentales et donnèrent plusieurs auditions officielles ou de propagande.

A Beauvais, outre la participation déjà citée à l'Exposition Industrielle, Horticole et Scolaire, c'est encore celle aux concours : de pompe à incendie (14 juin), de gymnastique (21 juin), de musique chorale et instrumentale (26 juillet); puis des concerts en divers lieux, auxquels participait aussi la petite fanfare (8 exécutants) dirigée par le sergent Laudereau, qui devait plus tard diriger la fanfare « l'Association des Anciens Elèves ».

En 1886 (4 juillet), concours musical de Conty, combiné avec une excursion pédestre de 25 à 30 kilomètres dans chaque sens et 2 séances publiques de gymnastique à Croissy et à Belleuse.

Les 28 avril et 1er mai 1888, concours de tir et fête de gymnastique à Beauvais, combinés avec fête scolaire, promenades, visites et conférences. Voici ce qu'en dit le *B.O.P.* (sept.-octobre 1888) :

« Deux sections de garçons et une de 20 fillettes, soit 60 élèves de 10 à 15 ans, y ont participé.

« Le voyage à pied s'est admirablement effectué dans la matinée du 28. Dans l'après-midi préparation et répétition au théâtre pour la fête scolaire du soir, fort bien accueillie.

« Le jour du concours, réussite inespérée de nos jeunes tireurs, pour lesquels nous n'avions par craint de demander l'inscription dans les sections de gymnastes de 16 à 21 ans.

« Les exercices avec les barres à sphères et les jeux gymnastiques avec chants de la section de fillettes ont eu également un grand succès; celles-ci sont les premières à notre connaissance qui, rompant avec la routine et les préjugés, aient pris part à des concours de gymnastique. »

Puis, citation de la *République de l'Oise* :

« Très remarqués et applaudis (au défilé) les enfants de Cempuis, garçons et fillettes avec leurs bérets blancs et leur entraînante fanfare... par la précision et l'ensemble de leurs mouvements (ils) ont obtenu un réel succès.

« La fête de gymnastique a eu la veille, au théâtre, un prologue charmant... Les gentils enfants de l'O.P., musique en tête, ont fait samedi, vers midi, une entrée très applaudie dans les rues de la ville, après avoir fourni une étape de 20 kilomètres (ils) ont donné, comme si de rien n'était et sans la moindre trace apparente de fatigue, des aubades aux habitants avant de se rendre dans leurs quartiers généraux respectifs (les écoles normales d'institutrices pour les filles, d'instituteurs pour les garçons).

« Et le soir, frais et dispos (ils) bravaient le feu de la rampe aux acclamations d'un public de braves gens qui, pendant trois heures, ont ri tour à tour et pleuré.

« Choristes, instrumentistes, gymnastes, artistes improvisés ont rivalisé de bonne humeur, de verve et d'entrain. »

L'article du *B.O.P.* continue (après la citation) :

« Ainsi que la presse en témoigne, notre promenade scolaire a donc, une fois de plus, répondu à notre but :

« Donner la joie à nos enfants tout en les instruisant et les endurcissant aux fatigues, faire participer le public à cette joie et aider, dans la mesure du possible, à la diffusion de tout ce qui peut contribuer au progrès humain.

« Le lendemain du concours a été consacré à la visite de la ville et quelques industries, le jardin botanique, la cathédrale..., nos enfants ont donné, dans l'après-midi, à l'école normale d'institutrices et dans la soirée à l'école normale d'instituteurs, une petite fête littéraire et musicale... complétée par une petite conférence, avec expérience à l'appui, sur la sténographie Aimé Paris et l'enseignement de la musique par la méthode Galin, Paris, Chevé...

« Enfin, le 1er mai, nos pédestrians reprenaient la route de Cempuis où ils arrivèrent sans avoir laissé le moindre retardataire. »

Les 21, 22, 23 juillet, concours de gymnastique à Gournay-en-Bray. Y participent 84 enfants en 5 divisions : bébés commandés par Rose Couard caporale (actuellement encore sociétaire sous le nom de Mme Clérard), jeunes filles par Elisa Niellon caporale (décédée il y a 2 ans), garçons de 7 à 9 ans, 10 et 11 ans, 12 à 15 ans commandés par un caporal et deux sergents.

En plus, soirée théâtrale, offerte par l'O.P. au profit de la société de gymnastique « La Gournaisienne », concert sur la place, visite de la fromagerie Gervais et d'une cidrerie.

Le *B.O.P.* (nov.-déc. 1888) termine son compte rendu :

« Nos enfants ont fait de leur mieux pour se rendre utiles et agréables et nous sommes heureux des témoignages du jury, du public et de la presse.

« Ce qui charmait tout le monde, c'était de voir les mêmes enfants faire en général tout ce que chacun des autres groupes faisait en partie, et de les voir prendre non seulement part à toutes les séries d'épreuves gymnastiques, mais d'ajouter encore des innovations et de réussir en outre tout autant dans la musique vocale et instrumentale, dans la diction, les pièces de théâtre, etc... « Ils savent tout faire » disaient les auditeurs. »

En 1889, l'O.P. a pris part à divers concours organisés à Paris et à Vincennes, à l'occasion de l'Exposition Universelle. Ils ont fait l'objet dans le *B.O.P.* de relations d'après les rédactions d'élèves : Mai-Juin (gymnastique à Vincennes); Juillet-Août (gymnastique et musique à Paris). Leur étendue ne permet pas de les reproduire dans cette déjà longue série d'articles, qui a un but plus général; mais voilà de la copie intéressante en réserve pour le gérant du *Cempuisien*, quand il en sera à court.

Le *B.O.P.* (mars-avril 1889) signale en outre, de 1881 à 1889 : « Une centaine de fêtes publiques et gratuites dans les départements de l'Oise, de la Somme et de la Seine-Inférieure ont contribué à répandre le goût des exercices physiques et à former des groupes de gymnastes ».

Les participations de l'O.P. aux concours ont été abondamment récompensés. J'ai supprimé les citations d'abord faites de ces témoignages de succès (d'après le *B.O.P.*), pensant préférable d'exposer l'opinion qu'en avait P. Robin. *B.O.P., Education Intégrale*, janvier-février 1892 : « Fêtes et concours publics » :

« Nous avons souvent fait allusion à ce que nous pensions des concours publics. Malgré notre répugnance, nous avons pris part à un certain nombre d'entre eux, et nous y avons été comblés de récompenses, ce qui nous permet de dire bien franchement notre avis et de prendre pour l'avenir une résolution ferme sans risquer d'être accusés d'impuissance, comme le renard de la fable.

« Du reste, les manifestations publiques convoquées dans lesquelles nous avons gagné médailles, palmes, couronnes et diplômes, sont très peu nombreuses par rapport à celles que nous avons spontanément organisées ou auxquelles nous avons pris part, sans autre intérêt que celui de répandre un peu de joie et de faire quelque utile propagande.

« L'occasion s'étant présentée de faire à ce sujet une déclaration formelle, nous la reproduisons dans le Bulletin souhaitant que les idées qu'elles renferment aient de l'écho partout. » Suit une lettre au Président de l'Association départementale des Sociétés de gymnastique et de tir de l'Oise, datée du 27 novembre 1891 :

« Considérant que les concours avec classement résultant d'appréciations souvent données sans motifs à l'appui, créent partout de mauvais sentiments de rivalité, de vanité, de jalousie, d'hostilité, entre gens qui ne devraient avoir d'autre but que l'expansion du bonheur humain;

« La Famille de Cempuis (c'était le nom de la Société de gymnastique et de tir de l'O.P. succédant au Bataillon scolaire) propose leur suppression et leur remplacement par des fêtes.

« La récompense, le paiement que doit recevoir tout groupe ou individu, prenant part à l'exhibition de l'art qu'il cultive, est l'appréciation par des gens compétents de la manière dont il réussit. La note donnant cette appréciation plus ou moins détaillée doit lui être remise dans la semaine qui suit le concours, avec droit d'en faire ce que bon lui semble, la tenir secrète, l'encadrer, la publier. Le jury jouit évidemment aussi du droit de publication et, en général, fera bien d'en user pour l'instruction de tous, et pour donner une preuve publique de sa propre valeur technique et de son impartialité.

« Après cette chose, la seule indispensable, rien n'empêche les organisateurs de donner aux participants de *modestes* souvenirs consis-

tant pour chacun en un seul diplôme, indiquant sans commentaire ou avec une seule note générale, les épreuves auxquelles il a pris part et une médaille commémorative.

« Mais rien ne nous paraît plus antisocial que cette exagération toujours croissante des récompenses sous forme de couronnes, palmes et médailles auxquelles manque, entre autres défauts, toute valeur comparative.

« En ce qui concerne la « Famille de Cempuis », elle se propose de ne plus prendre part qu'à des manifestations publiques gymnastiques, musicales ou autres qui auront adopté ce programme de bonne confraternité et de saine émulation. »

Participations de l'O.P. aux Expositions :

Elles présentent un intérêt particulier parce qu'elles ont provoqué la publication spéciale ou la diffusion de notices sur les buts, moyens, réalisations et informations sur la vie de l'O.P.

La première, à l'*Exposition internationale d'hygiène et d'éducation de Londres* en 1884, a déjà été citée précédemment (2). Elle fut un succès, d'où résulta un second en 1885, à l'*Exposition Universelle de la Nouvelle-Orléans* (U.S.A.) où un grand nombre d'objets exposés à Londres avaient été envoyés, aux frais de la Commission américaine qui les avait remarqués.

Dans un cadre local, à l'*Exposition industrielle, horticole et scolaire de Beauvais* (1885) les travaux manuels et scolaires de l'O.P. obtinrent la plus haute récompense.

Nouvelle conséquence probable de l'Exposition de Londres en 1888, à l'*Exposition Universelle de Melbourne* (Australie), un diplôme d'honneur est obtenu.

⁂

En 1889, à Paris, la fameuse *Exposition Universelle du Centenaire* (du début de la Révolution française) dont il subsiste la Tour Eiffel, marque dans l'histoire de Cempuis.

Le *B.O.P.* de mars-avril 1889 explique à cette occasion la situation rétrospective et présente de l'O.P. : Caractère et historique, Administration et direction, Budget, Conditions d'admission, Organisation, programmes, emploi du temps, Statistique des résultats officiels de notre exposition, Propagande. C'est seulement le B.O.P. (devenu *L'Education Intégrale*) de septembre-octobre 1891 qui fait connaître les résultats, par un extrait du rapport du Jury international sur la classe 6.

La première partie se réfère à l'exposé du *B.O.P.* de 1889 précité. Voici la conclusion du rapporteur Benjamin Buisson (peut-être parent de Ferdinand Buisson avec lequel il ne faut pas le confondre), délégué du Ministre de l'Instruction publique aux expositions de Londres, La Nouvelle-Orléans et Melbourne :

« En somme, voilà un établissement ou plutôt un organisme vivant, s'il en fut. Il n'y a pas là seulement des enfants qui ont trouvé un asile, et des classes et des ateliers bien dirigés. Il y a un essai d'éducation complète préparant à la vie, habituant les enfants à aimer le travail, respectant et encourageant la spontanéité de chacun, éveillant l'enthousiasme pour le bien, leur donnant la foi à l'idéal sans aucun recours au dogme. Le fervent directeur de cet orphelinat, M. Robin, appelé par le Jury à exposer ses théories, a répondu avec une entière sincérité aux questions de plusieurs jurés sur la coéducation et l'enseignement de la morale positiviste.

« Notre collègue pour la Suisse, M. Gobat, vice-président du groupe 11, a publié dans son rapport un récit de cette séance animée; il y exprime le regret que la médaille d'or votée primitivement n'ait pas été maintenue à l'O.P. lors de la révision des récompenses; il a même essayé de demander au jury supérieur de la rétablir. Mais si quelques membres du jury ont fait des réserves à propos de ces deux questions controversées et un peu délicates, en effet, de la coéducation des deux sexes et de la morale sans base religieuse, nous croyons exprimer l'avis unanime en assurant l'O.P. que pour tout le reste, les méthodes pédagogiques de Cempuis ont été unanimement approuvées. Pour nous qui avons visité plusieurs fois l'O.P. et avons suivi avec intérêt l'expérimentation qui se fait dans cette maison, il nous semble qu'elle méritait d'être encouragée malgré sa hardiesse même, et il était bon qu'elle figurât à une Exposition qui fêtait une grande date d'émancipation politique et sociale. Nous sommes satisfaits d'apprendre qu'on va la voir de plusieurs points de l'étranger, comme jadis on allait voir à Yverdon les essais de Pestalozzi, et que des pédagogues russes et belges prennent à Cempuis leurs inspirations. »

Voici les parties essentielles du rapport du Dr Gobat, directeur de l'Enseignement primaire à Berne, dont il vient d'être question :

« ... par les principes éducatifs dont il s'inspire (l'O.P.) occupe une place prépondérante parmi les établissements du même ordre (suit une description)...

« L'éducation est essentiellement pratique; mais cette qualification n'exclut nullement qu'elle ne tente en même temps, dans l'application, à pénétrer les enfants de la dignité humaine, de l'amélioration morale individuelle, de la fraternité sociale, sentiments qui, en somme, appartiennent aussi à la vie pratique, si nous considérons l'homme au point de vue de la société humaine, à laquelle il est lié par des liens indissolubles.

« L'O.P. est une grande famille dans laquelle non seulement les éducateurs, mais même les enfants remplissent quelques-unes des fonctions de père et mère; les petits sont confiés aux grands qui sont responsables de leur tenue, de la propreté, de leur conduite. A signaler la manière dont les fautes sont réprimées : après avoir été rendu attentif à la faute ou à une omission répréhensible, l'enfant fait sur son cahier de conscience, une rédaction se rapportant à cette faute ou omission. Cette confession adressée à soi-même, ce redressement d'une erreur d'autant plus réfléchie qu'il se produit sous la forme

écrite, doivent être d'un grand effet moralisateur (suit un exposé de l'éducation physique)...

Les deux sexes sont élevés ensemble, sans aucune séparation pendant le jour; les élèves ne reçoivent ni enseignement religieux, ni enseignement moral théorique; l'enseignement moral résulte de l'ensemble des actes des élèves et de leurs relations mutuelles et quotidiennes avec les autres membres de la communauté.

« Ces deux principes, la coéducation et l'enseignement de la morale réduit à des déductions pratiques, ont soulevé de vives discussions au sein du jury de classe.

« De l'avis de quelques membres, l'O.P. ne devait être jugé que d'après ces deux principes éducatifs, et comme ces membres ne les approuvaient pas, l'établissement ne pouvait, d'après eux, recevoir une haute récompense. Grâce au vote unanime des jurés étrangers, la médaille d'or fut décernée à l'O.P., le jury se trouvant presque au complet, soit au nombre de 15 à 20 membres. Mais quelque temps après, tout à la fin des opérations, alors que plusieurs jurés étaient partis, que d'autres n'assistaient plus aux séances, abandonnant le reste de la besogne au bureau, les jurés, réduits à quatre ou cinq, cassèrent la décision précédente et adjugèrent à l'O.P. la médaille d'argent. J'ai vainement protesté, au jury supérieur, contre ce procédé et réclamé la médaille d'or.

« Il est regrettable que les choses se soient passées ainsi. Car on peut en déduire la fâcheuse conséquence que le jury a condamné les principes éducatifs de l'O.P.; pourtant cet établissement se trouve placé sous l'autorité du Préfet de la Seine, qui devrait le réformer, si ces principes sont mauvais, mais qui se gardera bien de le faire, parce que l'O.P. — s'il m'est permis de le juger par ses actes — est une des plus belles institutions de France.

« Son exposition prouve qu'il est resté fidèle à son programme. Les méthodes d'enseignement sont simples et pratiques; l'enseignement est encyclopédique, dans ce sens que rien de ce qui intéresse la vie pratique ne reste étranger à l'élève. On a le sentiment qu'une foule de choses s'apprennent au moyen de l'observation, la meilleure initiatrice, celle dont les leçons se gravent le mieux et avec le moins d'efforts dans l'esprit.

« Les ouvrages exposés étaient, ou des travaux manuels proprement dits, qui se distinguent par une très bonne graduation, ou des travaux de toute espèce, d'apprentis ou d'apprenties... Une chose m'a beaucoup plu dans l'exposition des travaux du sexe (féminin) : l'absence de colifichets.

« J'avais perdu l'habitude de contempler la simplicité, je l'ai retrouvée à l'O.P. »

P. Robin ajoute en conclusion :

« Nous l'avons souvent dit, la partie matérielle des récompenses nous touche peu : nous préférons les mériter sans les avoir, que de les avoir sans les mériter. La seule chose, qui nous importe, c'est l'approbation, la sympathie d'hommes d'une haute compétence comme MM. B. Buisson, Gobat et tant d'autres, et l'on peut voir que cela ne nous manque pas. Ce n'est donc pas pour nous, mais pour les idées de progrès, que nous sommes tristes de voir, cent ans après la Révolution française, une petite minorité réactionnaire avoir la puissance de *réformer*, après coup, les décisions de la majorité libérale. »

***

Après cette lutte sournoise qui ne réduisait que l'apparence et non la réalité de son succès, l'O.P. eut aux Expositions Universelles d'autres ennemis : la négligence administrative et la malveillance. Sous la rubrique « *Nos expositions lointaines* » le *B.O.P.* (*Education Intégrale*) de juillet-août 1894 mentionne :

« Nous n'avons jamais pu savoir ce que sont devenus les nombreux objets envoyés à grand prix à *Moscou*, en 1891.

« Notre envoi à *Chicago* (1893), n'a été que partiellement déballé. Des deux personnes qui y ont particulièrement cherché notre exposition, l'une a vu une caisse ouverte au hasard, l'autre des caisses non ouvertes entassées sous un hangar. Il ne nous en est revenu que des débris informes.

« Nous avons appris avec chagrin que notre envoi soigné à *Anvers* (1894), à peine déballé, a été complètement pillé.

« Dans notre libéralisme, au lieu de mettre, suivant l'usage ne touchez pas, nous mettons maniez avec soin et remettez en place. Ceci est bon pour la majorité, pour les honnêtes gens, mauvais pour les autres. Ceux-ci sont arrivés les premiers et n'ont laissé que des caisses vides, que certains ont pu croire une mauvaise plaisanterie de notre part.

« Nous sommes un peu habitués à cela, et depuis longtemps notre opinion est faite sur le peu d'utilité de notre participation aux grandes expositions internationales et universelles, et nous leur préférons de beaucoup les expositions spéciales où le grand public ne vient pas, mais où les intéressés peuvent étudier à loisir.

« Par contre, nous avons de bonnes nouvelles de notre exposition à *Lyon*. Bien surveillée, très visitée par les instituteurs, surtout par les... congréganistes ! »

D'après le *B.O.P.* (*Education Intégrale*), de mai-juin 1891, la malchanceuse exposition de Moscou était considérée « comme un excellent moyen de propagande ». Des subsides avaient été accordés par le département de la Seine et un bel emplacement réservé. Il avait été fait « un envoi très important de travaux d'élèves et de documents de nature à donner une idée aussi complète que possible de l'organisation, du fonctionnement et du but de l'O.P. ». On est fondé à penser que les fonctionnaires tsaristes, pour qui la connaissance de la langue française était courante, ont dû être suffoqués (en lisant les notices) par la coéducation et la morale sans religion, que leur premier réflexe a été de détruire cette littérature révolutionnaire et

tout le reste pour plus de sûreté. A Anvers et à Chicago, l'hypothèse d'un sabotage de « bien pensants » est possible.

Le même *B.O.P.* mentionne la participation de l'O.P. à l'*Exposition d'hygiène de Paris* (Champ de Mars) et à l'*Exposition de sténographie de Neufchatel* (Suisse). Chacune fut récompensée par un diplôme d'honneur.

⁂

Enfin l'exposition idéale uniquement consacrée à l'O.P., fut réalisée au *Musée pédagogique de la Ville de Paris*, avec des conférences de P. Robin, P. Guilhot, Ch. Delon et G. Giroud. Retardée par le deuil national qui suivit l'assassinat de Sadi Carnot, Président de la République, elle eut lieu du 3 au 17 juillet 1894. Bien entendu le *B.O.P.* (*Education Intégrale*) l'annonça et la décrivit dans des articles qu'il serait trop long de reproduire. Elle fut surtout visitée par des instituteurs et personnes intéressées à divers titres aux questions d'éducation, par des membres de la Société de Sténographie Aimé Paris et de l'Association Galiniste et par d'assez nombreux parents d'élèves de l'O.P. C'était le public souhaité.

B. Buisson proposa (à la séance de clôture) « qu'une réduction de cette exposition, condensant sous un moindre volume les éléments les plus importants, soit préparée à l'O.P. pour être jointe aux collections du Musée pédagogique du Ministère de l'Instruction publique, rue Gay-Lussac » et en félicitant les organisateurs, il conclut :

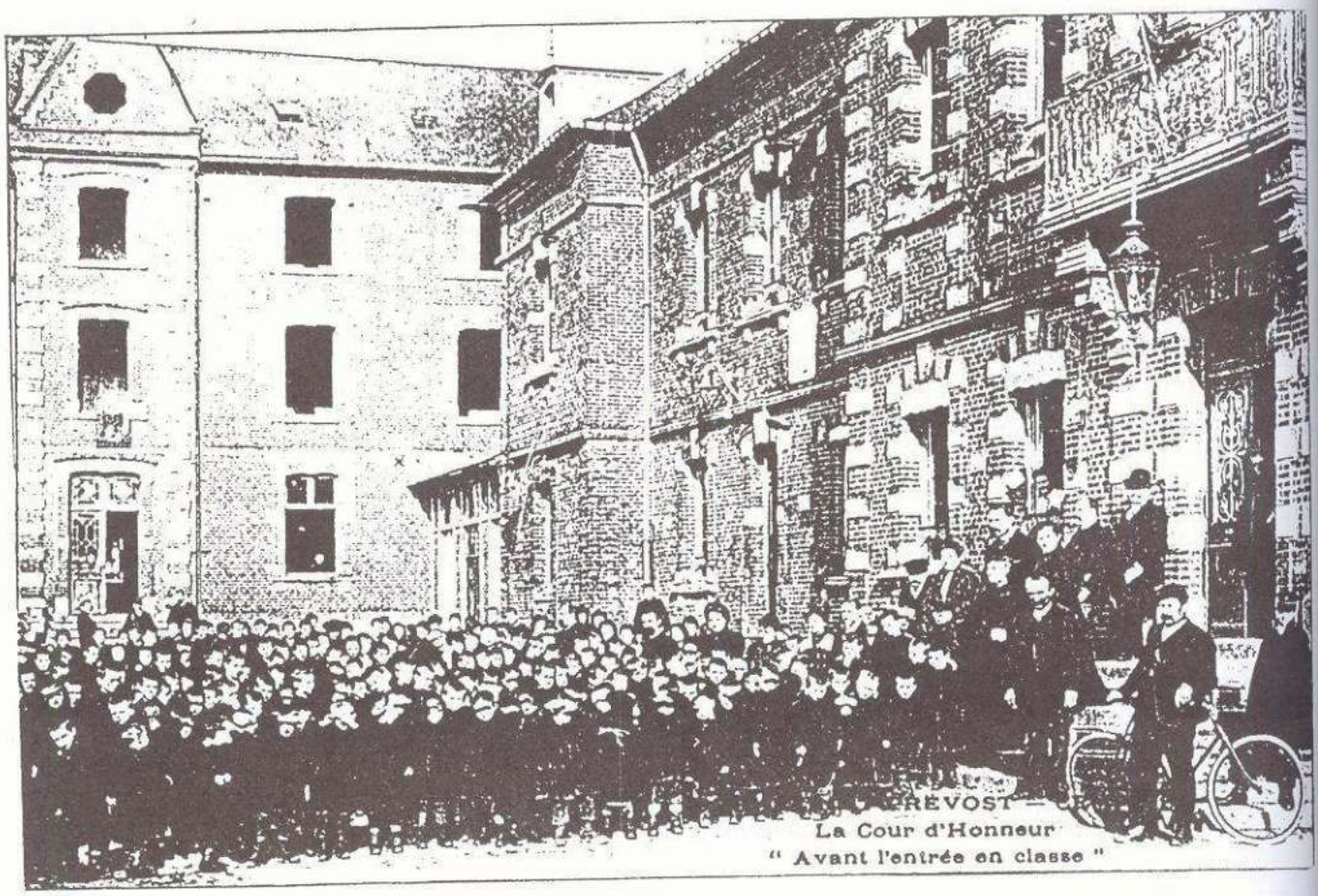
« Je félicite particulièrement M. Robin et ses collaborateurs de ce que, possédant un magnifique outillage et des moyens de réalisation exceptionnels... ils n'en ont pas moins songé aux modestes instituteurs dépourvus de pareilles ressources, en constituant une série méthodique, très intéressante et très variée de travaux manuels réellement *scolaires*, pouvant être exécutés avec l'outillage le plus restreint, dans la plus petite école de village. Cette exposition, du reste, prouve qu'en ceci comme en tout ce qui concerne vos méthodes et votre propagande, vous êtes des apôtres convaincus... et convaincants. »

Ces éloges compétents et mérités étaient donnés le 17 juillet 1894, or on verra par la suite pourquoi et comment P. Robin sera révoqué le mois suivant.

---

(1) *Le Cempuisien*, nos 9 de 1946; 11, 12, 14, 15 de 1947; 17, 19, 20 de 1948.

Nous rappelons que B.O.P. veut dire *Bulletin de l'Orphelinat Prevost*.



PRÉVOST — La Cour d'Honneur
" Avant l'entrée en classe "

RÉFLEXIONS et SOUVENIRS sur CEMPUIS (X)

L'O.P. en 1890

Les articles qui ont précédé concernent principalement la période antérieure à mon arrivée à Cempuis (24 février 1890) décrite d'après des documents originaux, notamment le *Bulletin de l'O.P.*, né comme moi en 1882. Avec le recul d'une soixantaine d'années, le témoin que j'ai été dès lors sera consulté aussi objectivement que s'il m'était étranger, la réflexion contrôlant ses souvenirs, en les confrontant avec les documents écrits.

Au début de 1890, la direction de P. Robin durait depuis fin décembre 1880; il était âgé de 53 ans. Partant de l'embryon scolaire qu'était l'Orphelinat agricole de Cempuis, il avait en réalité créé l'O.P. comme on l'a vu précédemment. Si l'utilisation des lieux et l'enseignement donné étaient complètement différents, l'apparence topographique n'avait guère changé pour le passant. La suppression des murs cloisonnant la cour d'entrée, celle de la chapelle et du cimetière pouvaient ne pas être remarquées de l'extérieur ainsi que la modification du bâtiment central.

Le plus grand changement était la construction toute récente du bâtiment Nord, empiétant sur le grand bois primitif. Depuis le début de l'année scolaire, les classes y étaient installées au rez-de-chaussée, sauf le cours complémentaire maintenu dans le bâtiment central. Le grand dortoir à l'étage commençait seulement à être habité. Le bois restait tout proche de chaque côté et surtout derrière; le sous-bois repoussait rapidement, bientôt assez touffu pour abriter des nids, même devant et à faible distance des classes: Un gazomètre avait été précédemment édifié en bordure du bois, à une date indéterminée mais qui ne devait pas être très ancienne. Le bâtiment Nord faisait une coupure entre ce qui restait « le grand bois » à l'Ouest et ce qui devenait « le petit bois » ou « le parc » à l'Est.

Au delà du gymnase, le petit herbage et sa mare étaient dans leur état primitif, sauf la disparition du cimetière, dont il restait des vestiges de tombes, rangés le long du mur et de la haie. Le « caveau » de J.G. Prévost était isolé, sans autre construction voisine qu'une pompe appuyée sur un pilier de briques, suprême ressource quand les conduites d'eau étaient gelées. Je me souviens de corvées d'eau pour alimenter le dortoir Nord, certain hiver rigoureux.

Quelques employés avaient connu J.G. Prévost, dont le père Alexis qui occupait, depuis 1870, le fournil de la boulangerie, dans le pavillon de droite en entrant dans la cour, où il voisinait avec le concierge. Sites et témoins nous reliaient encore à un passé qui nous paraissait très ancien.

On faisait parfois allusion à une bienheureuse époque où nos anciens, alors peu nombreux, étaient libres de circuler dans toute la propriété, en dehors des heures de classe ou de travail, en indiquant sur un tableau spécial où l'on pourrait les trouver. Mais c'était comme on raconte à un enfant déjà grand ce qu'on lui permettait tout petit et qu'il ne pourrait plus faire. Ceux qui connurent ce paradis perdu avaient au moins une vingtaine d'années (comme Lucie Robin et G. Giroud), il n'y en avait donc plus parmi les élèves

Il y avait encore, parmi les grands, quelques gradés qui n'avaient pas de successeurs après leur départ. Le Bataillon scolaire existait toujours, perdait de plus en plus les apparences militaires. Son chef, M. Béthencourt, ancien sergent instructeur à Beauvais, était surtout professeur de culture physique Des moniteurs remplaçaient les gradés après leur départ. Nous avions encore le réveil au clairon, bientôt remplacé par la sonnerie d'une cloche.

Lucie Robin, ancienne élève gradée, était devenue professeur de dessin et modelage. Fritz Robin, plus jeune, commençait à diriger les travaux agricoles et horticoles, avec une autorité qui savait rester fraternelle. Gabriel Giroud, alors normalien, venait aux vacances, puis revint à demeure et épousa Lucie Robin en 1894.

Parmi les élèves, la vedette du moment, le sergent Lozay, se préparait à l'Ecole Normale. Il fut par la suite instituteur à Paris, où je l'ai souvent croisé le matin, avenue de la République, quand il se rendait à son école. On le vit rarement à l'Amicale, peut-être parce qu'il habitait la banlieue. Il fut l'un des mieux doués parmi les élèves, plus ou moins brillants, qui déçurent les espoirs que P. Robin eut en eux pour la propagation de ses idées. Seul G. Giroud les réalisa complètement. Marie Faivre, autre gradée probable, resta ou revint à l'O.P. comme institutrice des petites classes et le quitta pour se marier (autant qu'il m'en souvienne avec un monteur venu temporairement pour une installation).

Claude Robin était alors un bébé. Georges et Marie Guilhot étaient mes camarades de classe. Par la suite ils eurent successivement deux petites sœurs et leur grand'mère vint habiter avec eux. Seul leur père continua à présider une table au réfectoire.

Le personnel enseignant prenait (et encore en 1898) ses repas avec les élèves. Le réfectoire était installé au rez-de-chaussée du bâtiment central. Les murs étaient garnis de sentences, affiches dénonçant les méfaits de l'alcool et du tabac, d'avis polyglottes provenant de la récente Exposition de 1889 et contenant un texte en « Volapuk », langue in-

ternationale supplantée depuis par l'Esperanto : Le pain du père Alexis était la grosse miche paysanne; il cuisait aussi des galettes dites « flamiches » et des flans très appréciés. Les menus, scientifiquement établis, comprenaient des plats étrangers, comme le poridge britannique (bouillie d'avoine) et la polenta italienne (gâteau de maïs agrémenté de raisins secs). La boisson était le cocó (extrait liquide de réglisse étendu d'eau). Les maitres avaient du cidre, dont l'excédent n'était pas négligé par les gourmets de la table. Les repas étaient suivis d'un chant du répertoire.

La « salle de bains » fonctionnait depuis 1881 au sous-sol du bâtiment central, faisant pendant à la cuisine et comme elle ayant un accès direct sur la grande allée. On y allait par équipes prendre des bains de pieds ou des douches par aspersion (sans appareillage spécial). Bientôt les nouvelles constructions (dont il sera question) comprirent une vraie salle de douches avec cabines et appareillage individuels. Pendant la belle saison, nous avions les baignades dans la petite piscine creusée dans le jardin directorial, dès l'arrivée de P. Robin. Elle ocmprenait le « grand bassin » pour l'apprentissage ou la pratique de la natation, et le « petit bassin », peu profond, pour les petits. L'imitation et l'émulation étaient nos meilleurs professeurs. Nous ignorions les savantes nages actuelles, mais tous et toutes connaissaient rapidement la brasse et la planche, beaucoup étaient capables d'opérer des sauvetages. On sait que cette piscine a disparu depuis longtemps. Malheureusement on ne pourrait établir une baignade de plein air suffisante que dans l'un des petits cours d'eau qu'on ne trouve qu'à une dizaine de kilomètres de Cempuis (à Taussacq, par exemple). Quant à la piscine couverte et chauffée qui serait l'idéal, la situation financière actuelle ne permet pas de la prévoir pour bientôt.

Le service de l'infirmerie était assuré, autant qu'il m'en souvienne, par Rose Couard, ancienne élève gradée qui, restée à l'O.P., avait épousé le forgeron en 1889; et sa sœur Rosette ` Une autre ancienne élève, prénommée Amélie, devint par la suite Mme Mulot, par son mariage avec le jardinier.

Le pavillon de gauche, en entrant dans la cour, contenait le bureau de P. Robin et celui de P. Guilhot. C'était le centre de la communauté. On y voyait bien des choses exposées : tableaux des bons enfants... et des mauvais, qualifiés de fuyards (coupables d'escapades) et pillards (de maraudes). Il y avait souvent cumul des deux délits : escapades dans les bois, les champs ou les herbages et maraudes de cerises, noisettes, pommes ou poires. Le gaspillage était particulièrement réprouvé comme préjudiciable à la collectivité sans profit pour personne (branches d'arbres fruitiers cassées, cueillette de fruits non mûrs). L'objet du délit était porté par le délinquant quand il était connu. Je me souviens aussi de l'exposition de rognures d'ongles provenant d'élèves négligents ou négligés par les « petits parents » responsables. Il y avait encore des avis, informations, photographies et lettres envoyées par des anciens élèves, des dessins et modelages de Lucie Robin. Il me revient en mémoire un portrait peint du bébé d'Amélie Mulot et celui modelé, en pied, de Claude Robin.

En face du bureau, près du perron de gauche, il y avait le cerisier de la tentation, prospérant malgré l'ingrat sol caillouteux de la cour, qu'il égayait de sa floraison. Ses branches basses étaient accessibles aux amateurs d'échasses, le jour, et son tronc peu élevé aux grimpeurs moyens, la nuit. Il contribuait à alimenter la liste des « pillards », plus encore que les nombreux merisiers du bois. Il fallait, pour l'ascension de ces derniers, aux « fuyards et pillards », de meilleures aptitudes sportives dont la possession a été, pour moi, la cause de bien des « réflexions » punitives. Ce cerisier, depuis longtemps disparu, mérite d'être cité comme double symbole des fruits défendus et de la lutte pour la vie; mais surtout parce qu'il est associé aux souvenirs d'enfance de bien des générations de Cempuisiens.

P. Robin étonnait les nouveaux élèves qui avaient connu à Paris des directeurs d'école solennels porteurs de redingote, du type administratif alors classique. On le rencontrait partout, simplement vêtu et coiffé d'un béret, actif, vigilant, attentif aux chaussures mal lacées, aux nez mal mouchés, aux poches trop bourrées, aux ongles rongés ou non rognés, aux mains rougies par le froid et le manque d'exercice. Souvent il interrogeait l'enfant rencontré, posant les questions les plus variées et les plus imprévues, pour se rendre compte de son état physique et intellectuel.

P. Guilhot agissait de même, mais plutôt sur des collectivités. Principalement à l'arrivée de nouveaux élèves, il commandait des rassemblements dans la grande cour par classes, dortoirs, tables, numéros matricule, âge, taille, « petits parents » et « petits enfants ». Leurs buts étaient multiples : connaissance des élèves par les maitres, des maitres par les élèves, des élèves entre eux; inspections de santé, propreté, vestimentaire; habituer les élèves à l'ordre, la méthode, la promptitude.

L'habillement des enfants adopté par P. Robin (et resté en usage jusqu'après mon départ en 1898) était simple et original; on reconnaissait un Cempuisien de loin. Les garçons portaient un pantalon (les grands) ou une culotte (les petits) et une blouse à ceinture en étoffe bleue légère l'été; l'hiver, pantalon ou culotte de drap bleu et blouse de drap noir. Les filles avaient une jupe courte froncée très ample et une blouse flottante maintenue juste au-dessous de la taille par une ceinture peu serrée. En cas de mauvais temps les garçons avaient une pélerine à capuchon, les filles un manteau à capote Pour les sorties la coiffure de tous était un béret léger de drap bleu très souple. Il n'y en avait aucune pour l'intérieur. La

blouse était une anticipation du blouson américain. Reconnaissons qu'elle était moins pratique que lui et moins seyante que le costume actuel

Parmi d'autres jeux moins originaux il y avait, fabriqués à l'O.P., des sphères et cylindres de bois pour exercices d'équilibre, des échasses, des bicycles en bois. Puis vinrent des bicyclettes métalliques d'aspect étriqué, avec guidon et serre-frein hauts et larges, selle dure, roues étroites chichement garnies d'un boudin de caoutchouc plein, engrenage de faible développement . . Elles paraîtraient bien archaïques maintenant; elles étaient alors des nouveautés provoquant la fierté de ceux qui les montaient, l'admiration et l'envie des populations d'alentour, la fureur de leurs chiens et la terreur de leur volaille. On considérait comme une bonne moyenne une trentaine de kilomètres en deux heures pour un groupe de cyclistes, filles et garçons

Le personnel enseignant changeait assez souvent, surtout les surveillants. Il faut reconnaître qu'on lui demandait beaucoup, contre peu d'avantages et de liberté, d'après une circulaire de P. Robin datant de 1883

« Les candidats doivent être bien pénétrés de l'idée que les situations à Cempuis n'ont rien de comparables à celles d'écoles pour externes. Il ne s'agit point de donner une petite portion de son temps et d'être, dans les intervalles, dégagé de tout souci et de toute responsabilité... Pour accepter des situations, il faut trouver vraiment du bonheur à vivre au milieu des enfants, non seulement à les instruire, mais encore et surtout à s'occuper de leur bien-être physique et moral... Il faut prendre plaisir à jouer avec eux, à vivre avec eux. »

Il fallait du dévouement pour satisfaire à cette conception. P. Robin, P. Guilhot en donnaient l'exemple, suivis de quelques autres. Mais en général le personnel « passait » à l'O.P. et n'y faisait pas carrière. Les meilleurs (dont certains très remarquables) pour y faire un stage, les plus nombreux dans l'attente d'une situation meilleure, quelques-uns devaient être congédiés pour défaut de compétence ou de conscience. Il faut considérer que le statut du personnel n'était pas bien fixé; il ne le fut que plus tard, après le départ de P. Robin, dont la direction eut cette difficulté supplémentaire.

Mme Robin me paraît avoir eu de mon temps un rôle moins actif que précédemment. Mme Guilhot, Lorraine calme et réfléchie, faisait contraste avec son mari Toulousain dynamique; j'ai su plus tard qu'elle avait eu une influence plus efficace qu'apparente. Lucie Robin, débordant son enseignement du dessin et du modelage, s'occupait activement de ceux de mon âge et plus jeunes; elle avait certains côtés du caractère de son père. Fritz Robin savait nous rendre attrayant le papillonnage agricole et horticole; en toute circonstance il avait sur nous un prestige basé sur l'admiration et la sympathie. Il fut quelque temps secondé par un jardinier nommé Lesage, je crois, et qui le méritait; originaire des îles anglo-normandes, connaissant le français et l'anglais, il me semble avoir réuni les qualités requises pour sa fonction telle que la concevait P. Robin, et ce n'est pas peu dire.

L'année 1890 apparaît, à la réflexion, marquer le début d'une nouvelle période dans l'évolution de l'O.P. La propagande des principes et réalisations pédagogiques de P. Robin se fera moins à l'extérieur, par la participation à des concours, fêtes et expositions, que de l'intérieur comme centre de démonstration, ainsi qu'on le verra.

Conférences et Sessions pédagogiques

Le B.O.P., sept.-oct. 1890, annonce :

« Après une visite à l'O.P. le 10 juin, l'Inspecteur d'académie et l'Inspecteur primaire de Beauvais, P. Robin et P. Guilhot ont organisé, sous leur patronage, une tournée de conférences pédagogiques dans l'Oise, à l'école normale de Beauvais, aux écoles communales de garçons de Beauvais, Chaumont, Clermont, Compiègne, Creil, Crépy-en-Valois, Méru, Noyon, St-Just, Senlis; puis une série d'expériences pratiques à l'O.P. : exercices physiques, anthropométrie, musique, sténographie. P. Robin poursuit :

« Plusieurs instituteurs nous ayant demandé à venir pendant les vacances assister à quelques-uns de nos exercices, l'idée nous vint d'offrir le même avantage à un plus grand nombre. Comme nous avons pendant ce temps un tiers de nos enfants au bord de la mer, il ne nous est pas difficile de loger des éducateurs capables de se contenter pendant une semaine de l'installation modeste qui suffit à nos écoliers... Sur notre proposition de demander simplement à nos visiteurs les frais de nourriture, l'administration préfectorale nous a autorisé a offrir aux adhérents à notre session pédagogique normale, le logement et la nourriture pour 2 francs par jour (francs-or de 1890 bien entendu).

« M. le Directeur de l'enseignement primaire (F. Buisson) a bien voulu insérer dans le Bulletin Officiel du Ministère l'annonce de cette session, dont ont profité une quarantaine d'instituteurs. »

C'est la première d'une série de sessions qui se tiendront jusqu'en 1894. Elles font l'objet d'un recueil spécial publié à l'O.P., sur lequel nous reviendrons

Voyage en Belgique

Une démonstration à l'extérieur, différente des précédentes, fait l'objet du copieux (20 pages) B.O.P. de nov.-déc. 1890, que nous ne pouvons que résumer :

« En juillet dernier, un groupe de libéraux belges faisait (à l'O.P.) l'insigne honneur de demander que ses plus grands élèves vinssent faire une excursion scolaire en Belgique, afin d'y montrer ce que doit être un orphelinat

modèle... Les démocrates belges qui les appelaient à Bruxelles voulaient ainsi compléter par une *leçon de choses*, les conférences de M. Sluys, Directeur de leur Ecole normale, et faire de la *propagande par le fait*, en faveur de la création en Belgique d'un orphelinat analogue... nous ne saurions trop nous réjouir de leur succès et du nôtre. »

Une soixantaine de Cempuisiens prirent part à ce voyage, du 24 septembre au 1er octobre. Le compte rendu avec extraits des rédactions d'élèves et de nombreuses citations de la presse belge est trop long pour être reproduit, sauf ce « Dernier écho » :

« Dans la *Revue pédagogique belge* du 15 décembre 1890, M. Alexis Sluys... a consacré à l'O.P. une description dont voici le dernier paragraphe :

« A la réaction politique et pédagogique, qui livre de furieux assauts en Belgique contre l'organisation scientifique de l'école du peuple, nous sommes heureux de pouvoir exposer l'exemple du Conseil général de la Seine, qui a organisé l'O.P. où, faisant table rase des préjugés, on applique les principes rigoureux et sûrs de la science à la résolution des problèmes si complexes de pédagogie. Les progrès réalisés jusqu'ici en annoncent d'autres et montrent à tous les esprits émancipés le sens dans lequel il faut orienter l'enseignement pour assurer le perfectionnement de l'humanité. »

Plus tard P. Robin rappellera

« Durant ce voyage, nous avons donné plusieurs fois des séances, des fêtes, des conférences... une journée à Douai et à Valenciennes, cinq à Bruxelles, une à Anvers nous ont permis de donner de la joie à nos enfants, tout en les faisant contribuer à donner à nos conférences publiques ou privées, par les expériences faites avec leur concours, la consécration pratique qui pouvait les vivifier. »

L'Education Intégrale

Le n° 1, 10e année du B.O.P., janv.-fév. 1891, parait avec ce nouveau titre, l'ancien n'est plus qu'un sous-titre; il justifie ce changement :

« Lors de la session normale de pédagogie tenue à l'O.P. pendant les vacances, plusieurs des instituteurs assistants ont témoigné le vif regret de n'avoir pas connu plus tôt l'Etablissement dans lequel ils ont trouvé un vaste horizon d'idées nouvelles mises en pratique avec succès.

« Ils ont pensé que le titre de son *Bulletin* ne faisait pas du tout prévoir la part si importante qu'y remplit l'indication de tous ces progrès.

« Pour aider à l'expression de leur désir, nous avons donné au mot d'éducation la première place dans notre titre.

« L'aurions-nous appelée rationnelle, avec l'espoir de la distinguer des autres genres d'éducation ? Mais quelle est l'éducation qui oserait se dire irrationnelle ? Scientifique ? aucune ne prendrait ou n'accepterait la dénomination d'antiscientifique.

« L'épithète d'encyclopédique donnée par le regretté M. Paillot, conseiller général, rapporteur de la Commission de l'O.P. en 1887-1888, eût mieux convenu. Mais encore cette épithète s'applique mieux à l'enseignement qu'à l'éducation, et cela lui attribue l'étude de toutes les connaissances humaines, non seulement dans leur immense variété, mais encore dans toute l'étendue de chacune jusqu'aux plus minutieux détails.

« Le mot d'*intégral*, créé il y a quelque vingt-cinq ans, est plus modeste. Sans avoir la folle prétention de faire de tous des savants omniscients, l'éducation intégrale comprend et réunit les trois divisions arbitraires en physique, intellectuelle et morale : elle s'applique à donner naissance et développement à toutes les facultés de l'enfant, lui fait aborder toutes les branches de l'activité humaine, de manière à ne lui donner que des notions parfaitement justes. Mais, après avoir donné à tous cette indispensable première base de réalités objectives, elle laisse à chacun le soin de continuer, d'achever son développement suivant les circonstances, les nécessités, l'initiative personnelle, et de se rapprocher du savoir et de l'art complets que dans les branches desquelles dépend la satisfaction de ses besoins physiques et moraux.

« Aucun titre ne convenait mieux au genre d'éducation mis en pratique à l'O.P. Il a l'avantage de bien préciser. Il est repoussé par les partisans de l'enseignement ancien qui réduisait, au nombre le plus petit possible, les sujets sur lesquels devait se baser l'*instruction*, car de l'*éducation*, guère n'en était question. »

L'Enseignement intégral à l'O.P.

C'est le titre de l'article paru dans la *Revue pédagogique belge*, à propos du voyage en Belgique et publié en brochure. P. Robin y revient dans le n° 1 de *l'Education Intégrale*, avec ces intéressants commentaires :

« Les éloges que veut bien nous donner ce pédagogue éclairé nous sont une bonne occasion d'établir, en toute sincérité, la véritable genèse de la direction actuelle de l'O.P.

« C'est en 1865, à Bruxelles même, en luttant à côté de la fraction la plus avancée de la *Ligue de l'Enseignement*, récemment fondée, que nous avons trouvé pour la première fois des aspirations à l'unisson des nôtres; c'est là que, sortant de l'atmosphère étouffante de l'Empire, nous avons pu, sous un régime de grande liberté relative, apprendre tant de choses que le despotisme ne laisse pas connaitre; c'est là que nous avons entendu pour la première fois la formule si simple et cependant si complète de Bentham : « Le plus grand bonheur du plus grand nombre », et que nous avons compris que sa réalisation la plus complète possible devait être l'unique idéal de tout honnête homme.

« C'est dans le chaud milieu des penseurs bruxellois... que nous avons écrit le program-

me qui résumait leurs aspirations et les nôtres.

« Heureux plus tôt que nous, le fondateur et premier directeur de l'Ecole modèle, M. Buls, aujourd'hui bourgmestre de Bruxelles, put en mettre en pratique une partie importante. Nous l'avons vu à l'œuvre, nous avons vu aussi son successeur à l'École modèle, devenue Ecole normale, M. Sluys, notre panégyriste aujourd'hui, à une époque de réaction (1877) où nous n'avions aucune espérance possible de réaliser en France quelque chose d'analogue à ce qu'ils avaient fait en Belgique.

« Trois ans après, en France, les choses changèrent de face. D'heureuses coïncidences se présentèrent. La bienveillance du Directeur de l'Enseignement (il s'agit de F. Buisson) nous confia un embryon à développer (c'est l'Orphelinat agricole de Cempuis). La sympathie, la générosité de l'Administration préfectorale et du Conseil général de la Seine nous en fournirent les moyens et, malgré les difficultés fâcheuses des débuts, nous en avons profité de notre mieux pendant dix ans...

« L'Orphelinat rationaliste Dugardin que l'on crée à Bruxelles, procédera, disent ses fondateurs, de l'O.P.; ces deux groupes frères se donneront mutuellement une aide morale et puissante... Quand on a longtemps souffert les douleurs de l'isolement mental, on se sent heureux chaque fois que l'expression d'une chaude et active sympathie, rappelle que l'on fait désormais partie d'une légion marchant d'un pas assuré à la conquête du bonheur humain. »

RÉFLEXIONS et SOUVENIRS sur CEMPUIS (XI)

Revenant sur le précédent article je pense utile de compléter ce que j'ai écrit de mémoire sur l'*O.P. en* 1890, après les confrontations que les loisirs des vacances m'ont permis de faire avec les textes de *L'Education Intégrale*.

Rassemblements et Classement à l'O.P.

Sous le titre *Classement des élèves*, le numéro de mai-juin 1891 donne des exemples et raisons complémentaires concernant les rassemblements que je signalais, parce qu'ils me paraissaient caractéristiques. Voici l'essentiel :

Il se réfère d'abord à un article précédent, *Classement des élèves suivant le mérite*, paru dans le *B.O.P.*, (*nov.-déc.* 1889) qui dit :

« La classification en série unique ne peut être exacte que lorsqu'on considère un caractère unique bien net et bien constant. Aussi repoussons-nous comme antiscientifiques les classements usuels indiquant la place obtenue pour chaque élève dans une composition, ou de son mérite pendant une période.

« D'abord, les éléments qui entrent ici en jeu sont trop complexes pour que divers juges puissent juger de même, pour qu'un même juge ait, à deux époque distantes, exactement la même appréciation...

« Ensuite, ce qui intéresse ce n'est pas la place, mais la note. Dans un tel groupe, le dernier peut être très bon, dans tel autre, le premier ne valoir à peu près rien.

« Ce qu'on peut faire dans une classe avec le plus de probabilité de justice, c'est de classer les élèves en groupes : excellents, très bons, bons, assez bons, passables, médiocres, très médiocres, mauvais, nuls... »

Après avoir signalé que cette idée fait son chemin et que la Commission ministérielle pour la revision des programmes l'adopte, l'article de 1891 poursuit :

« Si nous n'aimons pas le classement en ligne unique, décidé par une opinion, il est parfois dans la vie scolaire utile et amusant pour des questions de faits mesurables, et pour des choses de convention. Quand on a soin de mesurer, de peser périodiquement les enfants, de faire les observations indiquées dans notre *Anthropométrie à l'Ecole* (*B.O.P.*, numéros 3, 4, 5, 1886-88) les enfants se rappellent toujours les données de la dernière mesure.

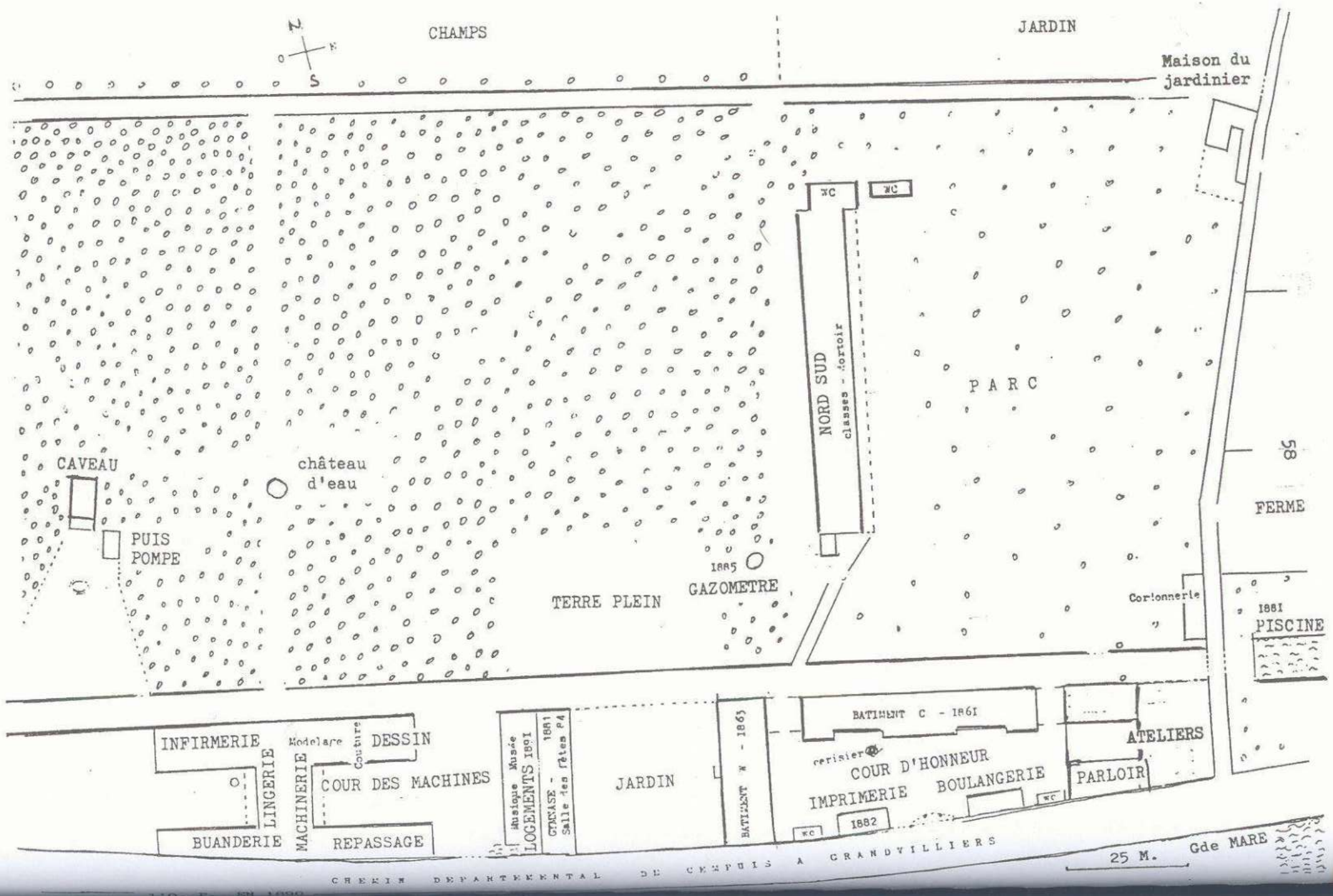
« Il est alors facile comme exercice de gymnastique, de recherche ou de démonstration hygiènique, de les disposer par ordre de hauteur, de poids, d'acuité visuelle, de longueur de saut, etc... On leur donnera une idée de l'histoire réelle, en leur faisant cultiver celle qui leur plaira le plus, la leur propre, en les faisant ranger par ordre d'âge, d'ancienneté à l'école ou dans la classe, par ordre des dates d'acquisition d'un certain talent, par exemple la natation, l'admission dans tel groupe de musique ou de gymnastique...

« Tout ce qui provoque une recherche facile, aboutissant à du mouvement, de l'activité, répond aux besoins essentiels de l'enfant, charme ceux qui passent pour les plus indociles. Rempliront le but, un arrangement par ordre alphabétique des noms, de prénoms..., de numéros (matricules)... enfin suivant divers autres que les circonstances feront naitre sans peine dans l'esprit de l'éducateur ingénieux. »

Un des côtés du rôle de l'éducateur à l'O.P.

Dans *L'Education Intégrale* de mars-avril 1891, P. Robin consacre, sous ce titre, six pages aux visites quotidiennes de propreté et d'hygiène, dont la citation partielle montrera l'importance qu'il leur donnait :

« Dans les internats, surtout lorsqu'ils sont peuplés d'orphelins, le rôle à remplir par les


N
O
E
S
CHAMPS
JARDIN
Maison du jardinier
WC
WC
NORD SUD
classes - dortoir
PARC
58
FERME
CAVEAU
château d'eau
PUIS
POMPE
1885
GAZOMETRE
TERRE PLEIN
Conciergerie
1881
PISCINE
INFIRMERIE
Modelage
Couture
DESSIN
LINGERIE
MACHINERIE
COUR DES MACHINES
BUANDERIE
REPASSAGE
Musique Musée
LOGEMENTS 1891
GYMASE - 1881
Salle des fêtes P4
JARDIN
BATIMENT N - 1865
BATIMENT C - 1861
cerisier
COUR D'HONNEUR
IMPRIMERIE
BOULANGERIE
WC
1882
ATELIERS
PARLOIR
CHEMIN DEPARTEMENTAL DE CEMPUIS A GRANDVILLIERS
25 M.
Gde MARE

éducateurs doit être avant tout celui de tendres pères et mères de famille, remplaçant les parents absents.

« Hélas ! ces idées sont bien loin d'être généralement admises et appliquées; il existe encore un trop grand nombre d'instituteurs et d'institutrices... qui croiraient déroger en s'occupant de la propreté réelle et non superficielle des enfants qui leur sont confiés; qui trouvent au-dessous de leur dignité, de veiller et de travailler à la propreté minutieuse de la tête, des pieds, de tout le corps de l'enfant, de le faire moucher ou de le moucher au besoin, de lui faire couper ou de lui couper soi-même les ongles des pieds et des mains...

« Bien avant de rechercher si un enfant possède des connaissances officiellement réputées plus ou moins indispensables... nous voulons savoir s'il a acquis le sentiment de la propreté individuelle et de l'ordre qui doivent lui assurer le bien-être, les premières jouissances de la vie...

« Depuis plus de dix ans, dans nos entretiens particuliers ou dans les réunions générales, nous ne cessons d'enseigner tout cela à nos collaborateurs et à nos élèves, surtout aux plus grands parmi ceux-ci, élevés à la dignité de *petits papas* et de *petites mamans* des jeunes camarades des classes maternelle et enfantine. »

Suivent de minutieuses prescriptions en 18 paragraphes.

Le 10e concerne *l'évacuation quotidienne* (en gros caractères pour en signaler l'importance) et spécifie : « conduire chaque heure aux lieux d'aisance les petits enfants; s'occuper spécialement de ceux auxquels cela peut être utile; la propreté des cabinets doit être l'objet d'une surveillance très assidue. S'assurer à la fin de la journée, par une interrogation générale à laquelle chaque élève doit répondre en levant la main, que chacun a fonctionné une fois et qu'il a produit une *matière louable,* suivant l'expression de Molière. Signaler sans retard les enfants qui n'ont pas ou ont trop usé du cabinet, afin qu'il leur soit distribué à la pharmacie ce qui convient à chacun pour assurer un fonctionnement quotidien et normal ».

Le 18e paragraphe et le plus long concerne « l'emmagasinement dans les poches des objets inutiles ou dangereux »; il s'appliquait du plus petit au plus grand des élèves et P. Robin y veillait spécialement.

Arrivé à l'O.P. à 8 ans, je n'ai pas passé par les classes maternelle et enfantine. J'ai néanmoins eu l'occasion d'expérimenter avec quel soin le 10e paragraphe était appliqué quand, à Mers, Lucie Robin s'étant aperçue que je cachais des troubles intestinaux, pour ne pas être privé de bains de mer, poussait la sollicitude jusqu'à épier mon passage à l'édicule qui servait de W.-C. et en contrôler le résultat. C'est un exemple, parmi tant d'autres, de l'aide dévouée qu'elle apportait à son père en dehors de son enseignement du dessein.

Bien après Emile, Lucie et Fritz, Mme Robin avait eu une fille (Pauline, décédée toute jeune à Mers), puis Claude. C'est pourquoi elle avait moins de temps à consacrer aux élèves qu'avant mon arrivée à l'O.P.

Nouvelles constructions

Dans une revue rétrospective des aménagements de bâtiments anciens et des constructions nouvelles, le *B.O.P.* (nov.-déc. 1894) signale :

1881, création du gymnase; 1884, du théâtre, dans le bâtiment voisin du petit herbage qui, dans le domaine de J.-G. Prévost, était un magasin pour le bois de chauffage et les pommes traitées dans un pressoir contigu qui existait encore en 1890, mais ne servait plus.

1886 et 1887, construction des ateliers à l'emplacement de l'ancienne chapelle et de son jardin.

1888 et 1889, édification du bâtiment Nord. Il en a été question dans les articles précédents.

1891, premier empiètement sur le petit herbage et mitoyen du gymnase, un bâtiment est élevé en commençant, près de la petite mare, par une salle de musique au rez-de-chaussée et un logement au-dessus pour le professeur. Il fut continué jusqu'à la grande allée, faisant disparaître le pressoir, pour contenir le « Musée ». Ce dernier était une exposition permanente des travaux scolaires et manuels, des publications et fabrications des ateliers, des récompenses obtenues aux concours et expositions, des trouvailles au cours d'excursions (outils et ossements préhistoriques, antiquités gallo-romaines et autres, « pierres chantantes » (*Cempuisien,* mars-avril 1948), etc...

1892 marque le commencement de travaux, que *L'Education Intégrale* (mai-juin 1892) annonce ainsi :

« Les personnes arrivant de Grandvilliers à Cempuis aperçoivent d'abord le gymnase au bout d'un petit herbage entouré de murs... en regardant du champ voisin au-dessus du mur, ou à travers la brèche qu'on a dû faire à celui-ci, on voit sortir de terre dans cet herbage une grande construction avec bâtiment central et quatre ailes qui, lorsqu'elle sera achevée, donnera une grande amélioration aux services matériels de l'O.P.

« Lingerie, buanderie avec séchoir couvert, repasserie, atelier de couture, salles de bain, vont être installés là... avec tout le confort désirable en même temps qu'avec économie et simplicité.

« Toutes ces dépendances seront au rez-de-chaussée. Le centre et les deux ailes avoisinant l'allée intérieure auront un premier étage dans lequel seront établis plusieurs logements d'employés, ce qui mettra tout le monde plus à l'aise et deux salles pour le dessin, le modelage et les travaux annexes.

« Tous ces travaux se font à l'aide de nos 180 enfants, garçons et filles, qui viennent tous par groupes et à tour de rôle y donner quelques heures, de manière à ne pas déran-

ger sensiblement les autres travaux manuels et classiques...

« Au point de vue éducatif rien ne saurait être comparable à cette participation active de nos enfants aux travaux de toute nature qu'entraîne une construction aussi importante : copie des plans pour les chefs de chantiers, consultation fréquente de ces plans, connaissance des idées consignées sur ceux-ci et de la concordance de ces idées avec les plans qui les expriment et les travaux qui en sont la consécration; enfin participation active à l'exécution.

« Pour les terrassements, ils voient et aident à prendre les mesures, tracer les lignes au cordeau, consulter le niveau, le fil à plomb, à côté des ouvriers attachés en permanences à l'O.P. ou engagés exceptionnellement en cette circonstance; quelques-uns des plus grands enfants manient la pioche, la pelle, chargent, traînent ou poussent et déchargent les wagonnets Decauville servant au transport des déblais tirés des fouilles; les autres enfants; même les tout petits de la classe maternelle ramassent, dans de petits paniers, tantôt les cailloux mêlés à la terre et en font des tas pour servir à faire du béton ou pour empierrer les ornières de nos chemins, tantôt ramènent pour la cuisine et la buanderie les morceaux de bois provenant des racines des arbres enlevés du terrain à bâtir.

« La maçonnerie se prête plus facilement encore à la collaboration de nos petits travailleurs enfantins; les grands se disputent le plaisir soit de mélanger la chaux et le sable pour en faire le mortier, soit de décharger et de transporter celui-ci ou les approvisionnements de briques pour chaque maçon avec les trois wagonnets qui, par leurs allées et venues, donnent la plus réjouissante animation au chantier; les groupes des autres enfants moins forts et des tout petits contribuent aussi, en se remplaçant d'heure en heure, à l'approvisionnement des matériaux à proximité des travailleurs, soit en faisant la chaîne pour passer les briques, soit en les transportant avec les petits paniers, soit en les prenant de terre pour les remettre aux maçons, lesquels n'ayant plus à faire que la partie difficile de la besogne, accumulent les mètres cubes de maçonnerie avec une rapidité inusitée.

« Une récompense très appréciée par les plus grands élèves consiste à leur laisser placer eux-mêmes les briques comme les maçons. Souvent les élèves rentrés en classe, après une période d'une ou deux heures de ces travaux calculent, au moyen des notes prises par le professeur pour le travail de chaque élève, le cube des matériaux transportés ou des travaux exécutés, la quantité de briques ou de mortier entrant dans le mètre cube de maçonnerie, faisant ainsi des calculs ayant pour base des faits réels. A mesure que l'avancement des travaux le permettra, nos jeunes apprentis du bois et des métaux, nos peintres trouveront à utiliser et à augmenter leur petite habileté manuelle, dans une construction complète qui forme une espèce d'encyclopédie matérielle des travaux manuels.

« Le 1er avril, au milieu d'une courte fête comme nous aimons à en faire, avec accompagnement de chant et de fanfare, la première brique a été posée, non sans émotion, dans les fondations à deux mètres de profondeur par la plus jeune des fillettes et le plus jeune des garçons. »

J'avais 10 ans à l'époque de cette fête. Il me souvient que (je pense qu'on nous l'avait signalé) : avaient été utilisés des débris de verres à vitre et à boire, de vaisselles, lesquels avaient probablement été conservés pour cet usage depuis un certain temps. Ayant besoin d'un poteau, P. Robin avait choisi un arbre à proximité dans le bois et, pour en assurer un long service, l'avait fait imprégner sur pied de quelque solution chimique qui montait avec la sève. Les classes défilèrent pour recevoir sur place des explications appropriées suivant les âges. L'utilisation des débris et la leçon de choses sont caractéristiques de la manière de P. Robin. Ses vastes conceptions ne lui faisaient négliger aucun détail.

Le service des eaux

La question des eaux se présentait à l'O.P. sous deux aspects qui ont fait l'objet, d'abord d'un rapport de M. Faillet, conseiller général, du 26 décembre 1893 (reproduit dans *L'Education Intégrale*, mai-juin 1894); ensuite d'un article dans le numéro de septembre-octobre 1894, qui est le dernier paru à l'O.P. sous la gérance de P. Robin.

L'approvisionnement en eau potable n'était pas facile dans le village aux « cent puits », où on ne la trouve qu'à une profondeur de 12 à 15 mètres. D'après mes souvenirs et mes recherches, il n'y avait que trois puits dans le domaine : 1° dans la cour de la ferme; 2° dans la cour d'honneur, marqué par un pilier près du perron de droite dont j'ai connu la pompe mais pas l'eau, il était peut-être tari ou plus probablement pollué et inutilisable; 3° près du caveau, dont la pompe était la suprême ressource dans les hivers très rigoureux.

L'eau potable était fournie jusqu'alors par le puits de la ferme, au moyen d'une pompe de maraîcher mue par un manège actionné par un cheval, et refoulée dans un réservoir d'environ 20 mètres cubes situé dans le jardin du Nord, près de l'entrée du grand herbage. Le débit était devenu insuffisant pour la population accrue et la canalisation souterraine gelait parfois.

Il y avait aussi la question des eaux usées. Les eaux pluviales et partie des eaux ménagères s'écoulaient au dehors dans des caniveaux pavés, principalement dans une mare dénommée Dangoise maintenant disparue. Le reste des eaux ménagères et celles de la buanderie s'écoulaient dans des puisards, d'où elles se perdaient dans le sol.

Dans la nouvelle installation l'eau potable fut fournie par le puits du caveau, et refou-

lée dans un réservoir construit à proximité dans le bois. Cela nécessita l'édification du petit bâtiment de briques, regrettable du point de vue esthétique car il dépare le site du caveau. Mais J.-G. Prévost l'eut certainement accepté, s'il avait pu le prévoir, comme complément utilitaire indispensable de la salle de billard qu'il destinait à l'agrément de ses visiteurs posthumes. Sa philanthropie et sa croyance au spiritisme lui eussent fait considérer, comme la meilleure utilisation du puits qu'il avait fait creuser, celle de fournir l'eau nécessaire à toute sa fondation.

La machinerie, au double service des eaux potables et usées, fut installée dans la partie centrale des nouveaux bâtiments, permettant le fonctionnement de la buanderie et de la salle de bains prévues lors de la construction.

Les eaux sales furent désormais aspirées dans un réservoir souterrain et refoulées dans le grand jardin du Nord, ainsi fertilisé par épandage. On sait que P. Robin attachait une grande importance à l'exploitation et à l'enseignement agricoles et horticoles.

Autant qu'il m'en souvienne, le puits de la ferme et son manége continuèrent d'alimenter d'eau la petite piscine, et l'eau usée de celle-ci à se déverser dans la mare Dangoise dont les autres apports étaient bien plus impurs.

Il est équitable de mentionner que P. Robin eut une part importante dans la conception et la réalisation des bâtiments Ouest et du service des eaux.

RÉFLEXIONS et SOUVENIRS sur CEMPUIS (XII)

Les fêtes du Jour de l'An à l'O.P.

C'est le titre d'un article (probablement de Ch. Delon) dans *l'Education Intégrale* de janvier-février 1893. Citons-en l'essentiel pour donner l'atmosphère de l'époque :

« Nous sommes partisans de la joie; nous repoussons énergiquement certaine pédagogie chagrine qui, sous prétexte de ne pas amollir les enfants par un bien-être exagéré, les priverait des plaisirs qui sont un besoin réel de leur âge, et que nous considérons, nous; comme des moyens d'éducation. C'est pourquoi, par exemple, lorsqu'il nous arrive de supplier les parents, amis et protecteurs de ne rien donner en particulier à leurs enfants ou protégés, ni friandises à dévorer dans les coins, ni petits objets à posséder en cachette, nous serions désolés que ces recommandations fussent interprétées comme inspirées par un principe d'austérité excessive et systématique, soumettant leurs jeunes âmes à une trop froide discipline et les privant volontairement des petites tendresses, des petites gâteries qui font le bonheur de l'enfance autour de la maman. Non certes; si tel est le système de certains établissements, ce n'est pas celui du nôtre, bien au contraire ! Notre mode d'éducation, très étudié, se compose d'un ensemble de moyens équilibrés, se venant réciproquement en aide; en sorte que toute contravention à ces principes, légères en apparence peut, en rompant cet équilibre, en désorganisant cet ensemble, causer un tort réel, beaucoup plus grave qu'on le croirait. Notre idéal, avons-nous dit mille fois, c'est la famille; mais la famille bien unie et bien dirigée; nous voulons que nos enfants vivent entre eux sur un pied d'égalité et de communauté familiale, où tout se partage fraternellement et cordialement. Nous évitons tout ce qui pourrait donner lieu ou prétexte à de petites jalousies, premières semences de désunion et de discorde. Puis aussi, par un sentiment de délicatesse que les mères comprendront, nous ne voudrions pas qu'il y eût parmi nous quelque enfant, moins favorisé du sort, qui sentit, par la comparaison, la privation de ces gâteries maternelles et, même sans jalousie, pût se dire tristement : « Moi, on ne m'envoie rien... ». Mais nous nous plaisons, au contraire, à répandre dans la communauté enfantine toutes sortes d'élément de joie, et des plaisirs auxquels tous peuvent prendre également part. Nos enfants n'ont pas seulement largement le nécessaire, ils ont du superflu, beaucoup de superflu... Ils ont, à certains jours, comme dans la famille, leurs petites friandises, desserts, gâteaux, fruits, dragées; ils ont des distractions et des spectacles, ils ont des jouets de toute sorte... des jouets coûteux même, des patins, des véloci-

pèdes, etc... Nous ne voudrions pas que ce jour (de l'an), qui est le jour de paradis des enfants, une mère, pensant à ceux que l'on comble, dans les familles, de friandises et de joujoux, pût se dire avec tristesse : « le mien, là-bas, va peut-être passer ce soir froidement, sans gâteries et sans réjouissances ». Nous voulons au contraire que les parents soient persuadés que si nous avons par dessus tout à cœur de préparer à nos jeunes pupilles, pour plus tard, autant qu'il est en notre pouvoir, une vie utile et heureuse dans la société, nous avons aussi quelque souci de leur joie présente. »

Suit le programme de la fête :

Le 31 décembre 1892, à 8 heures du soir, fête de nuit avec fanfare, chants, petite pièce avec costumes, jeux divers, danses. A 10 heures, « minuit donné par anticipation, au moyen d'une horloge spécialement construite à cet effet, et de 12 coups de cymbales et de grosse caisse frappés dans la coulisse. Naissance de la nouvelle année à l'âge de *moins 2 heures* ».

Réveillon (marrons, oranges, gâteaux, vin chaud).

Hymne à la Nuit. Retraite aux flambeaux avec fanfare. Le 1er janvier 1893, le lever est retardé d'une heure. Aubade : fanfare et chant. A 10 h., exposition et distribution de jouets et de friandises. Midi, déjeuner avec dessert, gâteaux et dragées. A 2 heures, lancement d'une mongolfière, promenade, patinage. A 7 heures, soirée au théâtre, pièce costumée : *Le Nouvel An*, fanfare, chants, jeux, « projections lumineuses ». Et, pour finir, *La Marseillaise de la Paix*.

Les glissades sur la neige durcie ou la glace égayaient nos récréations d'hiver, partout où cela était permis, mais de préférence sur les pentes. Nos galoches à semelle de bois renforcée de large clous en fonte s'y prétaient.

Le patinage se pratiquait sur les mares, dont le pays était bien pourvu. Celle d'Hétomesnil, très étendue, devenait une piste remarquable par les froids rigoureux, mais son éloignement n'en permettait pas l'usage fréquent aux Cempuisiens.

Une note explique que les projections lumineuses sont l'antique « *lanterne magique* agrandie et perfectionnée, pourvue d'un éclairage puissant, montrant en grandes dimensions des tableaux divers, des vues photographiques, des illusions et des jeux de lumière, qui en font le plus intéressant et le plus joyeux spectacle ». Il est utile de citer ces commentaires pour les jeunes, qui ne connaissent que le cinéma, alors inexistant.

La pièce costumée, *Le Nouvel An*, était probablement due à Mme Agier-Ruet, que nous appelions Zizier, dont l'originale silhouette d'Arlésienne évoquait une « Mireille grand' maman ». Elle régenta (jusqu'après mon départ en 1898) principalement l'infirmerie (située sous les combles à gauche du bâtiment central) et accessoirement le théâtre, qu'elle fournissait de pièces diverses, créées et adaptées, en prose ou en vers, parlées, chantées ou mimées, parfois avec danses. Ses soins affectueux et ses talents artistiques ont laissé les meilleurs souvenirs à bien des générations cempuisiennes. Son fils Max avait des dispositions pour le dessin et la peinture; il les appliquait à la création ou à la réfection des décors

Graphie et Graphique

D'après les définitions du « Larousse Universel » :

Graphie : système d'écriture, emploi de signes déterminés pour exprimer les idées.

Graphique : tout ce qui a rapport à l'art de représenter les objets par des lignes, figures, signes, caractères.

Ces définitions me dispensent d'autres explications que celles des activités, nombreuses et variées, de l'O.P. dans le domaine des graphies, arts et métiers graphiques.

L'écriture usuelle enseignée devait tendre à la parfaite simplicité par la suppression des ornements superflus; pas de pleins ni de déliés, mais des traits de même épaisseur; boucles et queues des consonnes courtes, au plus la longueur de la lettre. La consigne était : « écriture droite, papier droit, corps droit »

La *calligraphie* (l'art de bien former les caractères de l'écriture) avait son spécialiste, M. Guénin, ancien sergent-major, dont la femme était concierge. Il établissait pour la lithographie et autres procédés de reproduction les textes, en lettres, en chiffres et signes sténographiques suivant les normes de P. Robin. C'était, indirectement, le maître d'écriture de tout l'établissement.

Les procédés de *polygraphie* étaient étudiés, pratiqués et propagés : pâtes copiantes caractères mobiles en caoutchouc , report sur zinc

La *mécanographie* a été pratiquée dès 1885, alors que la machine à écrire était une nouveauté rare. « P. Robin accueillit une « Remington » que le Président du Sénat (Challemel-Lacour) avait expulsée du palais du Luxembourg comme scandaleuse, son emploi profanant à la fois la langue française et l'éloquence parlementaire »

L'*idéographie* était appliquée à l'enseignement de la lecture : lettres mobiles imprimées pour les petites classes et à des jeux pour apprendre la grammaire. Il y eut d'abord le jeu des noms, une feuille de 108 images inscrites dans un cercle, représentant des objets divers, des personnages dont il fallait reconnaître la nature et désigner les noms. Ces images étaient collées sur un carton et découpées en jetons, comme dans le jeu de loto Puis vint le jeu des verbes, feuille de 42 images; il fallait reconnaître l'action représentée et la désigner par le verbe correspondant

De mon temps fut créé le jeu des pronoms composé de 9 images personnifiant je, tu, il, elle, nous, vous, ils, elles, on et le jeu des conjonctions 12 images représentant et, aussi, ou, ni, mais, cependant, or, donc, car, si, que, quand.

Ces deux derniers jeux évoquent des souvenirs personnels parce qu'on a pris des photo-

graphies, dont Lucie Robin devait s'inspirer pour ses dessins; que les personnages étaient des élèves et moi parmi eux. Je crois que Paul Eschbach, vu de dos et dissimulé derrière un parapluie, a personnifié le mystérieux pronom on. J'ai posé pour quelques pronoms et conjonctions et me souviens, à cause de la mimique et des accessoires (un guéridon portant un képi militaire et un chapeau haut de forme civil), avoir personnifié le choix de l'un *ou* l'autre et la décision *ni* l'un *ni* l'autre.

Signalons en passant que le pronom *on* était mal noté et proscrit du vocabulaire scolaire, par suite de l'usage abusif que nous en faisions. A l'être illusoire qu'il représente étaient attribués tous les méfaits dont le responsable était inconnu. C'était lui qui avait brisé une vitre, renversé un encrier, donné l'objet indûment contenu dans une poche ou un pupitre, pris le mouchoir manquant. Les nouveaux apprenaient vite que l'usage de *on* était réservé aux conversations entre élèves.

Chacun sait que la musique avait à l'O.P. une présentation graphique chiffrée, je pense donc qu'il suffit de le mentionner.

La *sténographie* (Aimé-Paris) était enseignée dès les petites classes, non seulement et pas principalement comme un procédé d'écriture abrégée rapide, mais comme la graphie rationnelle, la perfection graphique de l'avenir, que P. Robin appellera plus tard eugraphie et même *eugrafie*

Il avait longuement étudié la réforme de l'orthographe et beaucoup écrit à son propos Que cette réforme soit nécessaire, nul n'en doute. Le hasard de mes lectures m'a fait découvrir dans un livre récent :

« Notre orthographe est une chinoiserie que les grammairiens férus d'étymologie portent aux nues et qui décourage l'enfance. On a souvent parlé de la simplifier. Qu'on le fasse ardiment. » L'auteur cite quelques exemples dont : attraper et trappe; échapper et chape, apercevoir et apparaître, apéritif et appétit, charrette et chariot, fourmilière et serpillière, bazar et hasard, imbécile et imbécillité, cuisseau de veau et cuissot de gibier, honnête et honorer, etc... J'en ai autrefois cité d'autres dont : nous portions nos portions, les poules du couvent couvent, nos fils ont cassé nos fils, il est de l'est, je vis ces vis, etc...

P. Robin, qui ne manquait pas de la hardiesse demandée par l'auteur cité, était arrivé à cette conclusion

« Quand une main sacrilège ose attenter à l'arrangement des lettres, comment s'arrête-t-elle à moitié chemin et respecte-t-elle leur forme ?... En un mot la réforme phonétique est inséparable de la réforme des lettres elles-mêmes. Or la sténographie Aimé-Paris joint à la rapidité une conformité absolue aux lois rationnelles... La réforme est donc faite et complète; elle a déjà un nombre très respectable d'adhérents; il ne s'agit plus que de pousser avec énergie et persévérance à son adoption universelle. »

Constatons que la question de la réforme orthographique reste posée. Il n'y a eu depuis que peu de satisfactions partielles, dont vagon au lieu de wagon et clé au lieu de clef.

J'apprends l'existence de la *néographie* de M. Marcel Passerat, « alphabet phonétique entièrement nouveau et logiquement parfait » dit son commentateur

La sténographie est restée une graphie rapide et individuelle, sans devenir, que je sache, un mode de transmission écrite généralisé. La méthode Aimé-Paris est peut-être moins diffusée que ces concurrentes mieux aidées par leur organisation de propagande. Elle a servi pratiquement beaucoup de Cempuisiens dans leur carrière. Elle a été un moyen de communication entre ceux de ma génération, pas tant pour sa commodité graphique, je pense, que comme signe distinctif d'une sorte de maçonnerie sentimentale, parce qu'il était ignoré des profanes.

A vrai dire, les quelques adeptes que j'ai faits, dans l'enthousiasme de ma jeunesse, ont été intéressés soit par le côté pratique (graphie rapide), soit par le côté mystérieux (écriture secrète) sans plus.

Les métiers graphiques

La typographie et la lithographie avaient une particulière importance à l'O.P. En tant que métiers, ils se rapprochaient beaucoup de la pratique courante. On éditait trois périodiques, des brochures, feuillets, livres (il y avait un atelier de brochage et reliure), des jeux scolaires, des imprimés administratifs. En temps qu'enseignement, les grands élèves qui ne se destinaient pas à un métier manuel y faisaient des stages, de préférence aux autres ateliers. Tel a été ou est devenu, le cas de Paul Eschbach pour la lithographie. Par la suite il fut élève aux Ecoles des Beaux-Arts de Lille, puis de Paris, et devint artiste lithographe et surtout artiste peintre honoré aux expositions et apprécié des amateurs. Je suis passé par la typo et m'en suis bien trouvé plus tard (étant entré dans la maison d'édition qui a publié le *Cempuis* et deux autres livres de G. Giroud).

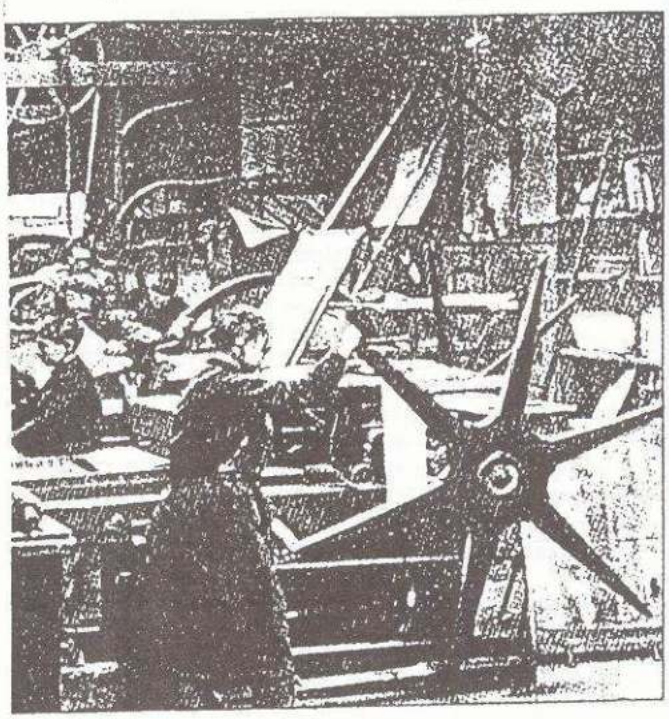
Signalons que les trois présidents de l'Amicale les plus marquants par la durée et l'efficacité de leur action sont passés par les métiers graphiques. Loiseau (litho) a fait ensuite sa carrière à l'Imprimerie Nationale. Urban, qui n'a peut-être été que papillon à la litho, est Président de la Chambre Syndicale Patronale de la Lithographie. Comme il a pratiqué la sténographie et la dactylographie autrefois, c'est même un multi, un supergraphiste. Marande (typo et son petit-fils à l'O.P.) a composé et imprimé le Bulletin de l'Amicale dans son enfance; il continue son métier et, sous une autre forme, ses soins assidus au *Cempuisien*.

Parmi les autres typos que j'ai connus, Charmant revint quelque temps à l'O.P. pour assister le chef d'atelier, puis il fit carrière à l'Imprimerie municipale, où le suivirent Henri puis Jean Barreaud. Charmant et Jean en devinrent successivement directeurs. Henri

l'aurait été aussi s'il n'était mort prématurément à 25 ans, en 1904

D'autres typos Cempuisiens quittèrent le métier après l'avoir pratiqué professionnellement : Joannès Rochut pour suivre sa vocation musicale; G. Poullot pour entreprendre une carrière commerciale à Madagascar ; Reisser pour une situation commerciale plus indépendante; Marin pour suivre également une carrière musicale. Ils ont réussi, mais ce n'est pas à ce titre que je les mentionne; c'est parce qu'ils ont eu à l'Amicale une importante activité ancienne ou récente. C'est pourquoi je cite aussi Lhuillier (typo) qui fut le poète du Bulletin de l'Amicale et son actif gérant.

Que les Cempuisiens des autres professions ne m'accusent pas de partialité en faveur des métiers graphiques. Il ne s'agit pas d'établir un palmarès, mais seulement de rappeler le rôle et l'importance qu'eurent autrefois à l'O.P. deux ateliers, malheureusement supprimés en 1912



RÉFLEXIONS et SOUVENIRS sur CEMPUIS (XIII)

Le rayonnement de l'O.P.

Les années 1891 à 1894 ont marqué l'apogée de l'O.P. en tant que centre pédagogique. Après, il y aura, non déclin, mais développement intérieur sans souci de propagande.

On a vu précédemment (*Cempuisien*, mai-juillet 1949) l'Orphelinat rationaliste Dugardin, fondé à Bruxelles en 1890, à l'imitation de l'O.P. Peu après, un externat de Rio-de-Janeiro (Brésil), ayant 380 élèves de 7 à 18 ans, demandait, par la voie de l'*Education intégrale* (mars-avril 1891), quatre professeurs, âgés de 25 à 35 ans, de musique (chiffrée) vocale et instrumentale, travail manuel, dessin et écriture, éducation physique. P. Robin était chargé d'examiner les candidatures éventuelles. Cela me remet en mémoire la visite que fit à l'O.P., vers la même époque, un Brésilien (peut-être le directeur de l'établissement en question), et la forte impression que me fit son récit de la pacifique révolution brésilienne. (Je devais être au cours moyen.) (1).

Second voyage en Belgique

Il fait l'objet d'un numéro exceptionnel de *l'Education intégrale*" (septembre 1893), comportant seulement quatre pages imprimées à Cempuis, et principalement seize pages imprimées à Gand.

Les deux premières pages cempuisiennes donnent un compte rendu sommaire du voyage, qui sera relaté « d'après les rédactions d'élèves » dans neuf pages serrées de *l'Education intégrale* (sept.-oct. 1893) ... L'objet du voyage est la participation à un « congrès d'éducation », convoqué à Gand par la *Ligue du personnel enseignant*, la *Société de l'Orphelinat rationaliste de Bruxelles* et plusieurs autres associations unies dans une même pensée de progrès... A cette session, un grand nombre d'instituteurs, professeurs et amis de l'instruction, de Belgique et de tous les pays, ont, en de nombreuses séances, discuté les grands problèmes de l'éducation, traité les questions d'organisation et de méthode. Le directeur et plusieurs membres du personnel de l'O.P. sont venus prendre part à ces travaux et les élèves de l'Institution ont contribué aux démonstrations et expérimentations méthodiques en prenant le rôle d'école d'application.

« Dans cette session a été lu et approuvé un manifeste, qui a également servi d'introduction aux travaux de la session normale à Cempuis; c'est un exposé de principes et un pressant appel à tous les amis de l'instruction et du progrès en vue de la propagation des idées, méthodes et procédés de l'éducation intégrale. »

Manifeste aux partisans de l'éducation intégrale

C'est le titre du texte gantois, paginé à part. D'après G. Giroud (3) c'est Ch. Delon qui l'a rédigé. Il l'a signé avec P. Robin, P. Guilhot, A. Sluys, directeur de l'Ecole normale de Bruxelles (où l'on vient de célébrer son centenaire en 1950), A Bogaerts, instituteur à Gand (et, lui aussi, habitué des sessions de Cempuis), d'autres pédagogues, dont deux belges, deux hollandais et un chilien.

Le manifeste se termine en annonçant la fondation d'une *Association universelle d'éducation intégrale*, dont A. Sluys est provisoirement le secrétaire.

Les deux dernières pages du texte cempuisien sont consacrées à une *Notice sur l'O.P.*, pour expliquer sommairement ses buts et

moyens aux lecteurs du Manifeste. Elle dit notamment :

« Les enfants (y) reçoivent, dans la limite de leur âge et de leurs capacités, une éducation et une instruction intégrales... conformément au programme indiqué dans le Manifeste...

« Les ateliers d'impression typographique et lithographique de reliure, nécessitant, pour leur fonctionnement et à titre de travaux d'apprentissage, la composition, la reliure d'un certain nombre d'ouvrages : livres, brochures, affiches, prospectus, dessins, etc..., la direction a été naturellement conduite... à utiliser cette production considérable, non seulement pour l'usage intérieur de l'établissement, mais encore pour l'avantage des instituteurs, des écoles et des élèves du dehors, pour la propagation des meilleurs procédés d'enseignement. C'est ainsi que l'établissement en est venu à produire plusieurs publications périodiques... En outre (il) a imprimé une importante série d'ouvrages d'enseignement...

« L'O.P. n'est pas seulement une œuvre philanthropique, ni seulement une école professionnelle; c'est aussi et surtout un *champ d'expérience* en matière d'éducation et d'enseignement, un centre d'études, d'expérimentation et de propagande. C'est là qu'ont été réalisés pour la première fois les programmes rationnels de l'éducation intégrale, de l'éducation familiale, strictement laïque, en conformité avec l'esprit scientifique moderne, l'enseignement intellectuel et l'apprentissage manuel dirigés parallèlement et la coéducation des enfants des deux sexes. C'est là aussi qu'ont été institués, sous le nom de *Sessions normales de pédagogie pratique*, des congrès libres annuels d'éducateurs de tous pays, pour la discussion, l'expérimentation et la propagation des meilleures méthodes d'éducation et d'enseignement, congrès qui ont eu tant de retentissement en France et à l'étranger. »

Conférence de propagande

Trois sont relatées dans *l'Education intégrale* (janvier-février et mars-avril 1894).

La Société de l'Enseignement, par les projections lumineuses, au Havre, dont les vues transparentes, prêtées, obtenaient grand succès aux fêtes de l'O.P., avait invité P. Robin à faire une conférence, en décembre 1893, pour « exposer devant un public nombreux et sympathique ses idées sur l'enseignement intégral. (Il la termina par) la projection d'une trentaine de photographies représentant diverses parties de l'O.P. et diverses scènes de la vie des heureux enfants qui y sont élevés ».

Passant par Rouen, P. Robin y fit une conférence sur l'O.P., avec projections lumineuses, à l'Ecole normale d'institutrices, puis sur la musique chiffrée et la méthode sténographique Aimé Paris. Ce dernier avait longtemps habité Rouen, où il y avait encore des adeptes de sa double activité musicale et sténographique qu'il s'agissait d'aider.

A Caen, autre conférence sur la musique chiffrée, aux élèves des Ecoles normales d'instituteurs et d'institutrices.

En outre, le B.O.P. (nov.-déc. 1894) mentionne, dans une revue rétrospective, des conférences de P. Robin, C. Delon et P. Guilhot sur la pédagogie, la musique, la sténographie, les travaux manuels, à Amiens, Arras, Beauvais, Brest, Dijon, Genève, Grenoble, Lyon, Paris, St-Etienne, Sens, Troyes, Vienne.

Rappelons, pour mémoire, les conférences dans le département de l'Oise, en 1890, qui ont été à l'origine des Sessions normales pédagogiques de Cempuis, successives de 1890 à 1894.

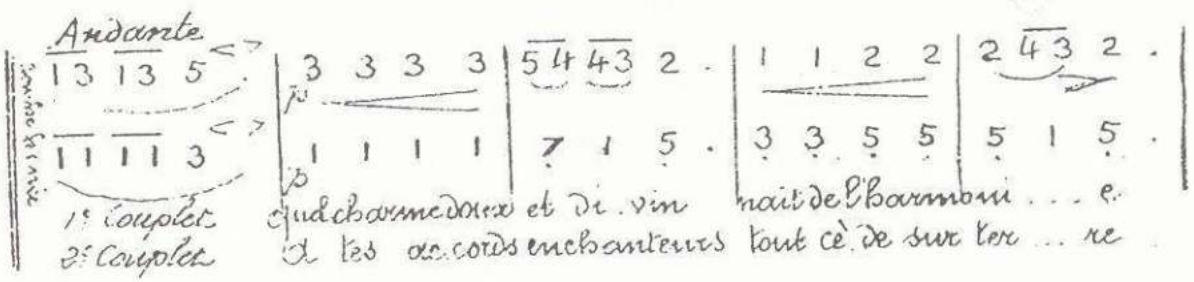
---

(1) Pour ceux qui l'ignorent, le deuxième Empereur du Brésil, Pedro II, savant distingué et membre associé de l'Académie des Sciences, avait été détrôné en 1889, pendant sa visite à l'Exposition Universelle de Paris, pour le principe. Ce n'était pas un tyran, loin de là; il a été regretté à sa mort en 1891. Mais les Brésiliens ne voulaient pas rester le seul peuple des Amériques avec un régime monarchique et préféraient saisir l'occasion de faire une révolution en douceur plutôt que d'avoir plus tard à détrôner un héritier plus jeune et moins philosophe. Autant qu'il m'en souvienne, c'est à peu près ce que nous a raconté notre visiteur.

(2) La relation de ce voyage a été reproduite dans le **Cempuisien,** nos février-mars 1910 et suiv.

(3) G. Giroud, dans **Cempuis,** pages 311 à 328, a publié le Manifeste. Il a paru aussi dans le deuxième volume des **Fêtes pédagogiques** (1893-1894). Il est donc assez facile de le lire.

P.S. — Dans le **Cempuisien** (nov.-déc. 1949), l'auteur n'est pas responsable des fautes, 3e page, 2e colonne : 13e ligne : **oes** au lieu de **ses**, et, 34e ligne : en **temps** au lieu de **tant.** Quant à **ardiment** (sans h), 2e colonne, il l'admettrait à la rigueur comme tentative de réforme orthographique dont il était précisément question.



RÉFLEXIONS et SOUVENIRS sur CEMPUIS (XIV)

Sessions pédagogiques de Cempuis

Nous avons vu précédemment qu'elles sont l'aboutissement d'efforts de propagande antérieurs. P. Robin l'explique dans un avant-propos en tête du premier volume du « Recueil des Comptes rendus »

« Dès le début, nos efforts furent déjà récompensés par la réussite de quelques-unes des parties de notre vaste programme; cela nous donna l'idée de faire de la propagande en faveur des moyens pédagogiques auxquels nous devions nos premiers succès.

« C'est ainsi que nous avons profité de toutes les occasions possibles : visites d'éducateurs, exercices scolaires de nos enfants dans les départements et en Belgique, participation aux concours, etc., pour faire connaître par des causeries, des conférences, des expérimentations, des fêtes, les resultats des moyens employés...

« Mais notre propagande n'était guère que la conséquence de la marche et du développement progressifs de l'O.P.; elle se faisait sans programme régulier, improvisée. Ce n'est qu'en 1890 que nous nous sommes décidés à donner à cette propagande la régularité et la périodicité qui pouvaient la rendre plus efficace encore... Le titre de *Fêtes pédagogiques* (a été) donné à ce livre en souvenir du plaisir que nous avons eu à propager de bonnes idées et de féconds procédés d'enseignement et d'éducation, en vue de la plus grande joie et du plus grand profit des maitres et des élèves, pour lesquels nous souhaitons que la classe devienne un paradis. »

Il se tint cinq de ces Sessions à l'O.P. : du 1er au 8 septembre 1890, improvisée avec une trentaine de participants); du 23 août au 1er septembre 1891 (62 participants); du 23 au 30 août 1892 (60 participants); du 23 au 31 août 1893 (70 participants); du 23 au 30 août 1894 (40 participants); cette dernière contrariée par les événements comme on le verra.

Voici leur programme d'après *l'Education Intégrale*, juillet-août 1893 :

« Les travaux... comprendront des exposés méthodiques, des démonstrations pratiques et des expérimentations de procédés au moyen de groupes d'élèves de l'O.P. jouant le rôle d'école d'application, des leçons types sur des sujets déterminés, puis des causeries et de libres discussions, échanges d'observations sur les matières mises à l'étude, enfin un certain nombre de conférences... sur des sujets divers se rattachant à l'éducation... Pour détendre un peu les esprits de nos sessionnaires... nous les inviterons à des promenades, à des excursions, des fêtes qui, tout en leur apportant des éléments de distraction et de récréation, leur offriront l'ocasion d'apercevoir de nouveaux aspects des problèmes de l'éducation... (ils) seront répartis par groupes de 3 ou 4 dans les tables des enfants et du personnel, le régime étant toujours le même pour tous.

D'ailleurs liberté à tous d'aller et de venir, notre devise étant pour nos invités celle de Rabelais dans l'Abbaye de Thélème : « Fais ce que tu voudras. »

F. Buisson venait souvent au cours des sessions, s'y comportant autant que possible comme un simple participant. *L'Education Intégrale* (sept.-oct. 1892) dit qu'il « a assisté à plusieurs séances d'exposition et d'expérimentation, à une partie des réjouissances et aux repas de famille qui réunissaient le personnel entier de l'O.P., les élèves et les visiteurs; nous conserverons le plus agréable souvenir de sa joyeuse familiarité, de sa bonne grâce, de sa touchante affabilité dans les conversations générales et particulières, aux réunions durant les promenades et récréations, à la modeste et démocratique table commune ». Voilà qui rappelle bien ce savant futur prix Nobel et très haut fonctionnaire, tel que nous l'avons connu à cette époque.

Les comptes rendus des Sessions paraissaient en fascicules supplémentaires de *L'Education Intégrale*. Dans le courant de 1893, ceux des trois premières années étaient réunis dans un volume de 436 pages avec un avant-propos sous le titre *Fêtes pédagogiques à l'Orphelinat Prevost. Sessions normales de pédagogie pratique* 1890, 1891, 1892.

Les comptes rendus de la session 1893 commencent par un avant-propos qui en explique les origines et le but. Les pages 3 à 14 sont consacrées au Voyage en Belgique et à la Session pédagogique de Gand. Les pages 15 à 21 au programme de celle de Cempuis. Les pages 21 à 31 au Manifeste de Gand. La publication du reste s'est trouvée arrêtée à la page 192.

Plus tard, en 1904, ce qui restait à l'O.P. du tirage des Fêtes pédagogiques fut racheté par P. Robin, qui publia 12 pages complémentaires commençant par cette note explicative :

« On n'était qu'à ce point de l'impression très retardée de la 4e session normale quand la révocation de M. Paul Robin, le 31 août 1894, a interrompu le travail. Les notes relatives à cette session et à la 5e ont été mal recueillies, mal conservées par les intérimaires, volontairement tracassés par l'administration. Cette livraison complète, en les résumant, les comptes rendus des 4e et 5e sessions. »

Ainsi fut constitué le second volume avec le titre : *Fêtes pédagogiques à l'Orphelinat Prevost. — Dernières Sessions normales de pédagogie pratique* 1893-1894. — Publication de *L'Education Intégrale*, 5, passage du Surmelin, Paris-XXe, 1904.

En réalité la session 1894, dont le programme n'a pas été publié, est résumée en 3 pages, dont presque la moitié de la dernière consacrée à la description d'une « roulotte pour voyages de vacances, véritable merveille d'ingéniosité, hôtel ambulant, défiant toutes difficultés de logement et d'alimentation pour 30

à 40 enfants, garçons ou filles, imaginée par Aimé Bogaerts, alors instituteur à Gand; maudit par la réaction belge, sous le nom de : « un autre Robin » (devenu en 1904), rédacteur en chef du journal socialiste gantois *Vooruit* ». C'était un des signataires du Manifeste. Malheureusement il était trop tard pour qu'on puisse tenter de réaliser son idée à l'O.P.

Il y a encore 4 pages concernant des visites de reporters, un discours de clôture et un épilogue qui datent de 1904. Nous y reviendrons pour ne pas anticiper sur l'ordre chronologique des événements.

Normalement le deuxième volume des *Fêtes pédagogiques* aurait dû avoir environ 450 pages comme le premier, alors qu'il en a moins de la moitié C'est un exemple de la façon dont la documentation se perd irrémédiablement et de la nécessité de nos efforts pour en sauver ce que nous pouvons.

La morale basée sur le réel

C'est le titre d'une conférence de P. Robin faite à la Session de 1891 (pages 202 à 225) qui mérite une attention particulière. C'est un texte en 17 paragraphes de longueurs inégales, qui surprend un peu à la première lecture. J'ai constaté après recherches que c'est en réalité un assemblage de parties écrites séparément, à diverses époques, que leur auteur n'a pas eu le loisir de refondre en un tout homogène. Il l'a sans doute dit à ses auditeurs; mais n'a pas pensé à éclairer les lecteurs. C'est en somme une suite d'exposés de ses idées, réalisations et projets publiés d'abord dans le *B.O.P.* ou *L'Education Intégrale,* voire sous la forme de notices ou de règlements

D'ailleurs quand on se reporte aux tables de matières (dans l'ordre du volume et analytique) on trouve les références suivantes :

La morale basée sur le réel (j'ajoute sur la science et non sur la religion).

La coéducation des deux sexes.

Exercices physiques, leur influence.

Influence de l'éducation scientifique sur le moral.

De l'éducation artistique.

Les petits papas et petites mamans. La Société des anciens élèves (j'ajoute altruisme et solidarité).

Les défauts et les qualités de nos enfants.

L'influence des parents.

Les moniteurs (j'ajoute qui ont remplacé les gradés).

La classification des enfants, les places, les prix, les concours, l'émulation.

Les moyens de discipline.

Récompenses et punitions.

Comptabilité morale.

La table analytique y renvoie pour les rubriques : Education intégrale et Education morale selon la science.

Cette conférence demanderait une étude spéciale Je me bornerai, à propos des moniteurs, à compléter mes renseignements précédents sur les gradés par ce qu'en dit P. Robin : « Nous les avons avantageusement remplacés par l'organisation des fonctions temporairement et successivement remplies par des élèves *moniteurs* capables, s'offrant spontanément, distingués par nous ou librement par leurs camarades, ou se remplaçant à tour de rôles ». Pour résumer, à l'ancienne conception d'origine militaire (dérivée du Bataillon scolaire) du *gradé* dignitaire permanent, présumé supérieur en tout et partout à ceux qu'il commande, est substituée celle du *moniteur* dont la fonction ne confère qu'une autorité limitée en durée et en étendue aux cas où sa supériorité est réelle sur ceux qu'il dirige.

Bien qu'il soit malaisé de le faire brièvement, il est nécessaire de donner au moins un aperçu des rapports de la morale et du réel d'après le texte de P. Robin :

« Il est relativement facile d'enseigner les sciences positives, c'est-à-dire celles qui ont pour base des vérités incontestables établies par des expériences souvent réalisées et qui peuvent être renouvelées à volonté avec la certitude de résultats toujours identiques.

« C'est ainsi qu'après douze années d'éducation intégrale (à l'O.P.) nous pouvons affirmer et proclamer le succès, car les résultats sont tangibles et pour ainsi dire mesurables mathématiquement, en ce qui concerne l'éducation physique et intellectuelle (suivent les preuves par les observations anthropométriques, concours et examens).

« Mais l'éducation morale est loin de nous présenter les mêmes éléments d'appréciation, de constatation et de comparaison; aussi est-ce la partie dans laquelle les tâtonnements, les incertitudes et les contradictions sont incessantes, surtout au point de vue du but final à atteindre, Les actes des humains ont toujours été et sont encore sujets aux appréciations les plus diverses et les plus opposées, suivant le point de vue auquel on envisage ces actes, suivant les auteurs, les pays, les milieux, les moments, les circonstances, etc...

« Les erreurs et les préjugés séculaires nous enserrent de toutes parts avec une telle puissance qu'il nous est difficile de nous en affranchir complètement...

« Les religions, dans leurs lois divines... faisant intervenir les suprêmes puissances extra-terrestres, récompensant ou punissant souverainement les humains, durant leur existence ou après leur mort, ont pu facilement établir un code moral... Nous avons résolument rompu avec toutes les mythologies, toutes les conceptions métaphysiques...

« A vrai dire, nous ne donnons pas à nos élèves des leçons de morale dogmatique, à heure fixe : car la moralité résulte continuellement des divers actes de la vie et des relations de chacun avec l'humanité; actes et relations étant d'ailleurs essentiellement variables dans leur valeur et donnant lieu souvent aux interprétations les plus diverses. Quoi qu'il en soit, notre idéal ne dépasse pas l'humble terre où vivent misérablement et souffrent une trop grande quantité d'êtres

humains : le but que nous poursuivons est de faire que chacun mette son propre bonheur à travailler, comme le dit un philosophe, pour *le plus grand bonheur du plus grand nombre* afin que la terre, qui est un terrible enfer pour beaucoup, devienne un vrai paradis pour tous sans exception. *La fraternité et la solidarité humaines* nous semblent être très bien formulées ainsi; et c'est ce que nous cherchons à faire mettre en pratique par nos enfants »...

« L'altruisme, qui consiste à vivre chacun pour tous, tous pour chacun, naît, se cultive et se développe par suite du contact permanent de tous les habitants de la communauté, élèves et collaborateurs à un titre quelconque; cette vie en commun sous un régime essentiellement égalitaire inspire l'amour de la justice, lequel constitue avec l'amour de la vérité le solide fondement de la morale humanitaire.

« C'est ce sentiment de solidarité qui nous a fait établir une image d'organisation sociale pratique dans le fonctionnement de tous les services par la collaboration graduelle de tous les élèves suivant leur force et leurs facilités; c'est la même pensée qui nous a inspiré l'organisation de cadre des *petits papas et petites mamans*...

« Les élèves des classes supérieures sont par ce seul fait investis d'une certaine portion d'autorité morale; ils (doivent donner l'exemple) sont responsables du mal qui a pu se faire devant eux et qu'il eût dépendu d'eux d'empêcher... Ils ont à accomplir leurs devoirs d'aînés avec exactitude et fermeté, mais en même temps avec bonne humeur.. (surtout) en empêchant les fautes de se produire. »

Les vraies vacances scolaires

Il s'agit d'une excursion de Cempuis à Mers, pédestre entre Cempuis et Rouen, par bateau entre Rouen et Le Havre, puis pédestre par le littoral entre Le Havre et Mers. Elle eut lieu après la clôture de la session pédagogique, du 31 août au 21 septembre 1891. Y participèrent « 70 enfants de l'O.P. accompagnés par leurs professeurs et un groupe d'éducateurs français et étrangers ».

Un itinéraire détaillé avait été préalablement envoyé aux maires et instituteurs des villes visitées et remis à chaque participant.

Le compte rendu par A. Sluys en fut publié dans la *Revue Pédagogique Belge* et reproduit dans les *Fêtes Pédagogiques*, (vol 1, pp. 233 à 258), puis dans *Le Cempuisien* (8) en 1909. Il suffit donc de le signaler ici car ce texte long et intéressant peut assez facilement être consulté.

Opinions sur les fêtes pédagogiques

On a pu voir que F. Buisson ne se bornait pas à patronner les sessions, à leur apporter son puissant concours, mais qu'il y participait cordialement et efficacement.

Les pédagogues sessionnaires manifestèrent leur satisfaction pratiquement, par une souscription dont le produit devait servir à répandre le volume des comptes rendus dans les bibliothèques pédagogiques (séance d'adieu en 1891).

Il est intéressant de signaler l'opinion de Francisque Sarcey, qui fut critique très influent du journal *Le Temps*. Il s'agit d'une « Chronique universitaire sur l'Orphelinat Prevost » à propos du premier volume

Comme P. Robin, il était ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, le premier comme scientifique, le second comme littéraire. P. Robin avait-il envoyé l'ouvrage, ou est-ce un autre camarade ancien normalien ? Quoi qu'il en soit il est désigné impersonnellement comme « le directeur ou l'inspirateur qui désire ne pas être nommé dans les journaux. Car il a cherché à réaliser une forme d'éducation nouvelle, et il craint, si l'on parle de lui à propos de son œuvre, que le public ne croie à un désir de réclame personnelle. Il veut s'effacer devant elle.

« Comme il arrive souvent, cette œuvre est plus connue à l'étranger qu'en France... en Belgique il est fondé sur ce modèle des institutions qui excitent dans le public une curiosité vive. »

La présentation du livre qui suit est sympathique, un peu superficielle et pleine d'humour :

(On y) « a ramassé une foule de documents, rapports, discours, polémiques... c'est un inextricable fouillis de mémoires... qui traitent pêle-mêle d'une foule de questions ». Après, la citation d'une définition de l'éducation intégrale : « Bigre ce ne sont pas des prunes que cela ! ».

« Un des chapitres qui ont chez moi excité la curiosité la plus vive, est celui qui a pour titre *La morale basée sur le réel*. Ce n'est pas que j'aie vu comment le réel servait de base à la morale; j'avoue que sur ce point l'auteur ne m'a pas fourni de renseignements bien clairs ni bien nets. Mais il a insisté sur quelques vérités de détail qui m'ont vivement intéressé...

« J'ai vu avec plaisir qu'à l'O.P. l'enseignement de la musique se fait par la méthode Galin-Paris-Chevé... moi qui suis un vieux cheviste et des plus convaincus. » (Emile Chevé avait été professeur de F. Sarcey comme de P. Robin à l'Ecloe Normale Supérieure.)

Il approuve la co-éducation : (à l'étranger) « les sexes s'assoient sur les mêmes bancs et partagent les mêmes jeux. C'est une de mes turlutaines de croire et de dire que l'on pourrait essayer en France !... Le personnel des professeurs se compose également d'hommes et de femmes; les enfants sont frères et sœurs; les éducateurs sont pères et mères. C'est la famille agrandie.

« N'y eut-il à l'O.P. que cette anomalie, il mériterait d'être visité et étudié par tous ceux qui s'occupent de ces questions. Mais, autant que je puis juger par ce livre, l'homme qui dirige cet établissement est un novateur hardi, pour qui l'orphelinat est un champ d'expériences. Je vous engage à vous procurer le volume... vous y trouverez matière à réflexions nombreuses. »

Paul ROBIN,
le premier directeur de l'O.P.
1880 - 1894.

Rétrospection

Ceux des lecteurs de *L'Education intégrale* (Bulletin de l'O.P.) qui ne suivaient pas la presse quotidienne française, ayant lu le numéro daté septembre-octobre 1894 (toujours signé : Le Directeur de l'O.P., gérant : P. Robin) relatant le succès d'une exposition au Musée pédagogique de Paris, ont dû être surpris en recevant le numéro suivant, daté novembre-décembre. D'abord par la modification du titre *Bulletin de l'Orphelinat Prevost*, puis par le caractère rétroactif insolite du texte, enfin par le changement du gérant : le Directeur intérimaire, P. Guilhot.

Le texte comportait :

En première page le portrait de P. Robin.

En deuxième page sa notice biographique ainsi terminée :

« Il a cessé ses fonctions de directeur de l'O.P. le 30 août 1894. Le 2 octobre, il a été nommé à l'unanimité professeur à l'Université Nouvelle et Ecole des Hautes Etudes de Bruxelles, par le corps enseignant de cette institution. »

Les pages suivantes étaient consacrées à une *Notice historique récapitulative* sur l'O.P. :

Origines. Administration. Constructions, agrandissements matériels, etc... Institutions et créations pédagogiques diverses. Excursions et déplacements officiels. Expositions, Conférences, Sessions. Excursions et Voyages remarquables. Publications périodiques. Ouvrages pédagogiques. Jeux.

Une note terminale expliquait que le titre *L'Education intégrale* avait été transmis par R. Robin à *l'Association universelle d'éducation intégrale* (dont on avait publié le Manifeste dans le numéro exceptionnel daté septembre 1893).

En somme c'était le bilan de la direction de P. Robin (1881-1894) qui venait d'être révoqué le 31 août par le Préfet de la Seine, sur l'ordre du Ministre de l'Instruction publique.

Cette révocation n'était pas mentionnée, parce que le Conseil général de la Seine, héritier de J.-G. Prevost, en contestait la légalité et ne la considérait pas comme définitive, comme on le verra par la suite.

Robin de Cempuis

Jusqu'alors l'O.P. et son directeur n'étaient guère connus en dehors du Conseil général de la Seine, des parents d'élèves, des environs de Cempuis (par les fêtes et concours) et d'un nombre relativement petit mais en progression continue d'éducateurs (par les conférences, expositions, surtout par les Sessions pédagogiques). Ils devinrent brusquement connus par le grand public des lecteurs de journaux.

Il y eut à l'origine de cette indésirable notoriété une campagne de presse dans *La Libre Parole* cléricale et spécialisée dans l'antisémitisme, menée par un ancien conseiller général de la Seine, M. Odelin. Intervinrent ensuite le centenaire *Journal des Débats* et *Le Temps*, organes conservateurs de la grande bourgeoisie, puis *Le Matin*, d'Edwards (1), journal d'information sans parti pris doctrinal mais soucieux d'utiliser une campagne qui pouvait augmenter son tirage. « La presse de Paris et celle de province suivirent l'officieux *Matin*, calomnièrent à l'envi. Les journaux de gauche réagirent mollement. »

Il y eut donc une *Affaire de Cempuis* et, comme P. Robin qui en était le centre avait des homonymes notoires (dont il fallait éviter les réclamations), il fut dénommé *Robin de Cempuis*. Il avait une prédilection pour cette citation de Diderot : « J'aime les fanatiques... quand par hasard ils ont rencontré la vérité, ils l'exposent avec une énergie qui brise et renverse tout ». C'était son cas. G. Giroud a écrit : « Un établissement comme Cempuis ne pouvait vivre sans provoquer, sans soulever des passions politiques et religieuses; c'est miracle qu'il ait duré quatorze années

d'autant que P. Robin n'essayait point d'atténuer l'hostilité qui l'entourait. Ignorant les ménagements habiles, ne sachant point tenir en bride un caractère très vif, il fonçait. Sa franchise brutale rendait même difficile la tâche de ses partisans, plus aisée celle de ses ennemis »

A la suite de la campagne de presse, le gouvernement au pouvoir (d'opinion centre droite) avait prescrit une enquête par trois hauts fonctionnaires, qui se fit à l'O.P. du 25 au 28 août, puis ordonné en grande hâte au Préfet de la Seine l'arrêté suivant du 31 août :

« Considérant qu'il résulte de l'enquête prescrite en août 1894 par MM. les ministres de l'Intérieur et de l'Instruction publique, que, tant au point de vue de la surveillance et de l'administration intérieure que du recrutement du personnel, M. Robin a gravement manqué à ses devoirs; qu'il propage et laisse propager dans cet établissement des doctrines internationalistes dont la conséquence est d'affaiblir chez les enfants qui lui sont confiés l'idée de Patrie Arrête :

ARTICLE PREMIER. — M. Robin est révoqué de ses fonctions de directeur de l'Orphelinat.

ART. 2. — M. Guilhot, sous-directeur, est provisoirement chargé de la direction de l'établissement. »

« Cet arrêté émut profondément le Conseil général, et le 17 octobre, dans la première séance de sa session, le Conseil prit la délibération suivante :

« ARTICLE PREMIER.. — M. le Préfet de la Seine est invité à obtenir communication des rapports de l'enquête et de tous autres documents qui ont amené le gouvernement à exiger du Préfet de la Seine la révocation du directeur de Cempuis »...

« Dans la séance du 22 octobre, le Conseil général a adopté à l'unanimité la proposition de son Bureau ainsi conçue :

« Le Conseil général, considérant que M. le Préfet de la Seine se refuse à lui donner communication du dossier de l'enquête faite par le gouvernement sur l'Orphelinat de Cempuis, Délibère :

« ARTICLE PREMIER. — Il sera constitué une commission d'enquête publique au sein du Conseil général »...

« Dans la séance du 26 octobre, nomme sa commission ainsi composé » :

Groupe de droite : 3 membres (dont M. Alpy, adversaire déclaré de P. Robin);

Groupe des socialistes révolutionnaires : 4 membres (dont M. Fournière, secretaire);

Groupe des républicains : 4 membres (dont le président);

Groupe radical : 4 membres (dont M. Laurent-Cely, vice-président et rapporteur, et M. Gervais, secrétaire).

Le rapport auquel se réfèrent les citations qui précèdent est la source d'information impartiale la plus complète sur l'Affaire de Cempuis. ~~J'en reproduirai donc tout~~ ce que l'espace et ~~le temps disponibles me permettront~~

Introspection

Dans le X^e de ces articles (*Cempuisien*, mai-juil. 1949 sur l'O.P. en 1890), je disais : « Avec le recul des années, le témoin que j'ai été dès lors sera consulté aussi objectivement que s'il m'était étranger ». Nous arrivons maintenant à une période où le témoignage en question va prendre une relative importance. P. Robin appliquait ses conceptions pédagogiques avec des enfants que le hasard envoyait à l'O.P. Il aurait préféré recevoir des élèves sélectionnés, ayant subi aussi peu que possible d'influences familiales et autres, donc âgés de 6 ans au plus. G. Giroud, qui le connaissait mieux que personne, a dit que son idéal aurait été de les recevoir au sortir de la pouponnière.

Or, le témoin dont il s'agit avait presque 8 ans à son arrivée. Depuis sa naissance il habitait à la Plaine Saint-Denis, dans la banlieue immédiate de Paris, la première ligne de maisons faisant face à la zone des fortifications (impasse Marteau). C'était plus encore que maintenant un lieu aux grands espaces, où beaucoup d'habitants (dont ses parents) avaient un jardin peu éloigné, mais non à côté de leur demeure. Les enfants y étaient donc habitués à beaucoup plus de liberté que ceux de Paris, surtout des arrondissements du centre. Le père, alsacien ainsi que plusieurs de ses voisins comme lui cheminots, avait fait la guerre de 1870 et opté pour la France après l'annexion de sa province natale par l'Allemagne. La mère était née en Savoie, dernière province avec le Comté de Nice rattachée librement à la France. Ses parents avaient été Français sous la Révolution et le premier Empire, puis Piémontais après 1815 jusqu'au second Empire. Le milieu familial était donc patriote à bon escient, en outre catholique modérément pratiquant.

Le témoin était donc habitué aux randonnées libres, plus aux hymnes nationaux qu'aux chants pacifiques Ce qu'il savait de morale religieuse ne le rendait pas réfractaire à la « morale basée sur le réel ». A l'O.P. il était considéré comme bon élève par les maîtres des cours élémentaire, moyen et supérieur entre 1890 et 1894 (P. Guilhot l'a même fait passer directement du cours supérieur au cours complémentaire 2^e année où une place s'était trouvée disponible, à cause d'un certain succès au certificat d'études dont son maître avait probablement exagéré la faible importance). En réalité il ne manquait pas de condisciples plus studieux et conformistes qui, dans l'ensemble de la vie scolaire, le valaient ou le surpassaient. Mais, comme il avait la passion de la lecture, il avait l'avantage de savoir des choses hors programme que les autres ignoraient et cela se remarquait dans les interrogations et rédactions. Par contre, les surveillants qui changeaient souvent le considéraient comme un élève difficile, à cause de son goût pour les escapades. Il était donc plus souvent puni que la

moyenne de ses camarades. Cela le mettait en rapports plus directs et plus fréquents avec P. Robin et P. Guilhot. Probablement à l'instigation de Lucie et Fritz Robin; aussi de G. Giroud qui, ayant été élèves à l'O.P. avant d'y être maîtres, étaient plus intuitifs et compréhensifs, il fut même mis en observation au domicile de P. Robin, puis dans le bureau de P. Guilhot (près de qui il a su plus tard avoir été défendu par Mme Guilhot et sa mère et par ses condisciples Georges et Marie Guilhot). Dans les deux cas on avait constaté sa parfaite sagesse quand il avait des livres à sa disposition, alors que les surveillants le désignaient comme instable et rebelle à toute discipline.

L'habitude des réflexions punitives, celle des admonestations, n'ont pas été sans développer son sens critique et sa connaissance des bases morales de l'éducation cempuisienne.

Je viens d'employer le « il » et non le « je » pour marquer qu'il n'est pas question d'égotisme. Ce n'est pas un homme qui se penche sur son passé (lequel n'intéresserait personne) mais un Cempuisien que les circonstances ont conduit à fréquenter de plus près les animateurs de l'O.P. centre pédagogique et qui s'efforce de les expliquer.

Un souvenir me revient en mémoire. G. Giroud a signalé que P. Robin utilisait les défauts ou manies de ses élèves pour le bien commun. Ce fut le cas quand Fritz Robin obtint d'employer mon goût de courir les bois pour y récolter des plantes destinées au jardin botanique. Je doute de l'intérêt de mes trouvailles, mais je suis certain que cette confiance m'a fait réfléchir et qu'elle a ainsi atteint son but essentiel.

ERRATA. — *Le Cempuisien*, décembre 1946, page 4, 2e colonne, 6e et 7e lignes, lire : Ils (les Souvenirs de G. Giroud) *sont ignorés* des jeunes générations et il n'y a guère de possibilité pour *elles*... Renvoi (1) lire : *biographie*. Dans le numéro juin-août 1950, page 7, 2e colonne, 40e ligne, lire : j'avoue que sur *ce point*...

RÉFLEXIONS et SOUVENIRS sur CEMPUIS (XVI)

Notes et documents

Le rapport de M. Laurent-Cely donne en préambule quelques précisions intéressantes sur J.G. Prevost, ses idées et ses intentions, qui complètent ce qui en a été dit précédemment.

« (Il) avait la passion de la bienfaisance, un sentiment profond de la solidarité humaine... déjà en 1824, sans en avoir encore les moyens (il) rêvait de fonder un orphelinat. Après trente années de travail et d'efforts, ayant connu la bonne et la mauvaise fortune, il fonda l'établissement de Cempuis. Il y reçut sept à huit enfants et quatorze vieillards; les vieillards disparurent peu à peu et, en 1871, l'établissement prit définitivement le caractère d'orphelinat.

« La plupart des enfants recueillis à Cempuis y étaient envoyés par la Société de l'Orphelinat de la Seine, avec laquelle fut passé un traité que l'administration provisoire de la succession a continué à appliquer.

« Aux termes de ce traité, une pension annuelle de 300 francs (or) était payée pour chaque enfant. Le montant de ces pensions formait avec les revenus de l'immeuble de Cempuis la dotation de l'établissement; M. Prevost comblait le déficit...

« Voici le texte du testament du 20 avril 1871 et celui du codicille du 3 novembre 1871 » (Je pense utile de le reproduire car il m'a plusieurs fois été demandé et il n'existe pas intégralement dans la collection du B.O.P. ni dans le *Cempuis* de G. Giroud) :

« Averti par l'état de ma santé qu'il est temps de prendre des précautions contre une mort subite, je profite de la parfaite liberté d'esprit dont je n'ai pas cessé de jouir jusqu'à présent pour écrire mes dernières et fermes volontés.

« Mon plus grand désir en retournant à Dieu est d'assurer le maintien à perpétuité de l'œuvre que j'ai entreprise il y a plusieurs années en fondant l'établissement de Cempuis. Tous les membres de ma famille sont assez riches pour n'avoir pas besoin de ma fortune qui ne servirait qu'à leur donner du superflu, tandis qu'elle peut servir à sauver de la misère et du vice des milliers d'êtres humains. C'est pourquoi j'institue pour *mon légataire universel, en toute propriété*, le département de la Seine, à charge d'affecter la totalité de ma fortune à l'entretien du plus grand nombre d'*orphelins des deux sexes* dans ma maison de Cempuis. Sauf les legs particuliers, dont je donnerai plus bas le détail, je fais don au département de la Seine de tout ce que je posséderai au moment de mon décès, tant à Cempuis qu'à Paris, en meubles, immeubles, valeurs, créances, avec les prescriptions suivantes :

« 1° Que le département s'engage, en acceptant ce legs, à l'employer en totalité à l'entretien et au développement de l'Orphelinat de Cempuis. Je ne veux pas que cet argent soit simplement versé dans les caisses de l'Assistance publique pour être employé au gré de l'Administration; j'entends qu'il soit perpétuellement et exclusivement affecté à la destination spéciale que je lui assigne. Par conséquent, le département de la Seine n'aliénera pas ma propriété de Cempuis. Je conseille aussi de conserver le plus longtemps possible mes maisons de Paris, attendu que la

vente ne donnerait pas sans doute le même produit que les revenus de location;

« Que l'établissement ait toujours pour directeurs, instituteurs et institutrices, des laïques, afin que les enfants qui diffèrent de culte y soient recueillis et traités de façon égale et sans esprit de secte;

« 3° Enfin, je nomme et constitue un Comité de patronage des orphelins de Cempuis qui n'aura pas à s'occuper de la gestion des finances, si ce n'est pour constater, chaque année, que les fonds ne sont pas détournés de leur destination. Mais ce Comité aura les deux attributions suivantes : 1° choisir le directeur et l'instituteur de l'établissement sous réserve de l'approbation du département de la Seine, et surveiller la marche de l'instruction et de l'éducation à Cempuis, sous réserve de la même approbation. Le Comité se composera de onze membres à vie; en cas de mort d'un de ses membres, le Comité se complétera dans les trois mois en s'adjoignant un nouveau membre à vie. Je choisis, pour composer ce Comité, les personnes dont les noms suivent :

M. Athanase Coquerel (pasteur et orateur (1820-1875) se fit remarquer par ses idées larges et libérales (1);

M. Gaufrès;

M. Salicis (président de la Société de l'Orphelinat de la Seine, répétiteur à l'Ecole polytechnique);

M. Moigneu;

M. Eugène Pelletan (littérateur et homme politique (1813-1894), il fut de l'opposition libérale sous le second Empire et devint en 1884 sénateur inamovible. Son principal ouvrage a pour titre *La Profession de foi du XIXe siècle* (1);

Carnot fils, ingénieur et député à l'Assemblée. (C'est probablement son contemporain Hippolyte Carnot (1801-1888), fils du conventionnel Lazare Carnot, organisateur des victoires de la Ire République — homme politique, fut membre du gouvernement provisoire de 1848 et fit de louables efforts pour organiser l'instruction gratuite — plutôt que son fils Sadi Carnot (1837-1894) qui fut ingénieur et député puis président de la République (1);

M. Fauvety;

M. de Pressensé (Edmond ? - 1824-1891), pasteur protestant et homme politique. Il appartenait au protestantisme libéral et dirigea la *Revue Chrétienne* (1);

M. Vacherot (Etienne ? - 1809-1897), philosophe et homme politique — son principal ouvrage où il prétend montrer que l'idée de la divinité n'a qu'une réalité subjective a pour titre *La métaphysique et la science* (1);

M. Ratisbonne (Louis ? - 1827-1900), littérateur auteur de la *Comédie enfantine* (qui était parmi les livres scolaires de l'O.P.), charmant recueil de fables morales, et d'une traduction en vers de Dante (1).

« Voici maintenant les legs particuliers que je fais... :

« 10° Enfin, je désigne pour être mon exécuteur testamentaire, avec la saisie légale, et aviser pour le mieux à la réalisation de mes idées qui lui sont bien connues, M. Ferdinand BUISSON...

« Codicille du 3 novembre 1871 :

« Réflexions faites et renseignements pris, je modifie comme suit l'article concernant le Comité de patronage indiqué plus haut :

« Je maintiens ma volonté que ce Comité, composé de onze personnes par moi désignées, serve de trait d'union entre moi et l'Administration du département; mais, pour prévenir des conflits et des difficultés qui pourraient nuire à l'établissement, je désire qu'au fur et à mesure des décès survenant dans ce Comité, ce sera le Conseil général de la Seine qui avisera, d'accord avec les membres survivants de ce Comité.

« *Signé :* Joseph-Gabriel PREVOST *jeune.* »

On sait qu'après la mort de J.G. Prevost, survenue en 1875, la terminaison du procès intenté par les héritiers naturels (août 1880), l'entrée en possession du legs, la direction de l'établissement fut confiée à P. Robin (décembre 1880).

Le 30 décembre 1882 « en raison du développement considérable donné à l'orphelinat par le département, les membres du Comité de patronage institué par M. Prevost renoncent à exercer les attributions à eux conférées par le testateur et proposent au choix du Préfet pour les représenter dans la commission nouvelle M. Salicis ».

Il est nommé une commission de 10 membres dont 5 désignés par le Conseil général (dont MM. Aristide Rey (ami de P. Robin) et E. Rousselle qui auront un rôle très important; 5 nommés par l'Administration (dont MM. Salicis, F. Buisson, Mascart, professeur au Collège de France (ancien condisciple et ami de P. Robin); Roux, sous-directeur des affaires départementales; Garnier, chef de la Division départementale et communale.

« A partir de cette époque, la population enfantine, qui ne dépassait pas une trentaine d'élèves en 1880, augmenta chaque année; le tableau suivant en marque la progression :

1881 : total 49 dont 10 filles et 39 garçons.
1882 : total 60 dont 16 filles et 44 garçons.
1883 : total 86 dont 26 filles et 60 garçons.
1884 : total 112 dont 37 filles et 75 garçons.
1885 : total 129 dont 51 filles et 78 garçons.
1886 : total 132 dont 55 filles et 77 garçons.
1887 : total 143 dont 62 filles et 81 garçons.
1888 : total 145 dont 61 filles et 84 garçons.
1889 : total 165 dont 64 filles et 101 garçons.
1890 : total 175 dont 72 filles et 103 garçons.
1891 : total 181 dont 76 filles et 105 garçons.
1892 : total 179 dont 72 filles et 107 garçons.
1893 : total 188 dont 75 filles et 113 garçons.
1894 : total 198 dont 79 filles et 119 garçons.

Les idées et intentions de J.G. Prévost

On remarquera que, sur les dix membres du Comité mentionnés, six avaient atteint la grande notoriété ou même la célébrité. M. Salicis était une personnalité remarquable, c'était probablement le cas de MM. Gaufrès, Moigneu et Fauvety (sur lesquels je n'ai pu

trouver de renseignements). Le onzième membre était sans doute Ferdinand Buisson, exécuteur testamentaire (1841-1932); on sait qu'il a atteint depuis une célébrité mondiale par un prix Nobel. Pour que ces hommes éminents aient accordé à J.G. Prevost une considération personnelle et un patronage pour son œuvre (dont ils ne devaient pas être prodigues) c'est sans doute parce qu'ils lui reconnaissaient une haute valeur morale.

Notons, pour ce qui concerne les opinions religieuses, que MM. Coquerel et de Pressensé étaient des pasteurs protestants libéraux. M. Vacherot paraît avoir été un philosophe spiritualiste indépendant. On sait que F. Buisson a été le principal organisateur de l'enseignement primaire laïque en France.

J.G. Prevost était incontestablement déiste et chrétien, mais en dehors des orthdoxies militantes catholique ou protestante, lesquelles ne paraissent pas avoir été représentées dans son Comité. En fait il a été en désaccord avec le curé de Cempuis et l'évêque de Beauvais.

Il ne faut donc pas conclure de son déisme très personnel l'appartenance à un culte officiel exclusif dans ses dogmes. On ne peut que constater qu'il sympathisait avec un christianisme très libéral et tolérant, représenté alors par une minorité protestante, dont Mme Buisson mère faisait probablement partie (2).

Le clergé catholique restait, à cette époque, conservateur et attaché à l'alliance du trône et de l'autel. Ce n'est que sous le pontificat de Léon XIII (pape de 1878 à 1903) qu'il fut autorisé, même engagé, à se rallier à la République et à donner attention aux questions sociales.

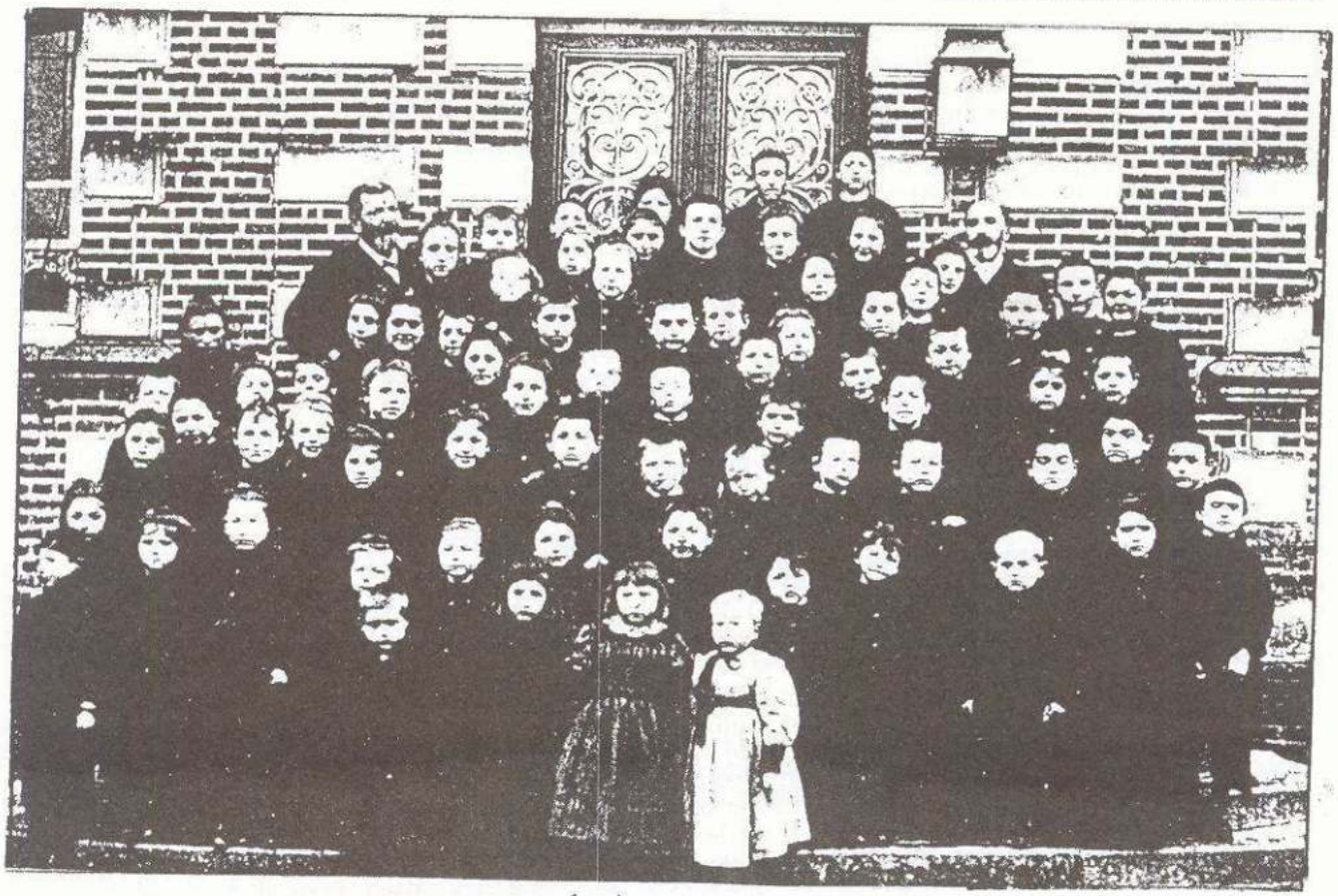
L.M. SCHUMACHER.

---

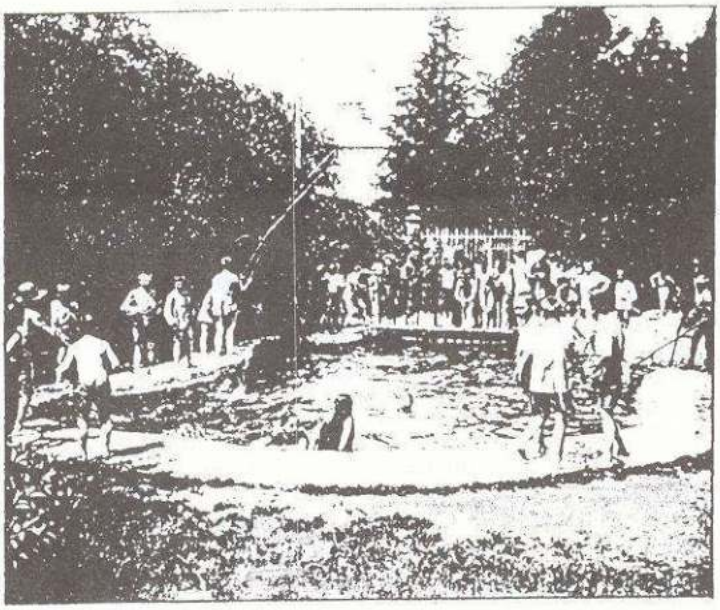
(1) Ces informations biographiques sur les membres du Comité sont tirées du **Larousse Universel** en 2 volumes, édition 1922-1923.

Dans le testament les noms des membres du Comité sont indiqués tels que reproduits, avec l'adresse; pour huit d'entre eux les prénoms manquent. La qualité est indiquée seulement pour Carnot fils, ce qui pourrait laisser un doute entre Hippolyte fils de Lazare et Sadi fils d'Hippolyte.

(2) Parmi « la ribambelle de bouquins » de la bibliothèque de J.G. Prevost que G. Giroud a citée dans ses « Souvenirs de Cempuis », étaient nommés ceux très nombreux du comte Agénor de Gasparin et de sa femme : du premier (1810-1871) député et publiciste protestant, sur les questions sociales et religieuses; de la seconde (1813-1894) sur les voyages, la philanthropie et la morale chrétienne. Les auteurs étaient sans doute en rapports avec J.G. Prevost. Pour leurs œuvres je m'en rapporte au **Larousse Universel.** Je me souviens de les avoir vues à la bibliothèque de l'O.P. sans être tenté de les lire.



GROUPE D'ÉLÈVES EN 1896



Une baignade à Cempuis.

RÉFLEXIONS et SOUVENIRS sur CEMPUIS (XVII)

Le rapport de la Commission d'enquête du Conseil Général

Profitant des vacances pour reprendre la tâche, interrompue depuis un an, que Marande et Reisser m'ont persuadé d'entreprendre en 1946, j'ai essayé de terminer d'extraire l'essentiel des 348 pages du rapport paru en 1895.

On sait ce que sont une campagne de presse et une interpellation à la Chambre des députés. Des journalistes sont envoyés avec mission de fournir des informations sensationnelles dans le sens adopté par leur journal, vraies ou fausses cela n'a pas d'importance, seul compte le tirage. Le gouvernement cherche à satisfaire la majorité, il n'est pas question d'objectivité et d'impartialité.

L'enquête de la Commission a été menée dans un sens tout différent. Son rapport enregistre impartialement les dépositions pour ou contre, les accusations, réfutations, explications, même les commérages d'habitants du canton et d'anciens employés congédiés ou fournisseurs évincés, heureux d'exposer leurs rancunes, ou simplement de jouer un petit rôle à leur mesure.

Du côté des anciens élèves.

« Tous les enfants sortis de l'O.P. que nous avons interrogés sont unanimes à se louer des soins qui leur ont été donnés... ils ont formé une société d'anciens élèves... sur les 100 sortis de l'établissement, 96 (en) font partie. »

Saulon, notre doyen, commis d'agent de change, s'excuse de ne pouvoir se rendre à la convocation. « J'aurais été heureux de vous apporter un témoignage de sympathie respectueuse et de haute estime que je professe pour M. Robin et à qui je conserve toujours la reconnaissance la plus profonde... je serais désireux de vous dire de vive voix ce que j'exprime très insuffisamment selon moi, si vous vouliez bien me donner un rendez-vous compatible avec les exigences de ma situation. »

Ont témoigné :

Morel (entré en 1881, sorti en 1885). « Nous avons conservé de bons souvenirs de M. Robin, et nous sommes très heureux quand nous le rencontrons. »

Laudereau (1882-1885) qui dirige la fanfare de l'Amicale, insiste surtout sur un « traitre » qui a tenté un chantage contre P. Robin et dont « sa conscience lui défend de dire le nom ».

Grimaux (1883-1887) à la question : « Soupçonnez-vous que la campagne contre l'O.P. a pu être conduite à l'aide de renseignements fournis par un de vos condisciples ? » répond que c'est Marchal, imprimeur, ses allégations sont sûrement fausses et il a été radié comme sociétaire.

Vilcoq (1883-1888) témoigne favorablement sans rien de particulier.

Demoulain (1884-1888) a écrit une brochure « *A propos de Cempuis* » publiée aux frais de l'Amicale pour protester contre l'accusation d'anti-patriotisme (elle est reproduite page 95 du rapport).

Bringue Henri (1886-1891) parle surtout du décès à l'O.P. de son frère E. Bringue, par suite d'une péritonite et que P. Robin a fait autopsier sans l'autorisation de ses parents. Aussi du décès à Paris de son ami Emile Barthélemy, à la suite de sévices subis à l'O.P. d'après sa mère, ce qu'il ne croit pas. Il dit : « à part l'affaire de mon frère, je me suis trouvé très bien à Cempuis, comme instruction, comme tout ».

Guillon (1884-1890). C'était un sergent, parmi les derniers gradés que j'ai connus — très peu de temps. Il se dit très satisfait de son séjour à l'O.P. Il était dans le même dortoir que E. Bringue et dit qu'il est mort dans la nuit sans se plaindre.

Charmant (1889-1893). Fait, dans l'ensemble, une déposition favorable, mais dit qu'il a été frappé par P. Robin (dans les mêmes conditions qu'Emile Barthélemy qu'il ne nomme pas, il précise seulement qu'ils étaient

trois, que c'était un cas spécial isolé) — sur lequel je reviendrai. Quant aux maîtres, il n'en connait qu'un qui frappait, c'était M. Gouin, chef de musique.

Vert Georges (1890-1892) est interrogé avec sa mère. La déposition se rapporte principalement à un accident qu'il a subi, en jouant à l'atelier de lithographie. Il a été soigné à l'O.P. et sa mère l'en a retiré après sa guérison. La déposition de cette dernière donne l'impression qu'elle cherchait à obtenir une place pour son fils dans l'administration départementale. G. Vert était présent quand E. Barthélemy et Charmant ont été frappés au Tréport. Il n'a pas à se plaindre de P. Robin et, dans le personnel, ne connait que les brutalités de M. Gouin. Il a fréquenté l'Amicale aussi longtemps qu'il est resté à Paris. P. Robin dit dans sa déposition (page 289) : « cet enfant a toujours eu pour nous une véritable tendresse filiale ».

Pour le cas Marchal signalé par Laudereau (sans le nommer) et Grimaux (nommément), il s'agit, d'après la déposition de P. Guilhot (pages 160 à 162), d'une tentative de chantage au sujet d'un prospectus malthusien qu'il disait sorti des presses de l'O.P., ce que niait M. Créancier, chef d'atelier. P. Robin dit (page 298) : « je (le) considère comme un déséquilibré qui a obéi à des influences étrangères... je l'ai employé quelque temps à l'O.P.; sa conduite a été loin d'être correcte. Beaucoup plus tard, après une touchante lettre de repentir (datée du 5 mars 1894 et reproduite pages 18 et 19), je l'ai encore repris pour un coup de main. C'était de sa part hypocrisie et méchanceté préméditée. Après mon départ coïncidant avec ma révocation, il m'écrivit une lettre de 24 pages dans laquelle se trouvent non seulement à mon adresse toutes sortes d'injures et d'accusations de crimes, mais encore une foule de faits imaginaires reprochés à d'autres personnes et à ses camarades... il me demandait 800 francs pour se taire sur les crimes qu'il m'attribue ».

Marchal écrit le 12 novembre 1894 à la Commission qu'il part au service militaire et se met à sa disposition. Le colonel de son régiment répond le 18, à une lettre du 16 de la Commission, qu'il ne peut accorder la permission qu'elle demande, pour lui permettre de témoigner, sans ordre du Ministère de la Guerre ou du général commandant le corps d'armée, et que « Marchal n'a aucun désir de témoigner devant la Commission ».

G. Giroud a révélé en 1937 (*P. Robin*, page 209) le texte (anodin) du prospectus et que celui-ci a été composé et tiré par P. Robin en une nuit à l'imprimerie de l'O.P. (en 1889 si j'ai bien compris). Il était donc normal que cela soit ignoré de P. Guilhot. Quant à M. Créancier il n'était pas encore à Cempuis.

Au sujet des coups de bâton donnés à trois enfants par P. Robin, voici ce qu'il dit (page 299 du rapport) :

A la suite d'un voyage pédestre de Cempuis au Tréport, un instituteur chez qui les enfants avaient logé s'était plaint qu'on lui avait volé un portefeuille en cuir de Russie. Une fouille opérée à Mers avait fait trouver de petites sommes sur trois enfants que dans sa colère, il corrigea avec un bâton (il s'agissait seulement du manche en bois blanc d'une petite pelle de plage). Le portefeuille fut retrouvé vide dans le coffre à literie où le coupable avait réussi à le dissimuler. Il fut prouvé par la suite que les sommes provenaient de parents des enfants. E. Barthélemy étant devenu tuberculeux trois ans après, sa mère croyait que cela provenait des coups reçus à Mers, mais plusieurs médecins consultés ont déclaré qu'il n'y avait là aucun rapport de cause à effet.

P. Robin avait montré cette sévérité exceptionnelle parce qu'il y avait eu vol (qui se réduisait en fait au seul portefeuille vide, mais il l'ignorait). Il considérait d'ailleurs comme une faute très grave pour un élève de posséder une somme quelconque, même minime. Il recommandait aux visiteurs de ne rien apporter aux enfants pour leur jouissance personnelle. S'ils tenaient absolument à leur faire don personnellement d'une somme quelconque, elle devait être remise non à l'intéressé mais à la direction qui la versait à son compte à la caisse d'épargne.

Voici quelques exemples de ce rigorisme :

Je me souviens qu'étant en arrière du groupe, au cours d'une promenade dans la forêt d'Eu, un cavalier rencontré et que j'avais salué par politesse m'avait jeté un penny des îles anglo-normandes, qui avait cours alors comme beaucoup de monnaies étrangères. Je savais très bien que sa valeur d'achat en France était de 10 centimes, mais je n'avais aucune occasion de le dépenser. A force de le traîner dans ma poche, vint un jour où il fut découvert. Je ne me suis alors tiré d'un interrogatoire serré que parce que j'avais eu la présence d'esprit de feindre ignorer qu'il était accepté comme paiement.

Gilbert Figeac, à qui j'en ai parlé, je ne sais à quel propos, m'a dit qu'ayant reçu 50 centimes pour ses besoins éventuels au cours d'un voyage isolé du Tréport à Cempuis, avec recommandation expresse de n'en rien conserver, avait jeté les quelques sous qui lui restaient en arrivant à Grandvilliers, sans même avoir l'idée de les dépenser en passant dans le bourg.

Ayant fait seul le même voyage pour rejoindre ma mère à Cempuis, je me suis empressé de lui remettre 2 francs que de braves gens rencontrés dans mon wagon avaient beaucoup insisté pour me faire accepter. J'avais trop de sens pratique pour les jeter, mais je savais d'expérience combien ce petit trésor pouvait m'être dangereux; je me suis même opposé à ce que ma mère les verse à la caisse d'épargne, pour ne plus en entendre parler.

Nous étions d'ailleurs parfaitement adaptés à ce rigorisme — du moins du temps de P. Robin — qui pour moi a duré jusqu'à moins de 12 ans et demi. Je ne puis garantir que les grands étaient aussi purs.

Du côté des parents d'élèves.

Les adversaires de P. Robin n'ont pas manqué d'utiliser les mécontentements, plus ou moins justifiés, et d'inspirer des réclamations. Voici un cas typique, celui de Mme Bernut, qui avait un fils à l'O.P. et y est venue travailler en juin 1891, comme maîtresse blanchisseuse, avec sa fille (à l'atelier de brochage et reliure autant qu'il m'en souvienne). A la suite d'une malencontreuse maternité — à laquelle il n'est fait aucune allusion dans le rapport — elle avait été obligée de partir en janvier 1893 et, ayant demandé à revenir le 12 février 1894, la direction avait refusé, d'où son ressentiment. Je résume ses accusations en faisant suivre chacune d'un commentaire explicatif :

1. — Elle n'a pas été témoin de faits amoraux mais de brutalités, d'emportements de la part du directeur. Ce n'était pas frapper mais des petites méchancetés : il appelait une fille, elle avait une épingle, il la piquait avec cette épingle. Elle n'a pas vu battre des enfants, mais ils se sauvaient quand le directeur s'approchait d'eux. Il était très brutal, elle l'a vu cogner des enfants l'un contre l'autre.

En réalité P. Robin défendait qu'on ait des épingles piquées sur les tabliers (filles) ou les blouses (garçons). Pour en montrer le danger, il piquait légèrement le délinquant. Les enfants se sauvaient par un réflexe naturel, c'était simplement pour éviter de petits désagréments : questions, inspections méticuleuses dont il était coutumier. Les enfants cognés étaient des batailleurs qui avaient ainsi une démonstration de leur stupidité.

2. — Répondant à une question et non spontanément, elle dit avoir vu le directeur frapper un grand garçon avec un bâton dans son bureau, sans pouvoir préciser. Le Président a posé cette question parce que Mme Magny — cuisinière d'avril 1887 à décembre 1890 — a dit que P. Robin avait enfermé Bleu pendant deux jours dans le couloir de son bureau et l'a battu avec un bâton — Mme Bernut dit ne pas le connaître. (Bleu, qui faisait probablement son service militaire, n'a pu être convoqué.)

3. — On a oublié des enfants dans les couloirs des classes du bois, ils étaient là par punition, parmi eux un des frères Landru.

Le seul cas élucidé, de Célestin Landru, remontait à 1890 et était donc antérieur à l'arrivée de Mme Bernut; il n'était pas puni mais s'était égaré et endormi dans un couloir obscur; on l'avait promptement cherché et retrouvé. J'ai moi-même été un puni oublié par un surveillant négligent, sur un palier entre deux dortoirs, et je me suis délivré d'autorité quand j'ai constaté que j'étais oublié. Nous avions assez d'initiative pour ne pas nous laisser oublier et manifester notre présence d'une manière ou d'une autre.

4. — Elle a vu des enfants auxquels on infligeait comme punition de faire pieds nus vingt fois le tour de la cour.

Comme celle concernant Bleu, cette accusation a impressionné la commission. Elle a interrogé tous les anciens élèves qui ont témoigné, ils ont dit ignorer ce genre de punition. Si on avait pensé à me questionner j'aurais pu l'expliquer.

Vers 1891 ou 1892, la lingère s'étant plainte que je déchirais souvent mes bas — c'était en grimpant aux arbres — P. Guilhot avait imaginé de me supprimer bas et chaussures pour me faire honte. C'était à la belle saison et, loin d'être humilié ou peiné, j'étais fier et amusé de provoquer un étonnement général (qui prouvait que cette originale punition était inconnue). J'allais et venais, sans être astreint à faire le tour de la cour, et cela a duré très peu de temps, un jour, deux au plus. Je ne donnais certainement pas l'impression d'être un enfant martyr. Il est probable que Mme Bernut a répété ce qu'on lui a raconté, comme pour la bastonnade du couloir, c'est l'opinion qui se dégage du rapport.

5. — Elle a « vu un enfant, qui avait jeté sa balle sur la toiture du bureau, aller la chercher en grimpant sur le chéneau, pour descendre il était suspendu par un bras, M. Robin, qui était survenu, lui a dit : « puisque tu grimpes si bien, je vais t'y laisser ». C'est le petit Schumacher, je voyais cela de ma fenêtre ».

Le rapport mentionne : « J'ai fait interroger devant moi le jeune Schumacher, qui se souvient fort bien d'avoir plusieurs fois jeté sa balle sur le toit et être allé la chercher, mais déclare n'avoir jamais été vu par M. Robin ». Ce dernier dit dans sa déposition (page 302) : « Voici comment la chose a dû se passer : j'ai probablement dit en plaisantant à l'enfant : « Tu te trouves bien, restes-y » et (il) se sera laissé tomber quand il l'aura voulu ». C'est bien ce qui s'est passé. L'incident avait si peu d'importance pour moi que je l'avais oublié. Ignorant la déposition de Mme Bernut, j'étais très étonné qu'on me convoque au bureau, devant une impressionnante assemblée, pour si peu de chose, rassuré aussi, car j'étais au début perplexe sur la cause et l'objet de ma comparution. Je remarque que P. Robin, qui avait des motifs de bien me connaître, aurait pu dire justement que j'étais un élève plutôt difficile, et qu'il a dédaigné ce moyen facile de minimiser la portée de son acte.

Je me souviens bien de Mme Bernut parce que son fils était mon camarade de classe (un peu plus âgé que moi) et que trompée par une homonymie elle croyait avoir connu mes parents. Bernut a quitté l'O.P. avant l'âge normal de 16 ans, probablement retiré par sa mère. Je l'ai revu à Paris, il venait souvent dans une maison de commission où Robert Figeac m'avait fait entrer avec lui. Le premier est mort de tuberculose avant sa vingtième année, Robert que je fréquentais beaucoup avec son frère Gilbert avant notre service militaire ainsi que mon frère a, comme ce dernier, été tué dans l'infanterie pendant la guerre 1914-1918.

J'ai cité longuement la déposition de Mme Bernut parce qu'elle réunit les arguments de

plusieurs autres et que je me trouve pouvoir la contrôler.

Ma mère, pendant l'Affaire de Cempuis, avait de récents motifs de mécontentement par le renvoi de mon frère. Il était arrivé à Paris atteint de la pelade (ou autre affection du cuir chevelu) et de ce fait n'avait pas été admis dans les écoles communales. Elle avait trouvé assistance dans un patronage catholique (1) et eut la sagesse de ne pas vouloir témoigner contre P. Robin, avec qui elle avait eu une explication lors de sa dernière visite. Celui-ci, dans une tournée d'adieu dans ma classe, m'avait demandé si j'étais son ennemi. Je ne pouvais pas l'être et oublier qu'on ne m'avait pas ménagé la compréhension et l'indulgence qui, au contraire, avaient fait défaut à mon frère, bien qu'il fût plus docile que moi. J'avais assez de discernement pour comprendre mes torts et ses mérites.

Je rappelle pour mémoire les dépositions de Mmes Vert et Barthélemy, signalées plus haut.

M. Lazarille, père de trois anciens élèves entre 1881 et 1891, dont je n'ai connu que Pierre, le plus jeune, a déclaré n'avoir « que des louanges à adresser ».

Du côté des maîtres.

M. *Franchet* (page 135) a été instituteur à l'O.P. du 3 octobre 1883 au 9 novembre 1884. Il l'a dirigé pendant la première suspension de P. Robin qui restait à l'écart dans sa maison. Sa déposition est favorable à l'enseignement, qu'il trouve excellent et continue d'appliquer. Il a quitté Cempuis sur un désaccord avec P. Robin, qui avait repris la direction. Il fait justice des accusations d'antipatriotisme et de propagande malthusienne dans l'établissement. Il n'a eu connaissance de cette dernière que par un manuscrit qui lui a été dérobé et qu'un collègue lui a montré. Ce qu'il contient « n'a aucune espèce de portée immorale et est connu de tous les hommes ».

M. *Camescasse*. G. Giroud le qualifie «enthousiaste et généreux, inventeur de l'ingénieux appareil l'Initiateur mathématique ». Je l'ai connu, jeune et sympathique. Il « considère que l'O.P. est une des plus intéressantes maisons d'éducation de France, pour cette raison qu'on y pratique des méthodes nouvelles et progressistes ». Il dit avoir quitté Cempuis à la suite d'une discussion personnelle avec P. Robin et ne pouvoir donc être accusé de partialité. « C'est un homme emporté, mais remarquable au point de vue philosophique et pédagogique. »

M. *Elie Ruben* a été instituteur à l'O.P. (février 1889-novembre 1890). D'après G. Giroud, il était bachelier ès sciences et fut par la suite chef d'institution à Paris. Il dit : « Ce qui me frappa fut le système d'éducation; j'étais étonné, mais non choqué, je fus vite conquis... enthousiasmé. Je me mis au ton de la maison et j'ai tâché, par tous les moyens possibles, d'entrer dans les idées de M. Robin, spécialement au point de vue de la coéducation ».

M. *A. Ruben*. Instituteur et frère du précédent est souvent venu à Cempuis. « Si mon frère a été étonné (par la coéducation) je n'en ai pas été surpris parce que j'ai dirigé une école mixte de village. » Son opinion est « tout à fait favorable ». « J'étais à Cempuis pendant la dernière session pédagogique, lors de la dernière enquête faite par la Commission (ministérielle)... j'ai également vu plusieurs membres de la presse. Parmi eux se trouvait M. Rouquier, rédacteur du *Matin*, venu pour interviewer M. Robin. Il (lui) a dit spontanément en le quittant : « Pour mon article, j'écrirai ce qu'on me dira, je suis là pour gagner mes croûtes », j'étais à côté de M. Robin. »

M. *Peyre*, instituteur du cours supérieur, où je suis resté deux ans, était un Méridional bien acclimaté à Cempuis et aux environs, où il avait de nombreuses relations. Sa compétence pédagogique est signalée dans les rapports d'inspecteurs dont il sera question. Des talents variés le faisaient apprécier à l'O. P., où il était aussi photographe, préparateur d'animaux et végétaux pour l'enseignement des sciences naturelles, démonstrateur aux sessions pédagogiques et surtout (de mon point de vue) bibliothécaire (car j'étais son aide permanent dans cette fonction et le suis resté jusqu'à mon départ en 1898). Sa déposition répond surtout aux accusations personnelles d'un collègue et ex-ami qui suit.

M. *Pourailly*, instituteur congédié parce qu'il n'avait pu fournir les références qu'il avait promises. Il fut un des principaux informateurs de la *Libre parole*.

Mme *Dubourg*, institutrice du cours moyen depuis 1885 (aussi très bien notée), dépose sur les questions qui lui ont été posées par la Commission d'enquête ministérielle : si elle avait subi une pression anti-religieuse pour son mariage civil, si la noce de Lucie Robin et de G. Giroud avait été célébrée aux frais de l'O.P. et pompeusement ? A quoi elle répond : « celle du jardinier (M. Mullot) avec Amélie P. (ancienne élève) a été un peu plus pompeuse ».

M. *Bourquin*, professeur du cours complémentaire 2e année, bachelier ès-sciences, arrivé en août 1894, dépose sobrement en nouveau venu. Je l'ai connu ayant passé directement du cours de M. Peyre au sien. Il est resté peu de temps et m'a laissé le souvenir d'un maître jeune et sympathique, sachant

---

(1) L'omission pouvant dans ce cas être considérée comme une des formes de l'insincérité, je n'ai pas voulu omettre le point de vue de ma mère, ni de déclarer que le directeur du patronage, à ma sortie de l'O.P. en mars 1898, a vainement tenté de me ramener à sa religion, comme c'était son devoir, qu'il a agi avec tact et discrétion. Cela m'a confirmé dans mon éloignement de tout fanatisme et dans la conviction qu'on pouvait atteindre, par des voies différentes, une morale acceptable par tous les gens de bonne volonté, de même que nous concilions, dans un esprit de tolérance, les conceptions morales différentes des trois créateurs de l'O.P. : G. Prevost, F. Buisson et P. Robin.

intéresser ses élèves à la chimie, la physique et aux sciences naturelles. Répondant aux questions de la Commission, il dit : « Je n'ai rien remarqué d'anormal... j'ai un programme du certificat d'études primaires supérieures... les enfants suivent moins de classes que dans les autres établissements, parce qu'ils ont des cours de travaux manuels ». C'était dire discrètement qu'il ne pouvait suivre tout le programme. En réalité les élèves étaient dans cette classe parce qu'ils avaient entre 14 et 16 ans, et non parce qu'ils pouvaient le suivre utilement.

Le vrai cours complémentaire sélectionné, préparant aux examens de l'enseignement primaire supérieur, ne sera créé qu'au début de 1896 par M. Lalanne, alors inspecteur primaire de l'arrondissement de Beauvais, quand il sera devenu directeur de l'O.P. Je l'ai suivi avec Ingand, Urban et des élèves plus jeunes. Pour le cas où je ne pourrais publier mes souvenirs sur cette époque, je dis dès maintenant que nous avons eu deux maîtres excellents et même exceptionnels, MM. Lesprit et Philippet, qui se complétaient parfaitement; aussi que notre président d'honneur y avait trouvé son « climat » et qu'il aurait probablement fait dans l'enseignement une carrière, pour laquelle il était bien doué, si ce cours avait été créé un peu plus tôt, ou s'il avait eu quelques mois de moins.

Mme *Agier-Ruet*, entrée comme professeur à l'O.P. (qui a offert ses services lors de l'épidémie de rougeole et a consenti à rester chargée de l'infirmerie), dit que l'infirmerie est mal installés (sous les combles) : « Jamais je n'ai rien remarqué d'anormal dans l'établissement, je considère que les programmes sont bons, mais que le fréquent changement des maîtres est défavorable à leur application... ». Pratiquant la religion catholique, elle n'a pas eu à se plaindre d'intolérance de la part de P. Robin.

M. *Gouin*, professeur de musique, dont il est beaucoup question dans le rapport, était un ancien musicien militaire dont l'enseignement était très apprécié de P. Robin, P. Guilhot, des inspecteurs et participants des sessions pédagogiques, mais il l'était beaucoup moins des élèves. Je le revois, raidè, maigre, les joues creuses, le teint maladif, avec une éternelle vareuse d'une coupe militaire, se frappant souvent la poitrine pour lutter contre quelque douleur. Mais sa baguette de chef servait aussi et trop souvent pour frapper les musiciens à portée. Il fut ~~brutalement~~ congédié, sur la plainte de grandes filles indignées d'attentions excessives, je ne pense pas qu'il ait été régretté d'aucun élève, sinon du point de vue purement musical.

M. *Compère* qui lui succéda avait ses qualités pédagogiques et pas ses défauts, il n'a pas eu à témoigner devant la Commission.

M. *Guénin*, entré en 1886, maître ès-calligraphie — (N'a) « pas à se plaindre de M. Robin, vif avec le personnel, trop doux avec les enfants, jamais (il n'a) rien vu se passer d'anormal ». C'est un ancien sergent-major, auteur de nombreuses brochures sur l'histoire de régiments et autres sujets militaires. Il a reçu pendant un mois, probablement par fanfaronnade, le *Père peinard* et il proteste contre l'accusation par le Ministre d'avoir fait circuler « cet infect journal », comme il le qualifie.

Pour comprendre le sens de l'accusation et l'indignation de l'accusé, il faut savoir qu'il s'agissait d'un journal anarchiste, que des attentats récents (assassinat du Président Carnot, bombe à la Chambre des députés, etc...) faisaient de l'anarchie un épouvantail dont l'effet était certain.

M. *Leleu* (entré en juillet 1893, sorti en janvier 1894) se montre dans sa déposition (page 328) une autre sorte de prétendu terroriste « ami du maréchal des logis de gendarmerie venu pour l'arrêter et saisir bombes, engins, explosifs, etc... ».

Les maîtres de passage.

La déposition de Mme Agier et plusieurs autres, mais particulièrement les rapports de M. Jost et Mme Kergomard dont il sera question, signalent le fréquent changement de certains maîtres que les rapporteurs qualifient de « passants ». C'étaient des épaves de l'enseignement libre, dont les noms m'ont rappelé le souvenir effacé d'hommes insignifiants ou aigris par la malchance.

Ce n'était pas le cas de M. Chopin, surveillant jeune, sympathique et bon violoniste, dont Mme Kergomard dit qu'il « n'a pas le feu sacré », peut-être parce qu'on le jugeait trop indulgent; il me semble qu'il avait une femme et une sœur ou belle-sœur charmantes, dont j'ai oublié la fonction.

Un de ces maîtres aigris m'a une fois brutalement corrigé de quelque insolence, qu'on comprendra quand on saura qu'elle répondait à une dédaigneuse allusion à ma situation d'orphelin assisté. Cela se passait dans le couloir des bureaux où il m'avait enfermé. Il y mettait de l'ardeur, moi de la résistance, si bien qu'après son départ je trouvai une pièce de 2 francs sur le plancher. Il fut stupéfié quand je la lui remis et perplexe sur les sentiments qui m'avaient inspiré ce geste. Ils étaient complexes, bons et mauvais, non exempts de pitié pour ce malchanceux dont je comprenais la situation précaire, mais le rigorisme de P. Robin à l'égard de l'argent y avait une part dominante; je pouvais aussi considérer la pièce comme un piège. Bien entendu je fus immédiatement délivré.

RÉFLEXIONS et SOUVENIRS sur CEMPUIS (XVIII)

Le rapport de M. Jost

Inspecteur général de l'Instruction publique
(*Décembre* 1892)

Il comporte 13 pages compactes du rapport de la Commission du Conseil général de la Seine. Je ne puis, faute de place, que les résumer brièvement :

« Nous avons été frappés, mon collègue (docteur Napias, inspecteur général des Services administratifs) et moi, de leur bonne mine, de l'attitude naturelle et franche des élèves... ils nous ont donné une charmante séance... une gaieté franche et saine régnait dans toute la salle...

« *Les cours complémentaires* ont besoin d'être relevés, et je souhaite vivement que M. Robin trouve des maîtres capables et intelligents (les maîtres MM. Louin et François étaient des passants en instance de départ).

« *Le cours supérieur* est aussi vivant que les cours complémentaires le sont peu, il est dirigé par M. Peyre qui, quoiqu'il n'ait que le brevet élémentaire et le certificat d'aptitude pédagogique, sait enseigner... les élèves... sont intelligents, leurs réponses sont claires et précises... ils sont éveillés et tenus en haleine par un instituteur qui aime sa classe et son métier et qui est un vrai pédagogue.

« *Le cours moyen* est dirigé par Mme Dubourg, il y a de la vie dans cette classe. Les enfants sont avancés, bien élevés. La maîtresse est excellente.

« *Le cours élémentaire* est fort mal dirigé par M. Henry qui s'agite, crie et se démène sans rien obtenir... les devoirs ne sont pas du tout appropriés au degré d'intelligence des élèves... ce maître va d'ailleurs quitter la maison.

« *La classe enfantine*... est confiée (provisoirement) à deux jeunes auxiliaires, anciennes élèves, Mlle Faivre et Mme Mullot, qui comprennent les besoins d'un cours de petits enfants et savent y donner l'éducation appropriée à cet âge.

« *Le dessin* est enseigné dans toutes les classes, ainsi que le modelage, par Mlle Lucie Robin, qui a le certificat d'aptitude à cet enseignement et y met tout son zèle...

« Mais ce qui est enseigné à Cempuis avec une véritable supériorité et donne des résultats tout à fait remarquables c'est *le chant et la musique*... cet enseignement est donné par un maître exceptionnellement méritant, M. Gouin, et d'après la méthode modale essentiellement française, dite galiniste, préconisée par J.J. Rousseau déjà... Le chant fait réellement partie de la vie même de l'école... Le texte de ces chants est choisi avec le plus grand soin... Les gens de toutes les religions peuvent les chanter... La note patriotique (n'en) est pas absente, pas plus que de l'enseignement, quoi qu'en disent... les journaux hostiles... La musique instrumentale est cultivée avec les mêmes soins et le même succès que la musique vocale... les filles y participent. M. Robin pense que l'usage des instruments de cuivre est éminemment salutaire pour la santé et le développement des poumons des enfants. Les morceaux que nous avons entendus ne ressemblent en rien à ceux des bruyantes fanfares des autres écoles. Il y a là un sens de l'harmonie, un goût musical, qui sont vraiment surprenants chez d'aussi jeunes enfants... Je n'ai pas vu une école, ni en Allemagne, ni en Suisse, ni en Autriche (où cependant la musique est l'objet de soins tout particuliers) dans laquelle le chant fût supérieur à ce qu'il est à Cempuis.

« *L'éducation et l'enseignement moral.* — Il y a tout un ensemble de procédés bien compris, propres à agir sur l'âme de l'enfant et à contribuer à son développement moral... L'air ouvert et franc, sincère et honnête de tous ces enfants vous frappe.

« *Le personnel.* — M. Robin est un agrégé de l'Université... Il a un grand amour de l'humanité, un sentiment profond du devoir qu'il remplit en se consacrant à l'éducation de ces petits... (c'est) un apôtre qui considère son œuvre comme la plus belle expérience pédagogique du siècle et... s'y consacre de cœur et d'âme.

« M. Guilhot qui ne vit que pour la maison, a le feu sacré, est enthousiaste pour l'œuvre de Cempuis et cependant homme de sens rassis, expérimenté et pratique, plus administrateur et plus maître de lui que son directeur... pour lequel il professe une réelle admiration.

« La situation des autres maîtres est précaire; ils sont engagés, nommés et révocables par le directeur. Ils sont d'ailleurs d'une valeur inégale.

« MM. Peyre, Gouin, Béthancourt (ancien sergent instructeur et professeur de culture physique), Mme Dubourg sont excellents..., capables et zélés... » Il ne peut en dire autant des maîtres des cours complémentaires et élémentaire (comme on l'a vu plus haut).

« Deux emplois sont vacants et trois départs sont imminents. Ces vacances fréquentes, ainsi que la difficulté de recruter le personnel constituent le côté faible de l'O.P., paralysant souvent les efforts du directeur. »

« Les instituteurs et institutrices ne devraient-ils pas pouvoir être détachés à l'O.P. avec le traitement de leur classe et sans perdre leurs droits à l'avancement et à la retraite ? »

On sait que cela fut accordé par la suite et que les successeurs de P. Robin n'eurent pas ces difficultés.

Le rapport de Mme Pauline Kergomard

Inspectrice générale des écoles maternelles
(21 *novembre* 1892)

Elle est arrivée à l'O.P. un dimanche. « Tous les enfants étaient réunis dans la cour... ce petit monde endimanché avait très bonne façon. » Le costume des filles lui a

« paru particulièrement joli et pratique » (elle le décrit) : « Rien ne rappelle le costume des orphelinats congréganistes dont la vue seule vous serre le cœur... c'est féminin »... « Comme (elle tenait) absolument à assister au coucher des enfants et à leur lever, P. Robin (l'a) installée dans la chambre d'une maîtresse. » (Suit une description de la propriété.)

Habituée à plus de confort, elle écrit : « Je tiens à dire tout de suite ce qui m'a choquée au point de vue matériel, parce qu'ensuite je n'aurai qu'à louer sur toute la ligne. » Il s'agit surtout des réfectoires : « Toute la vaisselle consiste en une assiette creuse pour chaque convive... Or il s'agit de manger là-dedans (lundi midi) de la soupe, des côtelettes de mouton à la sauce, des pommes de terre frites et de la salade ! A la fin du repas, on apporte sur la table un récipient plein d'eau tiède, chaque enfant y passe son couvert, son couteau et les essuie avec sa propre serviette tout humide et l'enroule autour du couvert et du couteau. Résultat : couvert mal lavé et serviette repoussante dès le second jour. Or elle sert toute la semaine. La nourriture est bonne, le pain fait à la maison excellent, mais il faut être initiée pour manger dans ces conditions ».

« A Cempuis, il y a une antithèse... entre la propreté de tous les enfants et certains détails d'organisation matérielle... il manque une femme spécialement chargée de ce département...

« Le système de protection du grand garçon au petit garçon, de la grande fille à la petite fille est pratiqué à Cempuis, au dortoir, au lavabo, au réfectoire, à la récréation, au bain. J'insiste... parce que ce système est dénaturé dans les journaux hostiles. Peut-être aurait-il mieux valu employer les noms de « frère et sœur » au lieu de « papa et maman »...

« M. Robin, esprit original, novateur et propagandiste, servi par une instruction quasi universelle, animé par une foi profonde et active... admirablement secondé par M. Guilhct... est aux prises avec les difficultés les plus ardues provenant presque toutes du personnel auxiliaire qu'il a toutes les peines du monde à recruter... il y a pourtant en France de bons maîtres, des éducateurs et des éducatrices que tenterait l'œuvre de Cempuis, si le personnel était classé, si son traitement était soumis à la retenue en vue d'une retraite. Une solution en ce sens s'impose. »

Mme Kergomard arrive donc aux mêmes conclusions que M. Jost sans s'être concertée avec lui. Elle porte le même jugement sur les maîtres, favorable à MM. Gouin et Peyre, Mme Dubourg, Lucie Robin (qui réussit admirablement) et en plus sur M. Giroud « ancien élève qui vient de rentrer à Cempuis et y rend de réels services », défavorable aux maîtres des cours complémentaires et élémentaire qui sont des « passants », comme la plupart des maîtres ouvriers (dont M. Jost ne parle pas) qu'elle condamne en bloc sans préciser les exceptions (dont devait être M. Dubourg — et M. Créancier s'il faisait déjà partie du personnel).

Elle termine ainsi son rapport au ministre : « J'ai vu un directeur d'une incontestable distinction, un sous-directeur intelligent et dévoué, aux prises tous deux avec des difficultés qui ne s'aplaniront que par l'assimilation du personnel de l'O.P. à celui des écoles primaires ». Suivent quelques critiques générales sur les locaux, des détails d'intérieur et de ménage. « J'ai vu un système d'éducation morale presque irréprochable, une bonne école primaire, une école professionnelle qui laisse beaucoup à désirer en ce qui concerne les filles. (Il n'y a pas de filles à l'imprimerie bien que ce métier tende à occuper beaucoup de femmes. On ne fait ni lingerie fine ni confection, les couturières et les repasseuses cousent et repassent le linge relativement grossier de l'établissement... Cela n'est pas de l'apprentissage... M. Robin redoute qu'une éducation réellement professionnelle en couture donne à ses élèves le goût de la toilette.)

J'ajoute, qu'adversaire convaincu de l'usage du corset qu'il déclarait nuisible, il n'aurait pas toléré l'atelier de corsets créé après son départ, par M. Lemoine, directeur intérimaire autant qu'il m'en souvienne. »

Elle dit enfin qu'elle a « porté sur la coéducation ses observations les plus attentives, même les plus anxieuses » et qu'elle n'a rien vu de défavorable.

Les enquêtes de M. Jacoulet et de Mlle Brès

Ces deux fonctionnaires de l'Enseignement primaire étaient des inspecteurs généraux comme M. Jost et Mme Kergomard. Ils avaient été délégués par le Ministre de l'Instruction publique Leygues, pour enquêter à l'O.P., du 25 au 28 août 1894, à la suite de la campagne de presse contre M. Robin. On a vu précédemment que, dès le 31 août, le gouvernement (en fait M. Leygues) avait donné l'ordre au préfet de la Seine de révoquer M. Robin.

On connait la réaction du Conseil général de la Seine en ce qui concernait le préfet de la Seine.

M. A. Lavy, député de la Seine, ayant interpellé le gouvernement sur cette révocation, le ministre Leygues lui avait répondu à la séance du 10 novembre 1894 de la Chambre des Députés.

Des déclarations du ministre, reproduites dans le rapport de la Commission du Conseil général, il résulte que M. Jacoulet avait fait un rapport de 17 pages, qui n'a été communiqué ni à la Chambre ni au Conseil général. Seules les conclusions du rapport Jacoulet avaient été communiquées à la Chambre, comme base et justification de la révocation.

Ni le rapport, ni les conclusions de Mlle Brès n'ont été communiqués, sans doute parce qu'ils ne concordaient pas avec ceux de M. Jacoulet.

Voici les conclusions de ce dernier, que M. Leygues qualifiait à la Chambre « très atta-

ché aux idées républicaines et à l'enseignement laïque (M. Laurent-Cély se demandait en quoi auraient différé celles d'un inspecteur réactionnaire et clérical) :

« M. Robin n'est ni un administrateur ni un éducateur; ou, s'il est un éducateur, c'est un éducateur dangereux.

« Le personnel dont il s'entoure et qu'il choisit seul avec une légèreté impardonnable est presque tout entier d'une valeur pédagogique médiocre, d'une éducation vulgaire et d'une moralité suspecte.

« Le contrôle que M. Robin exerce sur son personnel est insuffisant.

« Celui qu'il exerce sur la conduite de ses élèves est nul.

« Ses idées philosophiques et politiques sont très nettement internationalistes.

« L'enseignement donné à Cempuis ne peut se réclamer de la neutralité : il est sectaire et contraire aux volontés du fondateur de l'œuvre.

« Le patriotisme de M. Robin est plus que suspect, et ce n'est pas un tel homme qui peut enseigner à ses élèves les vertus civiques.

« Il y a danger à lui laisser répandre plus longtemps des idées subversives au point de vue social et néfastes au point de vue de la défense et de la sécurité du pays.

« Il est impossible de laisser M. Robin à la tête de l'Orphelinat de Cempuis. »

Si ces conclusions répondaient aux vues du ministre, chef temporaire de l'Enseignement primaire, elles étaient en contradiction avec l'opinion de M. Buisson, directeur permanent de cet enseignement, qui, le 17 juillet 1894, qualifiait en public P. Robin « apôtre convaincu et convaincant », à l'occasion d'une exposition de l'O.P. au Musée pédagogique de la Ville de Paris (1).

Du rapport au Conseil général de M. Laurent-Cély, de sa partie qui réfute complètement les conclusions de M. Jacoulet, je cite ces remarques pertinentes :

« Malgré (les difficultés de toutes sortes) les résultats obtenus (à l'O.P.) sont remarquables... Est-ce qu'un établissement mal surveillé, mal administré, peut donner de tels résultats ?... Si nous parcourons les procès-verbaux de la Commission de surveillance nous trouvons à chaque pas la trace de cette surveillance incessante, de cette passion pour le bien-être moral et matériel des enfants... Tous (ceux) sortis de l'O.P. que nous avons interrogés sont unanimes à se louer des soins qui leur ont été donnés...

« A la lecture (des rapports de M. Jost et Mme Kergomard) vous vous demanderez comment il peut se faire qu'un établissement, qui ne motive presque aucune critique à la fin de 1892, puisse en deux années mériter la peinture qui en a été faite par M. Jacoulet.

« Rien n'a été changé à l'O.P. depuis cette inspection, nous n'avons qu'à considérer les deux dernières années pour nous convaincre que l'O.P. est en progrès; et il le sera toujours de plus en plus, grâce à la nouvelle loi qui permettra un meilleur recrutement du personnel enseignant.

Les conclusions de la Commission d'enquête

Comme il est impossible, faute de place, de reproduire l'argumentation du rapport, je dois me borner à ses conclusions :

« En résumé, il résulte de ce qui précède, ainsi que des documents annexés au présent rapport :

1° Que les faits reprochés à la tribune de la Chambre des Députés par M. le Ministre de l'Instruction publique à M. Robin, directeur de l'O.P., sont presque tous faux ou complètement dénaturés;

2° Que les griefs invoqués par l'arrêté préfectoral du 31 août 1894 pour justifier la révocation de M. Robin n'ont pas été retenus par l'enquête;

3° Que les démarches faites par M. Robin pour soustraire son fils au service militaire, son caractère vif et cassant, l'admission d'un professeur dans l'établissement sans avoir pris des renseignements sur lui (il s'agit de M. Pourailly) ne sont pas des fautes suffisantes pour justifier la mesure prise à son égard.

C'est donc à tort que M. le Ministre de l'Instruction publique a donné l'ordre à M. le Préfet de la Seine de révoquer M. Robin sans consulter la Commission de surveillance ni le Conseil général.

C'est à tort que M. le Préfet de la Seine qui connaissait la situation a pris contre le directeur de l'O.P. l'arrêté de révocation du 31 août 1894.

Il a été causé à M. Robin un dommage moral et un dommage matériel. L'enquête que vous avez ordonnée et les résultats consignés dans ce rapport donnent à M. Robin une réparation méritée. Quant au dommage matériel, la Commission n'a pas jugé qu'elle avait mandat de vous faire des propositions à cet égard. Elle laisse au Conseil général le soin de prendre telle décision qu'il jugera équitable. »

Paris, le 9 mars 1895.

Ces conclusions furent sanctionnées comme suit :

« Le Conseil général, considérant que depuis 1883, date de la création d'une Commission administrative, M. le Préfet de la Seine a été constamment tenu au courant de tout ce qui s'est fait à l'O.P., et par les rapports de ses fonctionnaires; et que, en conséquence, il ne pouvait ignorer que presque toutes les imputations dirigées contre le directeur et contre l'O.P. sont fausses ou complètement dénaturées par esprit de parti;

« Vu le rapport de sa Commission d'enquête sur l'O.P. Blâme M. le Préfet de la Seine d'avoir pris l'arrêté du 31 août 1894, portant révocation de M. Robin, directeur de l'O.P. »

Epilogue. — G. Giroud dit dans son livre *(P. Robin, sa vie, ses idées, son œuvre)* qui a été imprimé le 8 janvier 1937 : 1° que le Conseil attribua à P. Robin une allocation annuelle; 2° en note au bas de la page 89 : « Elle était de 4.000 francs. Chaque année, M. Alpy, farouche clérical et ses amis de la droite, provoquèrent des discussions au Conseil général, soit sur l'O.P., soit sur le néo-

malthusianisme, et réclamèrent la suppression de l'allocation dont bénéficiait P. Robin... Ses ennemis triomphèrent une fois. L'allocation fut réduite, puis rétablie bientôt grâce à l'intervention énergique et indignée de M. Jean Colly. »

A L'HARMONIE

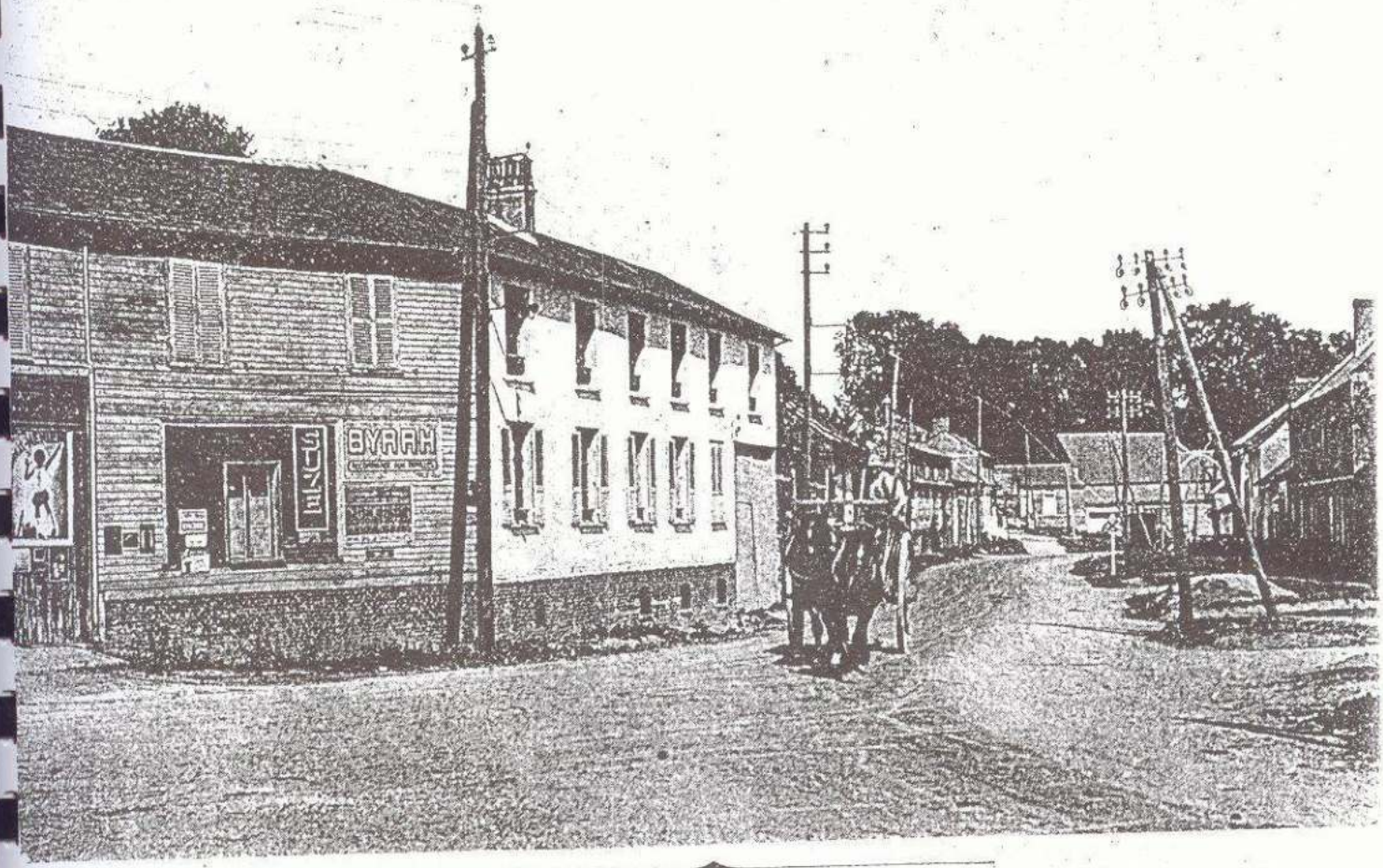
Chœur de la Flute enchantée (Mozart)

G. Ton Sol (d 2) M. 108. allegro

𝄞 0 0 0 5 4	3 3 0 3 3	4 4 0 4 3	2 2 0 2	3 . 0 5 4
p				mf
0 0 0 3 2	1 1 0 1 1	2 2 0 2 1	7 7 0 7	1 . 0 3 2
p				mf
0 0 0 1 1	1 1 0 . 1 1	5 5 0 5 5	5 5 0 5	1 . 0 1 1
𝄞 p				mf

Oh ! divine harmonie Que les charmes puissants Ta don

CEMPUIS (Oise) — Grande-Rue



RÉFLEXIONS et SOUVENIRS sur CEMPUIS (XX)

Dans le *Bulletin de l'O.P.*, 13e année, n° 6 de novembre-décembre 1894, Paul Guilhot, directeur intérimaire, annonçant le départ de Paul Robin, faisait le bilan rétrospectif de son activité cempuisienne et laissait entendre qu'elle se poursuivrait ailleurs et sous une autre forme.

En effet, *l'Education intégrale* (14e année) ressuscitait à Paris le 1er février 1895, sous la direction de Paul Robin, « premier directeur de l'Orphelinat de Cempuis », qui exposait son programme sous le titre : « Notre publication, ses origines, ses transformations ».

« En 1882, paraissait à Cempuis le premier numéro d'un petit bulletin d'écoliers annonçant ainsi son but modeste. » (Suit la reproduction du « préambule » paru dans le *Bulletin de l'O.P.*, n° 1, novembre 1882.)

« A cette époque (...) on pouvait espérer voir la République persévérer dans une voie de progrès, fort lents sans doute, mais enfin réels.

« Toutefois, il fallait dès lors considérer que des moments de réaction étaient possibles, et que la minime feuille pourrait à un moment donné, être un organe de défense de l'établissement nouveau et de la grande idée dont il était la réalisation matérielle (...).

« Les événements politiques (...) nous convainquirent de bonne heure que la première tentative d'éducation intégrale donnée aux enfants du peuple ne continuerait pas indéfiniment à évoluer en paix. Nous avons fait durer l'expérience le plus longtemps possible, et certes c'est quelque chose d'avoir pu, sans faire aucune bassesse, tenir bon 14 ans. Nous en avons fait assez pour que la réalisation pratique de l'éducation intégrale soit désormais au-dessus de toute discussion, et pour nous donner droit d'en parler avec compétence (...).

« Fort du témoignage de ma conscience, de l'appui de l'élite qui a bien connu l'O.P., je suis parfaitement rassuré sur le verdict final de l'opinion à mon sujet.

« *Le Bulletin de l'O.P.* a été aux ennemis systématiques et au vaste troupeau qu'ils mènent la possibilité d'écraser l'œuvre sous les calomnies, de la laisser tomber dans l'oubli. Il reste l'impérissable et véridique histoire du premier établissement d'éducation intégrale.

« Depuis le 1er janvier 1891, la petite feuille d'écolier s'est transformée. On y lisait (suit la reproduction de « modification de notre titre » dans l'*Education intégrale* (B.O.P.) 10e année, n° 1, janvier-février 1891).

Concernant l'O.P., P. Robin dit : « Aujourd'hui va-t-il entrer dans la voie *sage et*

modérée qu'exige l'Administration ? (...) Il deviendra ce que le feront les circonstances (...) si on y publie un bulletin, ce ne sera plus ni comme titre ni comme fonds l'*Education intégrale*. J'ai, selon mon droit, repris ce titre et, avec l'appui des hommes de progrès, je ferai de cette petite revue le lien entre la première, si passablement réussie, et les centaines d'autres qui reprendront après la fin prochaine du mouvement de recul que nous éprouvons en ce moment. »

« L'éducation de l'enfance est une question autrement importante, pour le bien de l'humanité, que les intrigues politiques qui occupent tant les esprits. »

« En attendant qu'elle ait toute la place qu'elle mérite, il est bon qu'elle en ait une toute petite. Le public la lui accordera certainement. »

« Notre publication ne ressemblera aucunement aux journaux pédagogiques orthodoxes rédigés par des officiels (...). Elle s'adresse au contraire aux instituteurs sérieux, passionnés, enthousiastes (...). Mais elle s'adresse encore, je dirai même surtout, à tous les parents qui ne considèrent pas leur devoir comme rempli quand ils ont envoyé leurs enfants à l'école, mais qui suivent en détail leurs progrès de toute nature et veulent contribuer à les rendre bons, instruits et forts.

« Elle leur apprendra à compléter dans la famille ce qui manque à l'école (...); enfin, elle préparera les esprits à ce que l'école devienne ce qu'elle doit être, ce qu'elle sera dans l'avenir lumineux très prochain, le centre attractif de la connaissance, le lien de joie, de concorde, d'élévation morale... »

« Un article de Paul Robin intitulé « le numéro précédent » concerne le *Bulletin de l'O.P.* de novembre-décembre 1894. » (Celui de P. Guilhot.)

« Dix pages consacrées à la simple énumération des actes accomplis à l'Orphelinat sous la direction de l'homme que le gouvernement et l'administration préfectorale venaient de sacrifier à la réaction, n'ont pas dû charmer nos maîtres (...). Ils avaient compté sur la lâcheté de leurs subordonnés. Eh bien ! signe du temps, à part un très petit nombre de honteuses exceptions, la victime de *l'Esprit nouveau* a vu augmenter d'intensité les chaudes sympathies, les vives amitiés qui étaient depuis longtemps son grand encouragement. Le *Bulletin* dont nous parlons en fut une des plus éclatantes preuves. Il se terminait ainsi :

« Pendant quatre ans, le petit *Bulletin de l'O.P.* s'était abrité sous le titre général de *l'Education intégrale*, que lui avaient pour ainsi dire imposé les sessionnistes de 1890. C'était logique puisque l'O.P. était le seul lieu dans lequel eut été essayée, et convenablement réussie, une première tentative d'éducation intégrale. Aujourd'hui, une société internationale s'étant fondée pour la propagation de ce système sous la dénomination d'*Association universelle d'éducation intégrale*, dont nous avons publié le *Manifeste* dans notre numéro spécial de septembre 1893, M. Robin, qui fut l'un des fondateurs de cette société, a dû lui remettre le titre momentanément emprunté par le *Bulletin* dont il était directeur-gérant.

« Notre petite feuille reprend donc l'en-tête qu'elle avait à l'origine. L'Association universelle pourra donner à son journal un développement que notre modeste *Bulletin* ne comportait pas.

« A ce nouvel organe, fils qui dépassera son père, salut ! »

Suit, dans un article de P. Robin sur l'*Association internationale pour la propagation de l'éducation intégrale* :

« La qualité des fondateurs et des adhérents, en grand nombre appartenant à l'enseignement officiel en France et en Belgique, a donné lieu à des hésitations quant au fonctionnement régulier de l'Association.

« Allait-on faire le jeu de la réaction temporairement maîtresse de la situation, et lui désigner des gens à frapper ?

« Après ma condamnation sans jugement, mon devoir était tout tracé. Je devais, provisoirement, rester seul sur la brèche, ne compromettre inutilement personne, continuer à recruter de nombreux adhérents à l'idée rénovatrice de l'éducation intégrale, et réveiller la société le jour où elle serait de suite assez forte, assez unie, pour que ses plus humbles membres n'aient rien à redouter des vilenies réactionnaires.

« Toutefois, plus heureux que je ne l'espérais, je ne suis pas longtemps resté seul. Plusieurs hommes de lettres éminents, des savants distingués, ont bien voulu me donner une nouvelle preuve de leur sympathie en me permettant de les nommer mes collaborateurs : Tels sont MM. Francisque Sarcey, Paschal Grousset, J. Jaurès et A. Lavy, députés; les docteurs Letourneau et Ch. Drysdale; MM. Hector Denis, Gaston Stiegler, Léopold Lacour, Victor Sadoul, Charles Delon, et un grand nombre de membres de l'enseignement. Je les remercie sincèrement de leur précieux patronage. »

« Je réalise presque ainsi l'indication que donnait, dans le dernier numéro imprimé à Cempuis, mon excellent collaborateur et ami, le continuateur intérimaire de l'œuvre à laquelle nous avons travaillé ensemble douze ans. « (Il s'agit de Paul Guilhot.)

« Plus tard, quand aura passé le mauvais vent de réaction qui distingua la triste année 1894, la Société de l'Education intégrale pourra prendre une organisation régulière, et les premiers adhérents trouveront un nombre considérable de compagnons parmi les lecteurs de notre petite revue.

« En attendant le développement que prendra alors le Moniteur de la Doctrine rénovatrice, son précurseur fait, selon la prédiction du numéro précédent, un petit pas en avant (...). De plus, tout en restant dans une forme assez modérée, il pourra prendre une liberté d'allure plus grande que celle

qu'il avait quand il était rédigé par un fonctionnaire et composé par des écoliers. »

Le numéro 2 du 1er mars 1895, contient, de P. Robin, « *Appel aux éducateurs intégraux* (...). Ne vous laissez pas un seul instant intimider par le coup de violence brutale par lequel on a supposé écraser d'un seul coup l'établissement modèle des écoles de l'avenir et l'idée dont il était la première réalisation pratique. La véritable force intelligente est de son côté. Elle est invincible !

« La victoire passagère et apparente de ses ennemis est un simple leurre. Les choses vont vite maintenant, et le moment ne tardera pas à venir où l'on ne voudra plus d'autre éducation que celle qui se donnait à l'Orphelinat Prevost.

« Vous qui l'avez connue pour l'avoir vue en action, en avoir entendu parler par des témoins oculaires, ou en avoir lu les descriptions si minutieusement étudiées des Sluys, Nissen, Lacour, Stiégler, Surville de Balzac, Marchés (...), vous devez être persuadés de ce que je vous affirme (...). Déjà des désirs se manifestent de divers côtés de créer d'autres Cempuis, petits ou grands. Il n'est pas étonnant que je sois un peu le centre vers lequel convergent ces aspirations généreuses (...). »

Suit un article signé P.R. « *L'Ecole populaire, ce qu'elle a été, est et doit être* », déjà paru dans les *Fêtes pédagogiques*.

On voit, d'après les deux premiers numéros de *l'Education intégrale* (de Paris), que Paul Robin restait combatif et optimiste, après comme avant « l'affaire de Cempuis ». En fait il agissait encore en apôtre idéaliste, inapte aux contingences pratiques.

Il est parvenu difficilement à publier 12 numéros, dont 7 entre le 1er février et le 16 mai et 3 entre le 1er juin et le 1er juillet 1895. Ces derniers consacrés à l'affaire de Cempuis et résumant le rapport de la Commission d'enquête du Conseil général de la Seine (dont il a été question précédemment).

P. Robin dit que la minorité hostile de la Commission a fait imprimer un rapport de 16 pages rédigé par M. Prache. « Ce qu'il contient d'intéressant et m'a fait réellement regretter que les journaux cléricaux n'aient pas donné une large publicité (à ce) rapport, passé tout à fait inaperçu (c'est qu'il) est un résumé fort passable des actes et des écrits qui paraissent les plus horribles au parti moyen âge et qui sont ceux dont nous (nous) honorons le plus. »

Le onzième numéro (1er août 1895) a un nouvel aspect. Dès la première page on sent un changement, une crise. Le sommaire est suivi d'un blanc.

L'article de tête « *Avant et après l'Education* », de P. Robin, est plein de dynamisme cependant :

« On fait semblant de croire que l'éducation peut tout pour l'amélioration de l'individu. Or, il est évident, sans avoir à citer des exemples qui pullulent, que l'individu le mieux élevé tombant dans un milieu mauvais, y baisse. De plus, personne ne contestera qu'un bon système d'éducation réussit d'autant mieux que le sujet est de meilleure qualité.

« Il y a donc deux questions inséparables de l'éducation proprement dite : l'une est qu'après cette bonne éducation, tous les enfants trouvent un bon milieu; c'est, sous une forme nouvelle, toute la question sociale. L'autre est que l'on s'arrange pour avoir les enfants de la meilleure naissance, au sens humain et non aristocratique du mot, afin que l'éducation leur réussisse le mieux possible; cette dernière (...) est volontairement ignorée par presque tous, à moins qu'elle ne soit dénoncée par les fourbes, et étourdiment condamnée par les foules moutonnières, comme affaire immorale (...).

« Il faut donc, chers amis éducateurs, apôtres de la saine pédagogie, malgré toute votre répugnance à priori, vous occuper du chapitre qui logiquement précède celui qui vous charme. Il faut arriver à avoir des enfants bien nés (...). Vous ne devez pas faire pour l'homme, cet animal supérieur, moins que pour ses frères inférieurs, moins que pour les plantes (...). »

Ce numéro du 1er août 1895 se termine par un avis : « *A nos abonnés et amis* » qui annonce la crise :

« La tâche que nous avions entreprise contient un chapitre important tout à fait en dehors de nos capacités (...). L'excédent des dépenses sur les recettes tend à s'élever rapidement au-dessus des sacrifices qu'il nous est possible de faire pour exprimer en toute liberté dans un périodique indépendant, des idées que nous croyons utiles à la régénération humaine. »

Le douzième et dernier numéro de *l'Education intégrale* ne paraît que le 16 mars 1896. Il débute par de « Franches paroles » : « Je l'ai déjà dit : Autant j'ai de bonheur à causer périodiquement avec les esprits généreux qui veulent voir meilleures, donc plus heureuses, l'enfance et l'humanité; autant me paralysent, m'annihilent, les questions d'administration, de finances, etc... »

« Je le savais d'avance, et ne repris la suite du *Bulletin* commencé à l'Orphelinat Prevost, que me croyant certain d'une aide efficace pour la partie dans laquelle je sentais ma profonde incompétence (...). Trompé, seul, j'ai tenu bon de mon mieux; puis, voyant que je n'arrivais pas, j'interrompis ma publication et me mis à chercher la coopération qui me permettait de continuer l'œuvre, décidé, si je ne trouvais pas, à conclure correctement en dédommageant mes abonnés pour le reste de leur souscription.

« J'allais en finir ainsi (...) lorsque se présenta la possibilité d'une fusion avec un autre organe pédagogique prêt à se transformer dans un sens tout à fait conforme a mes idées. Plus prudents que je ne le fus, les rédacteurs de cette revue ne veulent la commencer qu'après avoir matériellement assuré sa durée pendant un temps assez long.

« Ne pouvant les attendre, je rédige mon numéro final et, voici qu'au moment de le tirer, les amis qui viennent de fonder la *Société pour la création et l'entretien d'établissements d'éducation intégrale* et de me faire secrétaire de leur Comité provisoire, insistent auprès de moi pour que ce numéro ne mêle pas un enterrement à la fête d'une naissance, considèrent que *l'Education intégrale* doit être leur moniteur officiel et rester le propagandiste théorique de leur œuvre pratique. »

« Je n'ai pu résister à cette sympathique insistance et à la nouvelle espérance de faire œuvre utile (...) Il me tarde fort — dit-il en conclusion — que les circonstances, les avis, les efforts de mes collaborateurs et amis, me permettent enfin de prendre une décision ferme et d'employer désormais mon ardeur et mes facultés dans la ligne où je pourrai le faire le plus utilement possible. »

Suivent les renseignements sur la société en question. Elle est fondée par des membres de la *Solidarité*, société de libre-pensée de Montreuil-sous-Bois, pour « perpétuer et développer un pensionnat anti-clérical de jeunes filles »

En conclusion, la première série parisienne de l'*Education intégrale* s'est arrêtée là.

Sur les onze personnalités qui lui ont donné leur patronage, quatre seulement y ont effectivement collaboré :

V. Sadoul : « Appel aux syndiqués » (1-2);

J. Stiégler : « La co-éducation » (1-4);

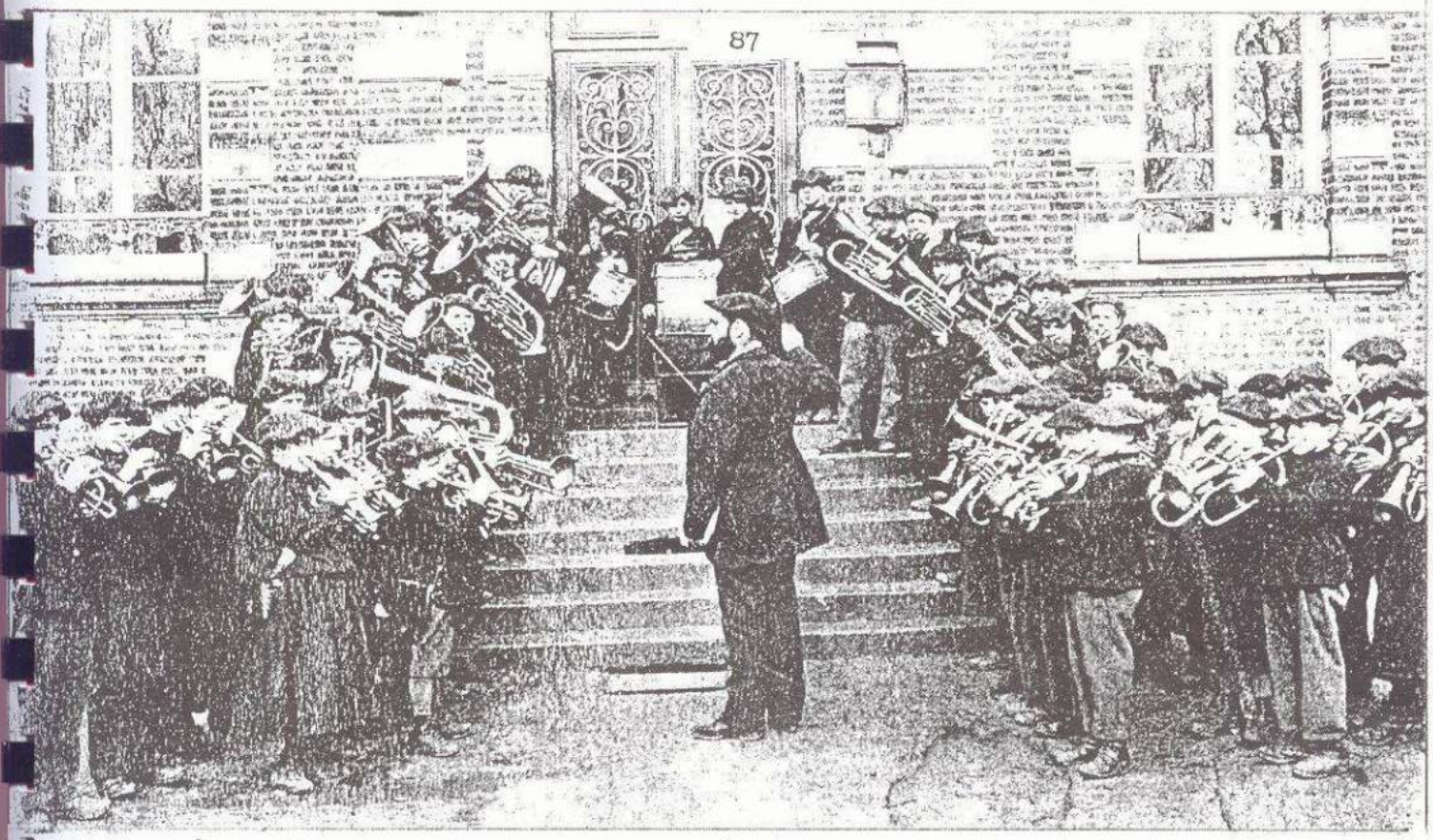
Drysdale : « Morale utilitaire » (1-5);

Ch. Delon : Quatre articles déjà parus à l'O.P. (et ne pouvant faire plus puisqu'il était encore à Cempuis).

P. Guilhot, sous-directeur de l'O.P., et G. Giroud, jeune instituteur muté à Paris, ne pouvaient collaborer directement.

Quant à P. Robin, il ne sera pas rebuté par cet échec partiel et luttera jusqu'à sa mort, d'une manière ou d'une autre.

L.-M. SCHUMACHER.



RÉFLEXIONS et SOUVENIRS sur CEMPUIS (XXI)

Intermède (1896-1898) (1)

D'après la définition du dictionnaire, intermède signifie ce qui est entre, au milieu. Concernant cette série d'articles, la période 1896-1898 est intermédiaire, d'une part entre l'Orphelinat agricole (1875-1880), la direction créatrice de Paul Robin (1880-1894) interrompue par « l'affaire de Cempuis », les directions provisoires de Paul Guilhot et de Lemoine (1894-1895); d'autre part les directions qui se succèderont à partir de mars 1898.

Pour les vingt articles précédents, j'ai pu me référer à une documentation écrite que j'ai citée. Mais, pour la courte période d'octobre 1895 (dernier bulletin de l'O.P.) à mars 1899 (premier bulletin de l'Amicale), j'en suis réduit à mes souvenirs, donc moins certain de l'interprétation des faits.

Je ne puis préciser la date de départ de M. Lemoine ni de M. Guilhot; ni celle de l'arrivée du nouveau directeur, M. Lalanne, Ce dernier est venu fin 1895 ou début 1896; il est certainement parti en mars 1898, car j'ai eu 16 ans le 8 mars et mon départ a été différé de quelques jours, pour accompagner à Paris Mme Lalanne et sa fille Jeanne.

Inspecteur primaire de Beauvais, M. Lalanne connaissait certainement l'O.P. avant de le diriger. Il est plus que probable qu'il y avait assisté au moins à une session pédagogique (n'aurait-ce été qu'à cause du patronage de M. Ferdinand Buisson, directeur de l'Enseignement primaire au ministère). Sa fonction d'inspecteur devait fatalement lui donner un rôle dans l'affaire de Cempuis. Effectivement, le rapport de la Commission d'enquête du Conseil général de la Seine (1895) mentionne, pages 15 et 16 : 1° qu'elle l'a convoqué et qu'il a répondu le 5 novembre 1894 « qu'il ne lui était pas possible de se rendre devant la commission »; 2° que, visité à Beauvais, il a déclaré « n'avoir rien à dire ».

Cette attitude négative lui avait sans doute été conseillée, sinon imposée par ses supérieurs. Comme il ne pouvait prendre position contre le ministre, ni pour le directeur nommé par F. Buisson ou sur sa recommandation, il se réfugiait dans l'abstention.

Les élèves de mon âge (12 ans) n'avaient pas connu ni compris grand chose de l'affaire de Cempuis. Quand il prit la direction de l'O.P. je ne me souvenais de M. Lalanne que parce qu'il avait présidé l'examen du certificat d'études en 1894, à Marseille-le-Petit (maintenant Marseille-en-Beauvaisis) dans des conditions marquantes pour moi. Cet examen comportait pour la première fois une mention d'agriculture (facultative). Peut-être, pour donner quelque relief à cette inauguration, l'Inspecteur primaire avait interrogé lui-même publiquement un candidat par école et M. Peyre, notre maitre, m'avait désigné impromptu pour représenter l'O.P. J'avais remarqué la bonhommie de l'interrogateur, qui signalait en les imitant les intonations patoisantes et chantantes des candidats compagnards. Puisque j'ai été reçu, tous les autres interrogés ont dû l'être, car ces villageois pratiquaient plus ou moins l'agriculture et la connaissaient certainement beaucoup mieux que moi (et peut-être que l'Inspecteur).

J'ai déjà dit que j'avais eu un certain succès d'ensemble à cet examen parce qu'il avait influé ma vie scolaire n'en sais que ceci : Après l'examen, M. Peyre m'avait présenté à ses collègues instituteurs, peut-être aussi à M. Lalanne qu'il devait connaître. On peut supposer, qu'en me poussant en vedette, il s'y mettait aussi et que cela le

portait à me surévaluer. En contrepartie, l'examen du certificat à Crèvecœur-le-Grand, en 1893, ne me laisse que le souvenir d'une forte migraine et d'un échec, alors que certains condisciples reçus s'étaient montrés notoirement inférieurs au cours de l'année scolaire. Peut-être qu'en réalité je ne méritais « ni cet honneur ni cette indignité » (suivant l'expression de je ne sais plus quel auteur classique).

M. Lalanne était très différent de ses deux prédécesseurs à la direction de l'O.P.; de Paul Robin, qui était hors série à tous les points de vue; de M. Lemoine dont il n'avait que le conformisme vestimentaire (redingote et palmes académiques), mais non l'imposante prestance; par contre il avait le prestige supérieur de son titre d'inspecteur primaire et de sa situation d'auteur d'ouvrages scolaires (en collaboration avec un professeur de l'école normale de Beauvais); son autorité était plus persuasive et familiale.

Précisément sa famille contribuait à le rapprocher de nous; Mme Lalanne était simple et affable et leurs trois filles : Gabrielle à peu près de mon âge) qui était interne au lycée de Beauvais et venait à Cempuis les jours fériés et aux vacances; Jeanne (plus jeune de deux ou trois ans) et Madeleine (âgée d'environ cinq ans). Toutes trois ont fait, plus tard, carrière dans l'enseignement et vivent, en retraite, sur la Côte d'Azur. J'ai connu un directeur d'école qui les avait fréquentées à Paris et m'a dit que Madeleine avait publié des ouvrages sur l'éducation enfantine.

Une particularité de la direction de M. Lalanne est, qu'originaire de la partie méridionale du Massif central et ayant été inspecteur primaire à Aurillac, il a fait venir à l'O.P. des instituteurs et institutrices de cette région, en remplacement pendant les vacances. J'en ai conservé un souvenir assez vague, plutôt sympathique.

De même origine, mais bien plus marquante, était « Miss » Batisse, qui venait de faire un stage en Angleterre, dans la famille d'un juge, et nous impressionnait par sa gentillesse et son élégance. Elle nous enseignait l'anglais au cours spécial et savait nous y intéresser. J'avais en outre la chance d'être à sa table au réfectoire, où ses leçons se prolongeaient. J'ai eu le plaisir de la revoir quelquefois à Paris, puis elle est partie en Indochine.

Le cours spécial, création de M. Lalanne, comblait une lacune dans l'enseignement de l'O.P. Les deux cours complémentaires avaient des effectifs trop disparates pour pouvoir préparer efficacement aux examens et concours de l'enseignement primaire supérieur. Il en résultait, pour les élèves, qui ne se destinaient pas à un des métiers manuels enseignés à l'O.P., qu'ils arrivaient à Paris avec une préparation insuffisante, par rapport à leurs concurrents sortant des écoles primaires supérieures. Ce nouveau cours débutait avec trois « grands » du cours complémentaire 2e degré (Urban, Ingand et moi) et trois cadets du 1er degré (Auriac, Emile Boutet et Topenot) qui faisaient un meilleur départ parce qu'ils commençaient plus jeunes. Il ne manquait pas d'autres élèves qui auraient été capables de suivre le cours, mais ils avaient choisi des métiers manuels (2).

Les professeurs étaient ceux des deux cours complémentaires : M. Philippet (dont il a été question précédemment) pour les sciences et M. Lesprit pour les lettres. Le cours qui leur était commun était supplémentaire et fonctionnait l'après-midi, pendant les heures d'atelier. Le matin et le soir nous étions avec les condisciples de nos cours d'origine (1er et 2e degré).

Je n'avais jamais été l'élève de M. Lesprit parce que, avant son arrivée à l'O.P. fin 1894, M. Guilhot, pendant sa direction intérimaire, m'avait fait passer du cours complémentaire 1er degré, où je venais d'entrer, au cours 2e degré où une place était disponible. Cette décision n'avait pas été réfléchie, mais prise inopinément, après un regard circulaire sur les élèves. Il m'avait désigné sans doute parce que ma figure lui était plus connue (sauf celles de ses enfants, Georges et Marie); parce que M. Peyre lui avait exagéré ma valeur, mais aussi parce que mon indiscipline m'avait, plus que les autres, mis en rapport avec lui. Cette promotion aurait été méritée par un élève ayant déjà passé un an dans la classe. Elle a failli m'être néfaste. M. Lesprit était précisément le maître clairvoyant, consciencieux et sévère qu'il m'aurait fallu, alors que j'allais avoir en M. Bourquin un jeune maître, bachelier, venu à l'O.P. pour un court stage dans l'attente d'une autre fonction qui lui convenait mieux. Il aurait été excellent avec des élèves studieux, mais une bonne partie des siens considéraient le certificat d'études comme l'aboutissement de la vie scolaire. Feignant de croire au zèle de quelques astucieux, il nous prodiguai les expériences de chimie et physique et les sorties pour étudier la botanique, bien au-delà du programme. Heureusement que M. Philippet vint bientôt m'instruire d'une manière plus orthodoxe et efficace.

On peut attribuer à M. Lalanne deux innovations en plus de la création du cours spécial : le nouvel uniforme des garçons, qu'Ingand et moi avons inauguré en 1897, pour aller à Paris passer l'examen du brevet élémentaire; et la substitution du vin coupé d'eau au « coco » comme boisson. La première était importante, car l'ancien uniforme était moins pratique, trop particulier et voyant pour être utilisable lorsque nous quittions l'O. P. La seconde a été bien accueillie.

M. Lalanne, ayant été inspecteur à Beauvais et connaissant donc le personnel de l'Enseignement primaire du canton, nous avait mis en contact avec le cours complémentaire de Grandvilliers et des conférenciers locaux. Je me souviens vaguement d'y avoir été avec d'autres condisciples, passer à Grandvilliers le certificat d'études complémentaires (qui devait être de création récente) et avoir

assisté à une conférence avec Ingand et Urban (que j'avais mal relayés comme sténographe).

Les vacances de 1896 se sont passées à Boulogne-sur-Mer, comme l'année précédente, mais d'une manière plus intime et moins « officielle ». Elles ont différé comme M. Lalanne différait de son prédécesseur M. Lemoine. Nous avions des maîtres méridionaux venus en remplacement (précédemment mentionnés). En 1897 les vacances se sont passées à Mers-les-Bains, dans la maison construite par P. Robin et qui venait d'être acquise par le département de la Seine et, également, dans le premier bâtiment (pavillon Ernest Rousselle) que le Conseil général venait de faire construire. D'où la raison de nos vacances à Boulogne-sur-Mer les deux années précédentes. Je ne me souviens pas si tous les élèves y ont passé par séries comme autrefois, ou seulement les grands. Je n'ai jamais vu que de loin les nouveaux bâtiments, vers 1902, au cours d'un bref séjour avec Henri et Jean Barreaud et en 1916, quand ma division est venue au repos dans divers cantonnements entre Le Tréport et Dieppe. (Pour remonter au front de la Somme, j'ai, isolément et mélancoliquement traversé Grandvilliers, en voiture, en tant que vaguemestre temporaire, sans pouvoir passer par Cempuis.)

J'ai conservé un excellent souvenir de M. Lalanne et de sa famille

J'ai correspondu avec lui quand il a été nommé inspecteur à Laon. Mes condisciples ont eu le même sentiment que moi, puisque le bulletin de l'Amicale n° 13 de mai 1902 mentionne que l'Assemblée générale du 12 avril l'avait nommé membre d'honneur avec F. Buisson, P. Robin et P. Guilhot. Le bulletin de septembre 1902 mentionne sa promotion au grade d'officier d'instruction publique, en le félicitant « au nom de tous ses anciens élèves qui ont conservé de lui un souvenir reconnaissant ».

Dans mes *Souvenirs sur Cempuis* (publiés dans le *Cempuisien*, n°s 91 et 92, année 1934) je disais de M. Lalanne : « Sa trop courte direction a été marquante et mérite qu'on y revienne ». C'est fait !

J'avais correspondu quelque temps avec M. Lesprit, après mon départ de l'O.P. en mars 1898, puis l'avais perdu de vue. L[illegible] d'une conversation engagée pour [illegible] temps, le 25 juillet 1947 dans la salle d'attente de la gare de Joinville (Haute-Marne) avec un voyageur qui se trouvait être un Cempuisien, Barbeaux, eût pour conséquences : d'abord l'envoi par ce dernier de quelques numéros du *Cempuisien*, ensuite la réception, par moi, d'une longue lettre datée du 11 août 1947, envoyée par mon ancien maître (elle a été mentionnée dans le *Cempuisien*, n° 14, septembre-octobre 1947). Cette lettre me permet de confronter mes souvenirs d'élève avec ceux d'un maître remarquable, qui fut un observateur attentif et indépendant.

Il était arrivé à l'O.P. en novembre 1894, à l'âge de 27 ans; avait fréquenté M. Robin à Paris, quitté l'O.P. après moi, fin décembre 1899, donc connu les directions de MM. Guilhot, Lemoine, Lalanne et Aman pendant cette période de cinq ans. Il était venu à Cempuis pour préparer un difficile concours de passage dans l'enseignement secondaire. L'ayant réussi il a ensuite professé aux lycées d'Elbeuf, Saint-Quentin et Metz, puis pris sa retraite en 1929, à Joinville son pays natal. Il était toujours resté en correspondance avec Eva Bigollet (Mme Lochard), Cempuisienne que j'ai connue à l'O.P., puis fut secrétaire de P. Robin, chez qui elle a rencontré Lochard qui était son disciple. De temps en temps elle est présente à nos réunions.

Pendant les cinq années qu'il a passées à l'O.P., M. Lesprit a été non seulement un excellent maître, mais il s'est intéressé aux élèves. Contrairement à tant d'autres, il n'a pas été le simple « passant » et connait bien l'Institution, ses directeurs, maîtres, personnel et élèves pendant les années 1895 à 1899. Il se souvient des Cempuisiens rencontrés (J. Rochut à Rouen); de ceux qu'il a reçus à Joinville (Lamort et G. Poullot, au cours des manœuvres pendant leur service militaire à Toul).

Je regrette de ne pouvoir reproduire toute sa lettre qui intéresserait beaucoup les Cempuisiens des années citées pendant sa présence à Cempuis, par son esprit d'observation critique.

Les anciens élèves restés ou retournés à l'O.P.

Ce que M. Lesprit m'écrivait, sur les anciens élèves qu'il a connus employés à l'O.P., m'incite à reprendre et compléter ses indications.

La première que j'ai connue en février 1890, était Rose Couard, ancienne élève gradée qui, restée à l'O.P., avait épousé le forgeron en 1889 et s'occupait de l'infirmerie. Ce premier mariage avait été malheureux et elle avait dû s'expatrier, en République Argentine, pendant quelques années. Devenue, par son second mariage, Mme Clérard, elle tenait, il y a une vingtaine d'années, le restaurant boulevard Rochechouart, fréquenté par l'Amicale. Elle est décédée le 20 décembre 1952, à l'âge de 80 ans.

D'après le rapport de M. Jost du 1er décembre 1892 (reproduit par celui de la commission d'enquête de 1894), il y avait alors à l'O.P. :

Lucile Robin, maîtresse de dessin;

Gabriel Giroud, instituteur suppléant;

Amélie Prud'homme (Mme Mulot), maîtresse suppléante qui était restée à l'O.P. et avait été mariée en 1891 avec un jeune jardinier sortant du service militaire; devenue par la suite mère de famille, elle vécut un peu à l'écart dans une maison de construction récente, face au grand jardin, isolée dans ce qu'on appelait alors le petit bois ou le parc et qui est maintenant le centre vital de l'I.D.G.P.;

Marie FAIVRE, qualifiée également de maîtresse suppléante, mais plus exactement parce que plus instruite; aurait peut-être fait une longue carrière à l'O.P. si un monteur venu de Paris pour transformer le chauffage central ne l'avait épousée. Nous l'avions perdue de vue, mais elle restait attachée à l'O.P. dont elle entretenait ses deux filles, si bien que l'une de celles-ci ayant vu une de nos sociétaires lire le *Cempuisien* s'est informée auprès d'elle et que toutes deux, la fille et le gendre de l'une ont participé, en octobre 1952, à la visite de l'Amicale à Cempuis.

Ont aussi été employés à l'O.P. de mon temps :

DELPHINE (Mme Dénue), employée à la buanderie. Décédée en 1944;

Thérèse GALLOT, lingère; Eugénie Mougin

Henri HENNECART, dont j'avais été le condisciple au cours complémentaire 2e degré et que avec Ingand et Urban nous assistions dans certaines de ses attributions dont la distribution des victuailles. Il était bien et diversement doué, comme son ami Henri Barreaud. Par la suite il participa activement et utilement à l'Amicale jusqu'en 1904. Fréquenta P. Robin. Aurait pu avoir une action marquante si son caractère n'avait pas été inférieur à ses possibilités et ne l'avait éloigné de nous (pendant mon service militaire de 1903-1906). C'est pourquoi j'ai bien connu ses qualités et peu ses défauts;

Valentine METZELLER (Mme Vve Jacquelin) fut employée à l'O.P. comme maitresse repasseuse, bien après mon départ. Elle vit maintenant retraitée à Cempuis; dans le voisinage de Chambard (à Sommereux) et de Bourassé (à Hanvoille), autres retraités mais non de l'O.P.

Pourquoi Chambard (un des rares Cempuisiens qui ont partagé la prédilection de Paul Robin pour les métiers agricoles et des plus rares encore qui ont persévéré) nous laisse-t-il sur de lointains souvenirs de ses articles écrits aux Iles Commores ? Il vit dans l'ambiance de sa jeunesse et dispose, de plus de compétence, de talent et de temps qu'il est nécessaire pour nous exposer l'aspect de l'O.P. suivant son point de vue. Qu'il se laisse donc convaincre de le faire prochainement;

Et pour finir, je m'en voudrais d'oublier Jean-Jacques BARBIER, un jeune dont je connais peu de chose; mais je sais qu'il a fait un stage comme surveillant puis nommé instituteur dans la Seine.

La disparition du B.O.P.

Il y a un mystère sur les causes de la disparition du *B.O.P.*, je l'avais signalé une première fois dans le *Bulletin mensuel de l'Amicale*, n° 15, juillet 1902, puis rappelé dans le 19e article de cette série (*Cempuisien*, n° 36, sept.-déc. 1952, page 7).

Le dernier numéro paru du *B.O.P.* est double, 4-5, juillet-octobre 1895, signé du directeur-gérant : A Lemoine, qui l'a rédigé probablement en entier (il y écrivait volontiers). Loin d'annoncer une prochaine disparition, il mentionnait des projets d'avenir dans une petite note page 51.

Il faut noter que Ch. Delon avait publié de nombreux articles jusqu'au numéro précédent et en a laissé de non terminés. Il devait donc être parti de l'O.P. Il est probable que M. Lemoine n'a pas décidé de supprimer le *Bulletin* et qu'il n'a pas eu le temps de s'occuper d'un numéro d'adieu, ce qui aurait bien été dans sa manière.

Si les autorités supérieures avaient décidé cette suppression, elles l'auraient probablement annoncée par son dernier numéro.

Je suppose que M. Lalanne a préféré s'abstenir (là comme dans l'affaire de Cempuis) plutôt que d'assumer une responsabilité qu'il pouvait éviter.

Objectivement, on doit reconnaître que le dernier numéro du *B.O.P.* était très intéressant pour les parents d'élèves, comme il l'est encore pour les Cempuisiens. Je pense qu'il aurait été préférable de dissocier le *B.O.P.* de l'*Education intégrale*, l'un devenant le supplément de l'autre. Ils intéressaient des publics différents.

On constate, en faisant des recherches sur les entrées et départs d'élèves, qu'ils sont souvent omis; aussi que les prénoms usuels étaient parfois arbitrairement changés : (Jules) Hodier proteste qu'il s'appelle *Marcel*. J'ai cherché (Marie) Faivre et je n'ai trouvé que *Catherine* et *Céline*, elles étaient deux sœurs. P. Robin voyait parfois les choses de trop haut pour le commun des lecteurs et cela n'était pas sans nuire à l'efficacité de ses écrits !

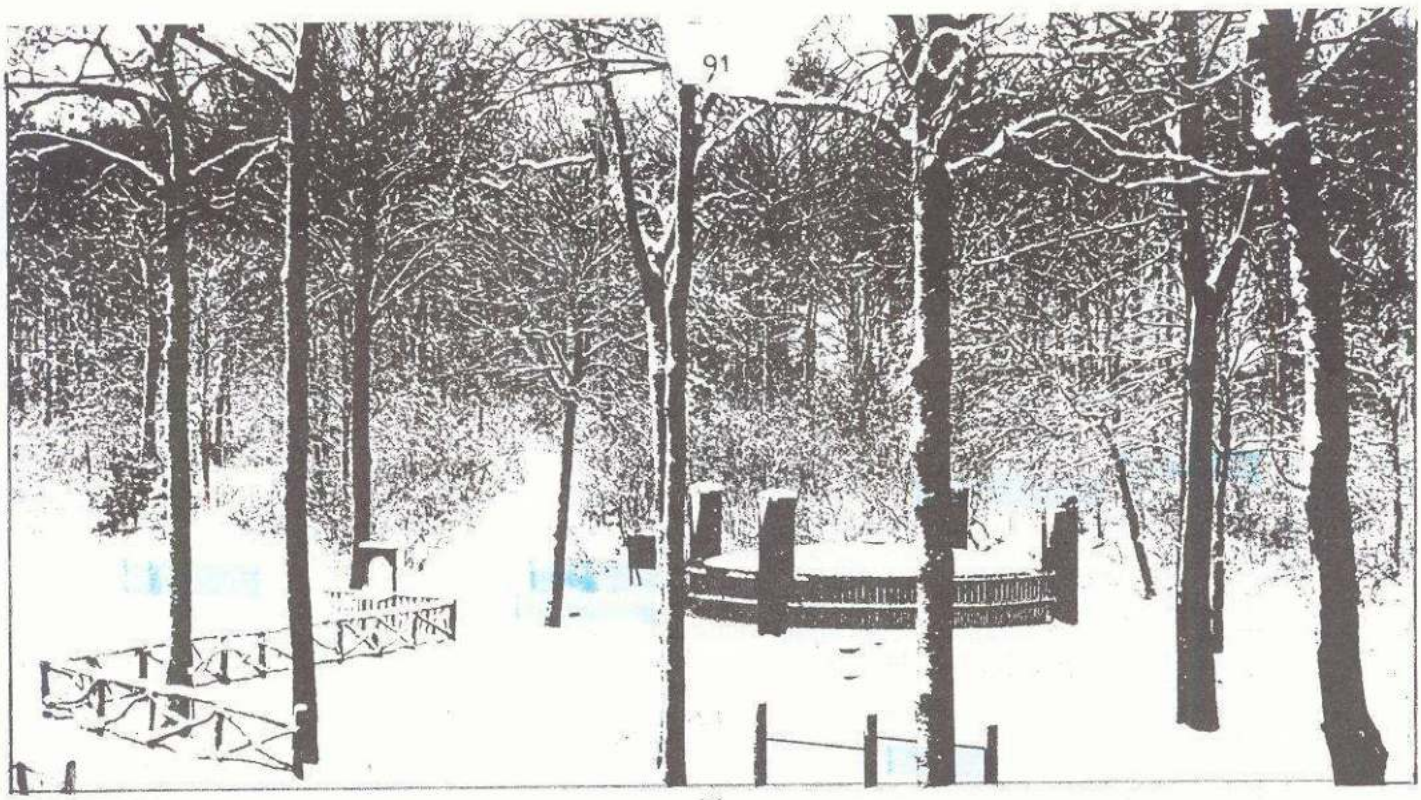
Il y avait abus de fragmentation des articles par des « à suivre » qui devaient décourager beaucoup de lecteurs. Les responsables de périodiques (y compris ceux du *Cempuisien*) ne devraient jamais oublier le point de vue du lecteur (qui est un être et non une abstraction).

---

(1) Je prie l'imprimeur (ou le responsable de la correction) de ne pas supprimer ce sous-titre, comme il a été fait pour les deux articles précédents du **Cempuisien**. XIX. **L'O.P. en 1895** (n° 36, sept.-déc. 1952). XX. **1895 du côté de P. Robin** (n° 37, janv.-mars 1953). Les raisons qui m'ont fait adopter les sous-titres dès le premier article (décembre 1946) restent valables et le sont même davantage. J'insiste parce que j'ai signalé verbalement la première omission, sans qu'elle soit réparée.

(2) D'après le compte rendu (signé Houreux et Urban) de la visite à l'O.P. de l'Amicale à la Pentecôte 1900, le cours spécial était alors supprimé, probablement par suite du départ de MM. Lesprit et Philippet.

Sur les listes des élèves sortis de l'O.P., dernier trimestre 1900 et premier trimestre 1901, nos trois cadets sont désignés comme typographes. (**Bulletin de l'Amicale**, n° 5, juillet 1900; n° 6, octobre 1900; n° 7, janvier 1901.)



RÉFLEXIONS et SOUVENIRS sur CEMPUIS (XXII)

Aspects et points de vue

Mes contemporains ont connu en cinq ans l'O.P. sous quatre aspects différents (y compris la direction intérimaire de P. Guilhot); ceux plus jeunes de quelques mois (dont Ingand, Jullien et Poullot) en ont connu une cinquième par la direction de M. Aman, avec qui je n'ai eu que des rapports d'ancien élève, mais fréquents et agréables, concernant surtout le *Bulletin* de l'Amicale qui s'imprimait à l'O.P.

Mon but principal étant la « connaissance » de l'O.P., je me suis référé plus à la réflexion sur les hommes qui l'ont fondé, créé ou aidé, les idées et les faits, qu'aux souvenirs sentimentaux qui ont eu et ont à l'Amicale de nombreux interprètes, surtout féminins, plus qualifiés que moi. Je me suis efforcé d'être sincère et objectif, d'exposer mon point de vue et de comprendre celui des autres. Commentateur plus que septuagénaire de faits remontant à plus d'un demi-siècle, pour des lecteurs dont beaucoup ont l'âge que pourraient avoir mes enfants ou petits-enfants, j'ai pensé ne pas devoir leur laisser ignorer quel genre de Cempuisien j'ai été entre 8 et 16 ans et sur quoi se base mon témoignage.

1898 du côté de l'Amicale

Quittant en mars 1898 l'O.P., où j'étais entré en février 1890 venant de la Plaine Saint-Denis, je ne retrouvai d'abord à Paris que le souvenir de l'unique bref séjour que j'y avais fait en 1897 pour l'examen du brevet élémentaire. Je repris d'abord contact avec des camarades qui m'y avaient précédé, et par eux avec l'Amicale des anciens élèves que j'avais connue par ses visites à l'O.P. Elle siégeait alors 39, boulevard Sébastopol, dans le sous-sol du Café de la Cour Batave et fonctionnait surtout comme une annexe de la fanfare dirigée par Laudereau qui, déjà dans sa jeunesse, avait organisé la petite fanfare de l'O.P. dans les premières années de la direction de P. Robin. Les réunions étaient fréquentes, en principe, tous les samedis soir. On ne connaissait pas encore les bienfaits de la semaine anglaise et la journée de travail était plus longue dans le commerce et l'industrie; les congés payés n'existaient pas ou guère en dehors des administrations de l'Etat, départementales ou municipales.

Le retour de et à P. Robin, 1899

Ayant été condamné à 8 jours de prison à la suite d'une polémique de presse trop ardente, dans les milieux maçonniques au sujet de sa propagande malthusienne, et pour ne pas les subir, P. Robin était parti en Nouvelle-Zélande en août 1898, emmenant, comme secrétaire, une Cempuisienne, Emma Collier.

Son condisciple à l'Ecole Normale supérieure, Emile Duclaux, directeur de l'Institut Pasteur, membre des Académies des Sciences et de Médecine, lui écrivit alors :

« ... Je tiens à t'écrire (...) pour te dire que tous mes souhaits et mes vœux t'accompagnent (...) car je n'ai pas douté de toi. Je n'ai pu partager toutes tes idées et, à l'occasion, je te l'ai dit, mais j'ai toujours loué en toi les audaces généreuses dénuées de tout intérêt personnel, et ton initiative hardie (...) »

Il était de retour en juillet 1899 (d'après G. Giroud : *Paul Robin*, page 236).

Les Cempuisiens qui étaient encore à l'O.P. après 1894 et y avaient connu les directions de MM. Lemoine, Lalanne et Aman, avaient été plus ou moins influencés par elles. La plupart de ceux qui fréquentaient l'Amicale se rallièrent à P. Robin, tout en conservant les sentiments que ses successeurs avaient su leur inspirer. Parmi mes contemporains, certains, dont Poullot et moi, ensuite d'autres plus jeunes, devinrent ses chauds partisans. Lucie Besset puis Eva Bigollet furent successivement ses secrétaires et se marièrent par la suite avec deux de ses familiers (moi-même avec celle qui leur succéda).

Du côté de P. Robin et G. Giroud 1900-1903

Je rappelle que si j'ai entrepris cette série d'articles ce n'est pas spontanément et pour évoquer mon enfance cempuisienne, comme nous aimons le faire entre anciens condisciples, lors de nos rencontres, mais sous les amicales pressions successives de Urban, Reisser et Marande, de poursuivre la publication de mes souvenirs, interrompue dans *Le Cempuisien* n° 92 (nov.-déc. 1934) qui faisaient suite à ceux de Houreux et à ceux, antérieurs, de G. Giroud (1901-02). Il s'agissait, à la mort de ce dernier (16 sept. 1945), d'expliquer son œuvre du point de vue cempuisien. Il était né le 20 août 1870 (douze ans avant moi), avait vécu à l'Orphelinat agricole de Cempuis de juin 1877 à décembre 1880 (auquel se rapportaient ses souvenirs). Il fut élève, puis élève-maître (après 16 ans) jusqu'en 1887 à l'O.P. sous la direction créatrice de P. Robin, passa ensuite par l'Ecole normale de Paris; fut malade à l'époque de l'examen de sortie, fit un court séjour en Tunisie par la protection de Ferdinand Buisson, revint à l'O.P. en 1892 comme instituteur suppléant, y épousa Lucie Robin en 1893. Après la révocation de P. Robin en 1894, son gendre et sa fille furent nommés à Paris.

J'ai donc connu G. Giroud à l'O.P., normalien en vacances, puis maître suppléant, enfin à l'Amicale en 1898. Entre 1900 et 1903 je l'ai beaucoup fréquenté parce que P. Robin m'avait fait entrer dans la maison d'éditions où son livre sur *Cempuis* avait paru.

Il s'agit de Schleicher frères, rue des Saints-Pères. Cette librairie, maintenant disparue, éditait principalement des ouvrages scientifiques et une importante revue mensuelle, l'*Humanité nouvelle*, dont le directeur scientifique était A. Hamon et le secrétaire de rédaction Victor Dave, ami de P. Robin du temps de l'Internationale. Le premier, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles, comme P. Robin, dirigeait aussi la Bibliothèque internationale des Sciences sociologiques dont *Cempuis* était le 9e volume. C'est pourquoi il a paru sous l'aspect d'un livre in-8 illustré de 396 pages au prix de 10 francs or) alors que G. Giroud et surtout P. Robin auraient préféré l'édition dans une des collections moins chères de la maison; mais elles avaient d'autres directeurs qui étaient aussi maîtres de leur choix et avaient d'autres points de vue. C'était d'ailleurs une chance pour l'auteur que de n'avoir pas été obligé d'assumer les frais d'édition comme il le sera pour ses autres ouvrages.

P. Robin publia dans l'*Humanité nouvelle*, plusieurs articles malthusiens qui avaient été refusés par d'autres périodiques socialistes. G. Giroud y collabora aussi sous le pseudonyme de G. Hardy. Après que cette revue eut cessé de paraître chez Schleicher tous deux collaborèrent à une revue bibliographique dirigée par V. Dave. Ce dernier était aussi chef de la publicité, c'est-à-dire chargé des relations avec la presse et j'étais son secrétaire. C'est pourquoi, encouragé par lui, j'ai pu écrire les cinq articles sur « Quelques opinions sur Cempuis » dans le *Bulletin* en 1903, d'après les comptes rendus de la presse sur le livre de G. Giroud.

G. Poullot travaillait dans une imprimerie voisine d'où sortait la *Revue bleue*, politique et littéraire ainsi que la *Revue scientifique* que la librairie Schleicher administrait et qui avaient un bureau commun dans le même immeuble où j'allais les jours de réception. Nous déjeunions ensemble au restaurant, quelquefois avec Paul Eschbach qui était élève à l'Ecole des Beaux-Arts.

Nous étions un petit groupe de Cempuisiens qui fréquentions P. Robin, dont l'ainé était Houreux et, par ordre d'âge, Hennecart, moi, G. Poullot, qui se renforçait chaque année de plus jeunes. Son action, qui n'était pas négligeable, se manifestait à l'Amicale et dans nos milieux respectifs.

G. Giroux était instituteur à Paris, souvent hélas, en congé de maladie. Il publia encore chez Schleicher *Observations sur le développement de l'enfant*, avec une préface d'Emile Duclaux; c'était un « petit guide d'anthropométrie familiale et scolaire » telle qu'on l'appliquait à l'O.P. J'en rendis compte dans le *Bulletin de l'Amicale*, n° 14, juin 1902. Il signait et signera G. Hardy ses articles et ouvrages malthusiens dont un atteint le tirage de 125.000 exemplaires et deux celui de 25.000. Il avait un moment projeté de créer une librairie pour diffuser des livres et un matériel se rapportant à l'éducation intégrale et être plus indépendant. Il y renonça, probablement faute de moyens financiers, certainement parce que l'expérience avait prouvé que cette activité ne lui aurait pas permis de vivre, même bien modestement.

Le titre complet de son livre est : *Cempuis, éducation intégrale, coéducation des sexes, d'après les documents officiels et les publications de l'établissement*, par Gabriel Giroud, ancien élève de l'Orphelinat de Cempuis, orné de 48 gravures. L'ouvrage débute par un bon portrait de P. Robin daté de 1894 et une dédicace « A mon maître Paul Robin, témoignage d'admiration, d'affection et de reconnaissance ». Suit dans une introduction un bref exposé historique et du programme : « (...) faire connaître Cempuis (...) tel qu'il fut pendant la période de son complet développement (1884-1894) pourrions-nous dire, si nous ne savions que P. Robin, au moment de sa révocation, considérait son œuvre comme un essai heureux, mais incomplet encore sur bien des points, évoluant et ayant encore à se perfectionner beaucoup pour se rapprocher de l'idéal qu'il s'était tracé (...). En somme, les véritables auteurs de ce livre sont nos maîtres, MM. P. Robin, Ch. Delon, P. Guilhot qui, occupés à la réalisation de leur rêve commun, ont dispersé leurs idées dans des feuillets, des brochures ou des livres difficiles à se procurer et qui donnent, isolés, une idée incomplète de leur œuvre (...) qui a été ridi-

culisée, vilipendée, mais qui n'en reste pas moins une des plus sincères et des plus belles conceptions pédagogiques (...), une heureuse réalisation d'idées considérées jusqu'alors comme appartenant au « domaine de la pire spéculation philosophique et des ingénieuses utopies ». Le livre fut tiré à 1.000 exemplaires. Après la disparition de la librairie Schleicher il fut longtemps facile de se le procurer à un prix modique; il doit être maintenant introuvable en librairie.

Le Bulletin de l'Amicale

Le premier numéro, trimestriel, parut en juillet 1899 avec ce programme :

« Cette publication marque une nouvelle période d'action de la société. Jusqu'à présent, livrée à ses seules forces, elle n'a pu obtenir que des résultats peu importants. Mais, au moins, elle a réussi à préserver les liens de bonne camaraderie. Maintenant, ses efforts ont attiré l'attention du Directeur des Affaires départementales, et l'Administration se déclare prête à nous aider. Nous espérons que ce concours sera fort utile à tous et c'est pour le rendre encore plus efficace que, par la création du *Bulletin*, nous voulons mettre en communication tous les camarades, qu'ils habitent Paris ou la province. » (On aurait pu y ajouter, les colonies et l'étranger comme ce le fut par la suite.)

Sur les neuf membres du Conseil d'administration, j'avais connu à l'O.P., peu de temps, Jeannin (président), Loiseau (trésorier) et Houreux; longtemps Hennecart comme élève puis employé; Saulon notre doyen n° 2 et Palabot comme participants aux visites de l'Amicale. Marande ayant cité dans une série d'articles « Que sont-ils devenus » tous les Cempuisiens qui ont fait partie du Conseil (voir *Cempuisien* à partir de janvier 1939), je me limite à ceux qui ont eu une action durable et notable.

Dans le *Bulletin* n° 2 (octobre 1899) je note que Laudereau (ancien président) s'est vainement opposé à la publication du bulletin qu'il jugeait « inutile » et cela me remémore que Urban avait fait campagne pour le remplacer par Jeannin, parce qu'il subordonnait tout à la fanfare, à laquelle il se dévouait trop exclusivement, alors qu'elle n'était qu'un des aspects de l'O.P. et non le plus important. Houreux avise qu'il est chargé de « réunir tous les documents relatifs à l'histoire de l'O.P. » (donc sous ses divers aspects).

Le *Bulletin* n° 3 (janvier 1900) annonce la « bonne nouvelle » que le siège social est transféré à l'école n° 20, rue Etienne-Marcel, et que cela « ne pourra qu'encourager les jeunes filles à assister à nos réunions, ainsi que les camarades qu'une salle de café en avait tant soit peu éloignés ». Les statuts de l'Amicale en indiquent le but, qui n'a pas changé. Le compte rendu de l'Assemblée générale du 21 octobre 1899 signale la participation aux débats de mes contemporains : Jean Barreaud demande en faveur des sociétaires féminins une réduction de 50 % sur les cotisations, frais de participation aux fêtes, promenades et concerts. Urban s'y oppose. Finalement les cotisations annuelles sont fixées (en francs or) :

Membres actifs féminins : 3 francs.
Membres actifs masculins : 6 francs.
Membres honoraires : 10 francs (minimum).

Urban propose ensuite :

— La création de membres d'honneur (adopté);

— Que la fonction de chef de musique soit incompatible avec toute autre dans le Conseil (il s'agissait d'éviter la subordination de l'Amicale à la fanfare suivant la conception de Laudereau). Le Conseil estimant que la liberté de vote doit être absolue. Urban ayant atteint son but qui était d'attirer l'attention sur les inconvénients du cumul, retire sa proposition;

— D'instituer des amendes pour tous les retards et absences aux réunions (repoussé);

— Que les séances ne commencent jamais plus tard que 21 h. 30 et ne se terminent jamais après 23 h. 15;

— Que les règlements soient imprimés et distribués;

— Demande des explications sur une fête que l'on prépare.

Ces multiples interventions témoignent d'une activité qui devait se manifester à l'Amicale, longtemps et diversement.

Le *Bulletin* n° 4 (avril 1900) mentionne le nouveau Conseil élu le 30 janvier 1900, comprenant notamment : J. Bourgoin (président); Saulon et Urban (secrétaires); Loiseau et Jeannin (trésoriers); Houreux (archiviste).

J. Bourgoin était le survivant de deux frères qui avaient connu J.-G. Prévost à la fin de sa vie, quand Cempuis était à la fois Maison de retraite et Orphelinat, n'ayant pas encore d'histoire. Les frères Bourgoin étaient venus en anciens élèves de Cempuis, à l'Orphelinat agricole (1875-1880) puis à l'O.P. de Robin. J. Bourgoin avait environ 36 ans lors de sa présidence (j'en avais 18). Il me paraissait le survivant d'une époque très lointaine et mystérieuse. Sa profession était administrateur d'immeubles autant que je m'en souvienne, et son domicile, où j'ai assisté à des réunions, indiquait la prospérité. Il présidait l'Amicale avec les meilleures intentions, peut-être d'un peu haut en ancien « arrivé » et d'un point de vue sentimental (celui de J.-G. Prévost) qui ne concordait que partiellement avec le nôtre, plus idéologique (celui de P. Robin).

Le *Bulletin* n° 8 (avril 1901) annonce que J. Barreaud, G. Poullot et moi, avons été élus membres du Conseil à l'assemblée du 26 janvier 1901. C'était à l'instigation de Urban, qui était secrétaire adjoint depuis janvier 1900 et gérant du *Bulletin* depuis le n° 6 d'octobre 1900. Il expose ses vues dans un court article sur « notre Bulletin », qui est un appel aux collaborateurs auquel répondent : G. Giroud par deux articles biographiques sur Ch. Delon et Aristide Rey (ancien conseil-

ler municipal de Paris et ami de P. Robin) qui eut une grande influence sur les commencements de l'O.P.; et moi par des « Remarques » (sur l'Amicale).

Le *Bulletin* n° 9 (juillet 1901) rappelle le comportement des jeunes membres du Conseil : Le compte rendu des séances du Conseil (sept du 4 mars au 18 mai) est concis et précis; ne mentionne que les noms des présents; n'est pas signé (comme mon nom est toujours le dernier et que ce n'est pas par ordre alphabétique, cela confirme mon impression d'avoir été l'auteur de ce concentré laconique, à la manière de P. Robin).

Suit une note signée Le Conseil, ainsi résumée : « Dans sa séance du 4 mars (il) avait décidé d'envoyer un de ses membres (G. Poullot) pour le représenter à la cérémonie anniversaire de la mort de J.-G. Prévost (il) a déposé une couronne sur la tombe du fondateur dont il a rappelé le souvenir ainsi que les liens d'amitié qui attachent l'Amicale à l'O.P. ». C'était le modeste précédent des délégations actuelles, bien plus importantes.

Tels étaient nos points de vue quand nous étions des anciens ayant moins de vingt ans et avions un président « préhistorique » pas encore quadragénaire.

Le *Bulletin* n° 10 (octobre 1901) débute par « un vœu » sans signature (dont je me souviens avoir été l'auteur) et qui n'a d'autre intérêt que de rappeler nos souhaits utopiques « que se répandent les principes de l'éducation intégrale ».

Les « Souvenirs de Cempuis » de Giroud sont présentés comme le début de souvenirs collectifs auxquels les Cempuisiens sont appelés à collaborer. C'était encore une utopie, car l'œuvre collective ne fut jamais entreprise et les souvenirs personnels de G. Giroud concernant l'Orphelinat agricole de Cempuis de 1877 à 1880 s'arrêtèrent au quatrième article, avant l'arrivée de P. Robin à l'O.P. Ce n'est qu'en 1933 et sur l'initiative d'Urban que Houreux, puis moi, écrivimes les nôtres qui furent l'objet de deux causeries en 1933 puis publiés dans *Le Cempuisien*.

Pour la première fois parait dans le *Bulletin* un chant avec musique chiffrée « Hymne à la Paix », paroles de P. Guilhot sur l'hymne national anglais.

Le *Bulletin* n° 11 (janvier 1902) confirme sous la rubrique « Glanes » : « Nous publierons, autant que possible, les documents intéressant l'histoire de l'O.P. » et commence par « Notre Bois », à la mémoire de J.-G. Prévost, de F. Debuire-Bouchardon (qui était marié à une institutrice, bibliothécaire et je ne sais quoi d'autre à l'O.P., et le lut au caveau le 28 avril 1884) et « Aux Martyrs inconnus » de Paul Robin, sur un cantique flamand de 1620.

Le *Bulletin* n° 12 (avril 1902) parait sous ma gérance que je cumule avec la fonction d'archiviste. A ce double titre, j'y publie une biographie de J.-G. Prévost (d'après une documentation prêtée par G. Giroud) et le compte rendu d'une conférence sur le « Féminisme » que Ferdinand Buisson n'avait pas dédaigné de nous accorder, malgré sa haute situation et le petit auditoire que nous étions (probablement sur la demande de M. Aman qui y assistait).

Le *Bulletin* n° 13 (mai 1902) inaugure une série mensuelle que je ne pourrais mener que jusqu'au n° 27 (août-sept. 1903) à cause de mon départ pour trois ans de service militaire et grâce à la collaboration de P. Guilhot avec sa série de chants de marche : « Sans soucis, Ordre, Travail et plaisir ! » chantés autrefois à l'O.P. pendant les promenades et excursions, également celles de Hennecart, Houreux, Poullot et Urban (qui partait, lui aussi, mais seulement pour deux ans) et indirectement celle de G. Giroud, car les comptes rendus de la presse sur son livre *Cempuis*, m'avaient fourni la matière d'une série de quatre articles : « Quelques opinions sur Cempuis ».

Si je me suis étendu sur la période 1898-1902 c'est parce qu'elle marque une rapide évolution de l'Amicale et l'action de ce qui était alors la jeune génération cempuisienne, dont Urban était le principal animateur. Il le restera jusqu'à ses dernières années. Puis la présidence de l'Union parisienne des syndicats patronaux de l'imprimerie réclamera son activité et ne lui permettra plus, à notre Amicale, qu'une présidence d'honneur, plus sentimentale qu'agissante. Nous avons eu longtemps, lui et moi, des vies parallèles. Dès sa sortie de l'O.P. je l'ai vu entraîner sa famille et ses amis dans son activité cempuisienne et la poursuivre même dans des moments difficiles, où il avait grand mérite à le faire. Que cela ne reste pas ignoré ni méconnu.

⁂

L'Education intégrale (1903-1905)

Il s'agit de la publication périodique, dont les 14e et 15e années (1895-1896) constituent la première série parisienne, présentée dans le XXe de ces articles (janvier-mars 1953, qui devait avoir le sous-titre « 1895, du côté de P. Robin »). Son adresse mentionnée seulement sur la couverture, était celle de P. Robin, 288, rue des Pyrénées, Paris XXe. C'est à tort que la couverture n'a pas été reliée avec le texte, car elle contenait des avis et communications intéressants.

Depuis la publication en 1900 du *Cempuis* de G. Giroud, P. Robin projetait de reprendre celle de l'*Education intégrale*. En 1903 (sans autre précision de date) parut le « numéro programme » d'une « nouvelle série », men-

tionnant le fondateur : Paul Robin; le secrétaire : C. Papillon; l'adresse : 5, passage du Surmelin, Paris XX^e^ (celle de P. Robin).

Le *Bulletin de l'Amicale*, n° 27, août-septembre 1903, annonçait ce numéro programme, et aussi un de l'*Eugrafie* pour la propagation de la sténographie Aimé Paris, mentionnant que plusieurs camarades Cempuisiens y collaboraient.

J'attendais alors mon prochain départ pour trois ans de service militaire. P. Robin me chargea pour l'*Education intégrale*, 7^e^ série (et 2^e^ série parisienne), n° 1 du 15 octobre 1903, de la traduction d'un article en anglais sur la « Ruskin School-Home » (qui fut laborieuse) et du compte rendu de « l'histoire de la France et de l'Europe » (l'Enseignement pacifique par l'histoire), par Gustave Hervé. G. Giroud (sous le pseudonyme de G. Hardy) publia « Laïcité et neutralité dans l'Enseignement primaire ».

Dans le n° 2 du 15 novembre 1903, un article signé G. H. protestait contre l'obligation pour les élèves de croiser les bras pendant les leçons.

P. Robin concluait un article sur « Les Sciences ». « Faisons que partout les notions vraies, l'esprit scientifique se répandent; contribuons par nos efforts à faire évaporer les erreurs, les préjugés, les faux raisonnements; nous travaillerons ainsi, de la manière la plus efficace, à rapprocher l'humanité de l'idéal du bonheur ».

Dans le n° 3 du 15 décembre, une « causerie amicale » non signée annonce les résultats obtenus, assez bons, et demande un effort de propagande. « Engins d'éducation intégrale » expose le projet de développer la fabrication et la vente de ces engins « dont ce qui restait à Cempuis a été donné, grâce à la bienveillante recommandation du Président de la Commission administrative ». Un article de P. Robin sur les « Langues systématiques » (auxiliaires, internationales ou universelles, auxquelles il s'était toujours intéressé) prélude à d'autres très étudiés. C. Papillon, le secrétaire, se consacrera plus tard à la propagande de l'*Espéranto*, puis de l'*Ido*, son dérivé. Le premier a toujours de nombreux adeptes dans le monde; le second, qui l'améliorait, a eu son extension arrêtée par la guerre 1914-18 et paraît oublié.

Le n° 4, du 15 janvier 1904, mentionne un nouveau secrétaire : Henri Carène (pseudonyme de notre camarade Henri Hennecart) qui y signe de son nom un article « Les instituteurs et les cantines » et H. H. « Un Orphelinat rationaliste » en cours de réalisation sur le modèle de l'O.P. Un article signé E. C. « Douleur d'enfant » est peut-être de Emma Collier, Cempuisienne. Les articles anonymes sont sans doute de P. Robin : « L'Enseignement moral »; « Croire » (n'est rien, savoir seul a un sens); « Air empoisonné » (pour le tabac); « Fausse nouvelle » (salon public où l'on trouvera de quoi écrire, quelques journaux, des ouvrages de référence, des boissons hygiéniques : café, thé, cacao; des aliments : pâtisseries, farineux, gruaux, riz, etc., on n'y fume pas). C'était ses thèmes permanents. « Ecoles sans religion » signé P. R. dit que la première exista en 1867-1870, fondée par M. et Mme Ch. Delon, rue de Reuilly. L'O.P. (1880-1894) fit des petits; en 1891, l'Orphelinat rationaliste de Bruxelles « à l'instar de Cempuis », vers 1900 à Barcelone la « Escuola moderna » de F. Ferrer; puis, en Angleterre « Ruskin School-Home » de Harry Lowerison.

Hennecart publia encore les numéros 5 du 15 février et 6 du 15 avril 1904. Mais ce dernier annonçait par un avis « à nos lecteurs »... « Dorénavant, l'*Education intégrale* qui, tout en conservant ses anciens collaborateurs, s'en adjoint de nouveaux, sera l'organe de la *Ligue pour la défense de l'enfant.* »

Le n° 7, du 15 mai 1904, parut avec l'adresse du nouveau secrétaire : André Girard, 1, rue Chaintron, Grand Montrouge (Seine), qui le continue jusqu'au n° 12 du 15 décembre 1904. Les deux derniers numéros contiennent un article « Pour une langue internationale » et un compte rendu « Histoire de la langue universelle » signés V. Leleu, qui était employé à l'O.P. en 1894 et témoigna devant la Commission d'enquête, en tant qu'accusé d'être un « anarchiste ».

En janvier 1905, l'*Education intégrale* ne parut que sous la forme d'un « feuillet intérimaire n° 1 » (recto et verso) signé Paul Robin; imprimeur-gérant, André Girard, au Grand Montrouge (Seine), expliquant :

« La reprise (...) a été faite dans des conditions déplorables (...). Les bailleurs de fonds, des pauvres, ne peuvent pas continuer à faire vivre artificiellement un journal dont les lecteurs ne paient pas le tiers. Il faut céder à la fatalité, cesser ou au moins suspendre, interrompre ». Il restait pourtant optimiste.

« Nous avons l'espérance basée sur des *faits réels* qu'il sera possible de tenter un nouvel effort indépendant. En attendant, nous resterons en rapport avec tous ceux qui nous ont montré ou de qui nous espérons de la sympathie, en publiant un plus ou moins grand feuillet trimestriel autographié ou imprimé suivant nos moyens et l'aide qu'on nous donnera. Nous entretiendrons le lecteur de nos désirs de renaissance durable, de nos jeux dont la fabrication a été interrompue par nos pertes financières et autres préoccupations et à l'achèvement desquels nous donnerons toute notre énergie et nos ressources. »

« Déjà plusieurs de ces jeux sont finis, et il ne leur manque que d'être réunis en un lieu où on puisse les voir et les acheter, ou au moins les commander (...). Ainsi nous avons fait pour une autre publication, *Régénération*, et nous sommes arrivés à la voir prospère (...). »

Il s'agissait de l'organe mensuelle de la Ligue de la Régénération humaine, pour la propagande malthusienne, qui avait un public beaucoup plus nombreux et varié et surtout plus personnellement intéressé, ce qui faisait sa publication rentable. Le succès final de *Régénération* suscita des dissidences et des

imitations, alors que l'*Education intégrale* n'a pu paraître normalement qu'à l'O.P. et jusqu'en 1894, donc dans des conditions exceptionnelles. L'idéalisme utopique de P. Robin l'empêchait d'admettre cette évidence et le conduisait à attribuer les échecs successifs à une insuffisance de ses collaborateurs malgré leurs efforts et leur désintéressement. Sa famille, sauf Fritz Robin et surtout Gabriel Giroud, le disciple, la considérait sans sympathie. Claude Robin se souvenait peu de Cempuis qu'il avait quitté tout jeune. Maintenant grand-père, il connaît et admire surtout l'œuvre néo-malthusienne de son père.

Cempuis vu de Lorraine

De novembre 1903 à septembre 1906 je faisais mon service militaire à Verdun, dans l'arme du génie, que j'avais demandé sur le conseil d'Houreux qui y avait servi. Il m'avait dit que j'aurais plus de chances que dans les autres armes d'échapper à la fastidieuse vie ordinaire de la caserne. Un heureux concours de circonstances me fit en effet affecter, à la fin du peloton des élèves caporaux, comme secrétaire du médecin-major de 2e classe (on dit maintenant médecin-capitaine).

Ma situation était assez complexe. Sur les quatre compagnies qui composaient le 6e bataillon de génie, deux occupaient la caserne Jeanne-d'Arc avec deux compagnies d'infanterie; l'infirmerie était dans cette caserne. Les deux autres compagnies du génie étaient casernées à la citadelle. Il y avait donc deux visites médicales chaque jour et éventuellement à visiter les officiers et les sous-officiers mariés qui logeaient en ville et des petits détachements hors les remparts. On m'avait donc muni d'une carte permanente de sortie de jour et de nuit pour les besoins du service et mis au prêt franc, c'est-à-dire que je n'étais pas nourri par ma compagnie mais à la cantine ou en ville si cela me convenait mieux. Je logeais à l'infirmerie, en fait, sous la seule autorité du médecin-major, et y disposais d'un bureau tranquille. Cela me permettait d'écrire des articles pour le *Bulletin* de l'Amicale; de correspondre avec P. Robin et de propager ses idées dans mon entourage. J'avais aussi la possibilité de recevoir les camarades cempuisiens de la garnison : Bouhaben, mes première et deuxième années de service; Bardin, les deuxième et troisième et Jules Collin la troisième (ce dernier, devenu sergent au cours de la guerre 1914-1918, devait être tué pendant la bataille de Verdun). G. Poullot vint nous voir de Toul un dimanche de ma deuxième année.

En 1905 ou 1906 j'ai été voir, sur son invitation, Georges Guilhot dans sa famille, près de Nancy, et j'ai rencontré en visite M. Sluys, pédagogue belge habitué des sessions pédagogiques de l'O.P. Marie Guilhot était institutrice ou suppléante près de Nancy. Georges avait une situation similaire à l'Institut des sourds-muets d'Asnières (il devait être tué au cours de la guerre 1914-1918 alors qu'il était devenu sous-lieutenant de génie). Je me souviens que MM. Guilhot et Sluys déplorèrent que P. Robin (dont je leur apportais des nouvelles) ait donné prise à ses adversaires (en 1894) par sa propagande néo-malthusienne. Celle-ci ayant été astucieusement confondue, par les cléricaux et conservateurs, avec ses conceptions et réalisations pédagogiques, il en était résulté que beaucoup de partisans de ces dernières se sont abstenus de les défendre, alors qu'ils l'auraient fait s'il n'avait été question que d'elles. Malthus était un économiste (1766-1834) qui avait constaté que la population s'accroissait plus vite que les moyens de subsistance et qu'il fallait la proportionner à ceux-ci. Cette doctrine théorique a été partagée par beaucoup de savants économistes très officiels. Les néo-malthusiens y joignaient la pratique. Si P. Robin avait attendu l'âge de la retraite pour la faire, sa direction de l'O.P. aurait été prolongée de quelques années et son action pédagogique plus complète et efficace. C'était l'opinion de MM. Guilhot et Sluys.

L'Education intégrale et les Cempuisiens

Quand je fus libéré du service militaire en septembre 1906, rien n'avait été publié après le feuillet intérimaire n° 1 de l'*Education intégrale*, daté janvier 1905 et signé P. Robin. Dans sa correspondance et au cours de nos entretiens pendant mes permissions, ce dernier me pressait de tenter la reprise de la publication à ma libération. Les échecs successifs antérieurs me faisaient douter de la possibilité d'un succès. Mais la librairie Schleicher, ayant décliné depuis mon départ en 1903, n'avait plus besoin de moi et je ne pouvais m'abstenir de participer à un essai, limité à une durée de trois mois et avec le concours promis par un groupe de Cempuisiens. Nous fîmes donc une tentative collective, sous la forme d'un feuillet polygraphié recto et verso, en supplément au *Bulletin* de l'Amicale n° 53, d'octobre 1906 (en réalité ce numéro parut daté septembre et en retard). Autant qu'on peut en juger par l'exemplaire rogné à la reliure, il avait pour titre : *l'Education intégrale*, mon nom comme secrétaire, l'adresse (celle de P. Robin).

Le texte était : « Chers camarades. Depuis la suppression des sessions pédagogiques et la disparition de l'*Education intégrale*, il ne reste plus aucun moyen de propager le système d'éducation dont nous avons bénéficié. Tous les vœux que nous avons formulés à ce sujet, dans le *Bulletin* et ailleurs, sont restés sans sanction, ils ne pouvaient du reste en avoir.

« Las de ces manifestations platoniques, nous avons décidé d'agir par nous-mêmes, en reprenant la publication de l'*Education intégrale* avec les bons conseils de M. Robin.

« Mais, si la bonne volonté est nécessaire dans une entreprise de ce genre, elle n'est pas suffisante. Il nous faut encore et surtout une aide matérielle, chacun de vous, camarades, peut nous la donner : d'abord, en souscrivant une somme (si minime soit-elle) qui sera remboursée par son équivalent en

livres, ensuite en faisant connaître notre œuvre.

« Nous savons que notre entreprise est difficile, mais nous avons la conviction qu'elle peut réussir, si chacun joint son effort au nôtre. »

Le feuillet était signé par Jules Collin, Ch. Houreux, André Lemarchand, G. Poullot (tous disparus) et Emile Collin, Lucien Fouilliéron, René Reisser et moi.

Le catalogue du verso comprenait les collections du *Bulletin de l'O.P.* 1882-85, 1889-90, de l'*Education intégrale* 1891-92, 1893-94, 1895-96, 1903-04, l'affaire de Cempuis (l'*Education intégrale*, nos 7, 8, 9, 10, 6e série), les *Fêtes pédagogiques* 1890-94, *Cempuis*, par Gabriel Giroud, etc... Ceux des Cempuisiens d'alors qui ne les ont pas achetés doivent le regretter, car ils sont maintenant introuvables.

Le *Bulletin* de l'Amicale continua sa propagande. Le n° 54, octobre-novembre 1906, avec « A propos de l'Education intégrale (de moi) » et « l'Education intégrale », d'André Lemarchand. Le n° 55, décembre 1906, janvier-mars 1907, avec « Vers l'Education intégrale », de Paul Robin (déjà paru dans l'*Education libertaire* en décembre 1901). Cet article est précédé d'un « Avis » signé R. R. (Reisser, le gérant du *Bulletin*) annonçant que le retard anormal de ce numéro « a été causé par un malentendu survenu entre la Direction de l'O.P. et la rédaction du *Bulletin* au sujet de trois articles refusés à l'impression ». Il s'agissait très probablement d'une intervention jugée trop chaleureuse, principalement en faveur de P. Robin et accessoirement de ses partisans. Cet incident prouve l'ardeur que mettait Reisser (et peut-être d'autres Cempuisiens inconnus) à notre entreprise de résurrection.

L'Education intégrale (série provisoire de 1906)

A part Houreux, notre doyen, les signataires de l'appel d'octobre 1906 étaient plus ou moins mes cadets et seul G. Poullot avait été mon condisciple. Houreux n'avait connu que la direction de P. Robin; moi, en plus celles de MM. Lemoine et Lalanne et les autres au moins celle de M. Aman parmi leurs successeurs. Cela confirme le « retour à Robin » des Cempuisiens que j'ai indiqué précédemment (XXIIe article, juillet-sept. 1953).

La série provisoire de 1906 consiste en un feuillet imprimé de quatre pages, directeur : P. Robin; secrétaire et imprimeur-gérant : moi-même; adresse : 5, passage du Surmelin, Paris XXe. Abonnement annuel, 2 francs (France); 2 fr. 50 (Union postale); d'essai (3 mois), 0 fr. 50 et 0 fr. 65.

Le n° 1, novembre 1906, contient des « Explications » :

1° « Notre titre » (définition d'après la brochure de P. Robin sur l'Education intégrale). « Culture harmonique de toutes les facultés : physiques, intellectuelles et affectives »;

2° « Notre programme » : « Un groupe d'anciens élèves de Cempuis vont reprendre la publication de la revue, guidés par les bons conseils de son fondateur et avec le concours de ses collaborateurs »;

3° « Nos moyens » : « Il nous faut un minimum de 2.000 abonnés, des fonds pour les frais de lancement par des souscriptions remboursées immédiatement en livres ou jeux à choisir dans notre catalogue ».

Suit un message de Paul Robin :

« Chers élèves et amis. Vous ne pouviez donner une plus grande joie à ma vieillesse, qu'en reprenant vous-mêmes la propagande des idées qui ont guidé ma vie d'éducateur. Votre enfance a profité des procédés qu'elles ont inspirés; grâce à eux, vos études ont été plus joyeuses que d'habitude, et en même temps plus efficaces. Vous voulez contribuer à ce que tous les enfants de l'univers arrivent à jouir du même avantage ! C'est ce désir qui me fit créer, il y a 24 ans, le minuscule périodique dont vous reprenez la publication. Pas plus que moi, vous n'achèverez l'œuvre, mais j'ai la ferme confiance que vous lui ferez faire un pas immense, et ce sera un grand bonheur pour votre vieux collaborateur d'y prendre encore une petite part. »

Le n° 2 (décembre 1906) précise « ce que nous voulons » d'après la définition de la brochure de P. Robin. L'*Education intégrale* (qui se vendait dix centimes) pour compléter ce qui avait paru dans les « Explications » du n° 1.

« Ce système d'éducation n'est pas seulement théorique; Paul Robin l'a appliqué avec un grand succès, à l'Orphelinat de Cempuis (1880-1894). Pour la première fois en France, on pratiquait la coéducation d'une façon systématique; nulle part ailleurs on ne l'a appliquée aussi complètement. Cempuis eut alors un renom universel. On y venait de l'étranger, comme autrefois on allait à Yverdon étudier les procédés de Pestalozzi. Un petit périodique, des publications diverses, tout un matériel pédagogique créé et fabriqué à l'Orphelinat, promettaient d'appliquer ailleurs les mêmes principes. Sous le nom de sessions pédagogiques, il s'y tenait chaque année, aux vacances, un véritable congrès pédagogique durant une semaine. (Après 1894, Cempuis cessa d'être un foyer de propagande.)

« Un groupe d'anciens élèves de Cempuis veulent reprendre cette propagande et l'intensifier. Le moment est favorable : la coéducation des sexes est à l'ordre du jour de tous les congrès pédagogiques. D'autre part, l'éclosion en divers pays, d'écoles inspirées de Cempuis : *La Ruche* et l'*Avenir social* en France, l'*Ecole libre* à Lausanne, La *Escuola moderna* de Ferrer à Barcelone, prouve que la question est de plus en plus d'actualité. » Une note en bas de la page disait que Ferrer était emprisonné et son école fermée. Il fut ensuite exécuté, septembre 1909.

La pagination du n° 2 continuait celle du n° 1. La page 7 indique :

« Le nombre des adhésions reçues nous fait craindre des retards (à paraître). Nous adressons donc un appel nouveau en demandant

à nos amis d'être actifs et de se hâter (...). S'il est infructueux, nous aurons au moins la satisfaction d'avoir fait tout notre possible pour réussir.

« Mais notre œuvre est utile, elle est réalisable (...). L'éducation joue un très grand rôle dans la société (...). Que tous ceux qui veulent contribuer à rendre la vie meilleure (se joignent) à nous »

Et voici comment cette œuvre était exposée au futur (le mode conditionnel aurait été plus justifié) :

— Paraître tous les mois sur 16 pages de texte au moins et avec de fréquents suppléments;

— Encourager les tentatives pédagogiques faites par les éducateurs des différents pays et servir de lien à leurs généreux efforts;

— S'occuper de la vie pédagogique;

— Examiner en toute liberté les publications, les livres, les actes officieux et officiels;

— Publier des notes et documents sur les œuvres post-scolaires, amicales, université populaire qui y trouveront une aide et des critiques.

Si j'ai été le rédacteur de ce programme, ce fut comme secrétaire et non spontanément. Nous, Cempuisiens, n'étions pas si ambitieux et condériens que notre aide serait matérielle, surtout de propagande, selon nos possibilités. Nos efforts et notre bonne volonté n'aboutirent pas à un résultat et n'eurent pas à être prolongés.

En fait, il ne parut plus, à ma connaissance, que deux circulaires de P. Robin polygraphiées :

Une de deux pages (recto et verso) intitulée : « *L'Education intégrale* (bibliothèque de) » sans indication de date sur mon exemplaire rogné à la reliure, annonçant l'ajournement de la reprise de la publication mensuelle puis : « Paul Robin se propose de publier, dans la mesure où sa santé et son âge le lui permettront, des brochures de 16 pages ou plus, où seront traités des points spéciaux de l'Education intégrale. Il pourra accepter, adopter et publier les travaux du même genre que lui proposeraient des disciples ou des amis » (...). (Il) « se propose de publier d'abord une étude très originale sur l'Education intégrale de l'enfant pendant la première année de sa vie, une autre sur les premiers jeux, les premières sensations, les premiers professeurs, etc. (...), une nouvelle édition de son travail paru en 1869-1872 (...) intitulé l'Enseignement intégral, depuis longtemps épuisé. Il y sera ajouté des notes historiques ».

La deuxième circulaire polygraphiée parait datée mai 1907 (autant qu'on peut la conjecturer après la rognure), elle ne comporte qu'une page (recto). « Il (Paul Robin) lui est impossible à 70 ans d'accomplir seul la tâche » (direction de l'*Education intégrale*) « il désire liquider la situation » (régler le compte des personnes qui ont payé d'avance leur abonnement, en leur envoyant des publications comptées avec remise de 50 % franco). Elle se termine : « A tous, salut, avec espérance qu'ils se retrouveront avec de nombreux amis, si des jeunes réussissent à mettre sur pied un effort semblable au nôtre ».

Cette espérance ne devait pas se réaliser. Tous ceux qui participèrent aux tentatives de Paul Robin pour publier l'*Education intégrale* à Paris (et Gabriel Giroud, son disciple très compétent en ces activités) avaient constaté que ce n'était pas une entreprise permettant d'équilibrer son budget, même avec des collaborateurs bénévoles et un secrétaire-gérant dévoué, se contentant du minimum vital.

L.-M. SCHUMACHER.

au terre-plein

- L'atelier de couture -

Les Réflexions & Souvenirs sur Cempuis, pour la période 1870 - 1905, ont été publiés par Schumacher dans le "Cempuisien", par une série de 23 articles

de décembre 1946 à décembre 1953.

Ils ont été rassemblés aujourd'hui en un seul recueil

- en Avril 2002 -